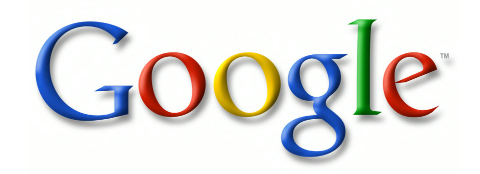
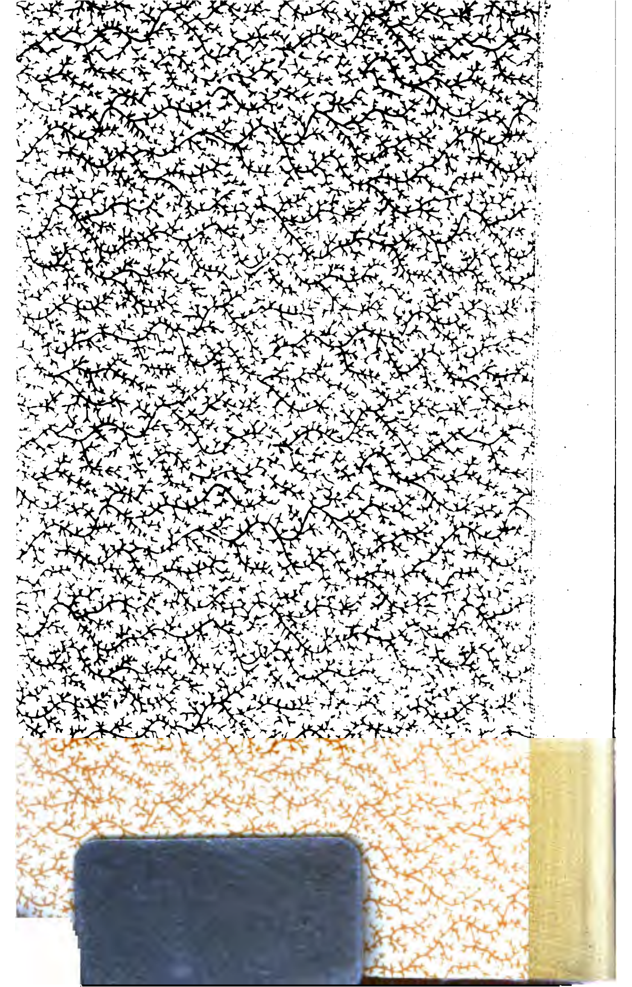
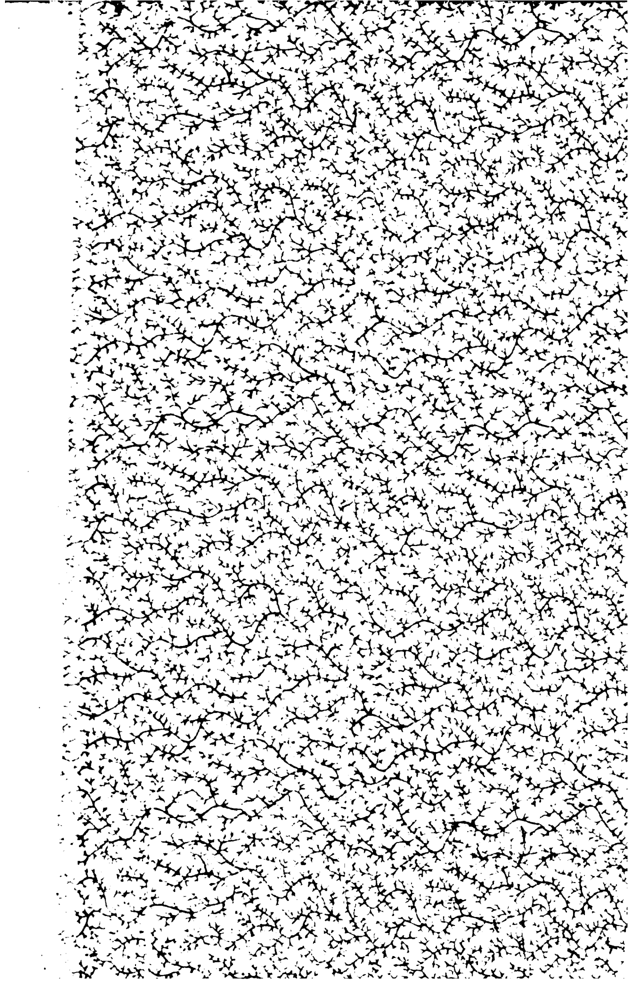

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579688 2







PETITE

ENCYCLOPÉDIE

POETIQUE.

TOME IV.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

PETITE ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE.

OU

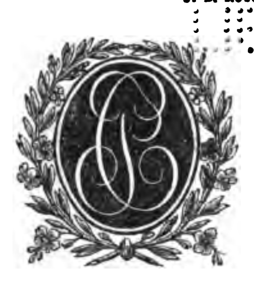
CHOIX DE POÉSIES DANS TOUS LES GENRES,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

ÉPITRES MORALES ET SÉRIEUSES.

Je vais jusqu'où je puis;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'amasse et je compose
Le miel que je produis.

J.-B. ROUSSEAU.



PARIS,

CAPELLE ET CIE, LIBRAIRES-COMMISSIONNAIRES,

RUE J.-J. ROUSSEAU.

1804.

DE L'ÉPITRE MORALE ET SÉRIEUSE.

Les sujets propres à l'épître sont d'une étendue qui n'a point de bornes : on peut prendre dans la même pièce différens tons ; mais les nuances en doivent être fondues soigneusement. Ainsi Boileau, après avoir peint en vers épiques le passage du Rhin, reprend avec flexibilité le langage simple et familier de l'épître.

Voltaire est le seul, après Boileau, qui ait excellé à mêler les idées badines aux idées nobles et profondes. On serait peut-être en droit de lui reprocher un trop grand abandon, qui devient quelquefois prosaïque.

On ne cite guère chez les anciens que les épîtres d'Horace : elles offrent un continuel mélange d'enjouement et de philosophie. Le talent d'Horace s'y montre dans toute son étendue : il emprunte sa force de sa souplesse ;

et s'il ne s'élève pas toujours au style noble et soutenu de ses odes, il en dédommage par la justesse de ses idées et l'aimable familiarité de son style. Son Art Poétique n'est qu'une épître didactique adressée aux Pisons. C'est dans cette épître que Boileau a recueilli les fondemens de l'Art Poétique français, le plus beau monument de sa gloire.

Il était réservé à celui qui s'était si heureusement emparé des excellens préceptes, de la concision forte et rapide du poète latin, de faire également passer dans notre langue, non pas le fond, mais la forme des épîtres d'Horace. Boileau possède surtout l'art d'embellir ce qu'il touche, et de s'approprier les beautés qu'il imite. Il célèbre Louis XIV, comme Horace célébrait Auguste; mais il sait présenter ses éloges avec plus d'adresse. Il suffit de citer ces vers si connus, et où la louange est offerte d'une manière si délicate:

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

. . . .

Et dans ce tems guerrier, si fécond en Achilles,
Croit que l'on fait des vers comme l'on prend des villes.

Les épitres à M. de Seignelay *sur le Vrai*, et à M. de Lamoignon *sur le Bonheur champêtre*, serviront de tout tems de modèles à ceux qui écriront dans ce genre.

Si nous remontons au berceau de notre littérature, nous trouverons difficilement à citer des épitres où le sérieux ne soit voisin de l'ennui, et le badin du burlesque. A une époque plus rapprochée nous n'oserons encore citer les épîtres de J.-B. Rousseau; le célèbre lyrique y disparaît tout entier: on y cherche vainement le nombre et l'harmonie de ses odes, le tour piquant de ses épigrammes; on ne trouve que des métaphores incohérentes et forcées, de bizarres accouplemens de mots; et la dureté d'un style prétendu marotique, mais qui n'a de Marot que le nom. Si Jean-Baptiste n'eût fait que ses épîtres, il est douteux qu'on l'eût jamais appelé *le grand Rousseau*.

L'épître peut louer ou blâmer, raconter ou décrire, instruire ou toucher. Elle commence et se termine sans apprêt : son nom seul désigne sa simplicité. L'épître n'est

qu'une lettre en vers, dont le style doit être plus soutenu que celui de la prose, même la plus soignée, et qui est susceptible de se monter au degré d'élévation du sujet que l'on traite.

Il semble que, depuis Boileau et Voltaire, on ait pris à tâche de donner presque toujours à l'épitre morale le ton du poème, et de lui défendre le mélange du genre noble et du genre familier. On doit sans doute éviter les disparates choquans; mais s'interdire le changement de ton c'est priver l'épitre de deux grands avantages, la variété et le mouvement. En outre, il est impossible que cette continuelle tension de style ne devienne à la longue monotone et fatiguante, tandis que les contrastes, loin d'affaiblir les morceaux d'un style élevé, ne servent qu'à les rehausser, et à leur donner plus d'éclat.

On ne saurait trop observer, dans toutes les classes de poésies qui peuvent l'admettre, ce sage précepte du législateur de notre Parnasse :

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

ÉPITRES

MORALES ET SÉRIEUSES.

A MONSIEUR

DUHAMEL DE DENAINVILLIERS.

Solitaire vallon où, parmi les roseaux,
L'Essone lentement laisse couler ses eaux,
Enfin je te revois; et tes rives fleuries
Vont m'inspirer encor d'utiles rêveries!
   Au milieu du tumulte et du bruit des cités,
Mes esprits, loin de moi dans le vague emportés,
Dociles aux desirs d'une foule insensée,
A l'intérêt de plaire immolaient ma pensée.
Dans ces soupers où l'art le plus voluptueux
Aiguillonne nos sens et nos goûts dédaigneux,

Où d'une main, pour nous toujours enchanteresse,
Hébé verse en riant le nectar et l'ivresse,
Quel mortel, insensible au charme du poison,
D'un philtre si flatteur peut sauver sa raison?
L'Anglais, le seul Anglais, instruit dans l'art de vivre,
Pense et raisonne encore au moment qu'il s'enivre:
Le coude sur la table, appuyé gravement,
L'esprit préoccupé d'un bill du parlement,
Il contemple sa coupe en silence vidée,
Et, plein de ses vapeurs, il creuse son idée.
Mais nous, peuple frivole, et qui dans nos plaisirs
Sommes plus emportés avec moins de desirs;
Qui, le cœur toujours vide et la tête exaltée,
Ne cherchons que le bruit d'une joie affectée,
Nous goûtons le bonheur sans l'économiser;
Et notre art d'en jouir est l'art d'en abuser.
Des boudoirs, des sophas les intrigues secrètes,
L'anecdote du jour, l'histoire des toilettes,
Les jeux d'un vil bouffon, des brochures, des riens,
Voilà les grands objets de tous nos entretiens!
Lorsqu'enfin, terminant de si douces orgies,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies,
Nos convives légers remontent dans leurs chars.
De ces fous si brillans les rapides écarts
Ont, sur le goût, les mœurs et les modes nouvelles,
Lancé du bel esprit les froides étincelles:
Mais d'un objet utile occupant sa raison,
Un seul d'entre eux, un seul a-t-il réfléchi?... Non.

J'ai suivi trop long-tems ce tourbillon rapide;
A travers son éclat j'en ai connu le vide;
Et de Rome échappé je reviens dans Tibur
Respirer les parfums d'un air tranquille et pur:
Je parcours, plus heureux, ces routes isolées.
Si je suis les détours que forment ces vallées,
J'aime à voir le zéphyr agiter dans les eaux
Les replis ondoyans des joncs et des roseaux;
Et ces saules vieillis, de leur mourante écorce,
Pousser encor des jets pleins de sève et de force.
Ici tout m'intéresse et plaît à mes regards:
Sur les bords du ruisseau cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paraissent des fleurs que soutient la verdure.
Déjà ma main séduite est prête à les cueillir:
Mais, alarmé du bruit, plus prompt que le zéphyr,
L'insecte, tout à coup détaché de la tige,
S'enfuit.... et c'est encore une fleur qui voltige.
Les arbres, le rivage, et la voûte des cieux
Dans le cristal des eaux se peignent à mes yeux;
Chaque objet s'y répète, et l'onde qui vacille
Balance dans son sein cette image mobile.

Tandis que du tableau je demeure frappé,
Soudain vers l'horizon le ciel enveloppé
Roule un nuage sombre, et déjà le tonnerre
De ses flèches de feu le sillonne et l'éclaire;
Mais un vaste intervalle en absorbe le bruit.
La tempête, semblable aux ombres de la nuit,

Dans le calme imposant du plus profond silence,
Monte, se développe, et lentement s'avance.
La nature frémit dans un muet effroi:
L'air immobile et lourd s'appesantit sur moi.
Tout à coup il murmure : un tourbillon de poudre
S'élève vers la nue où retentit la foudre:
La terre au loin mugit sous ses coups répétés,
Et l'éclair étincelle à traits précipités.
Les cieux grondent, les vents sifflent : l'urne céleste
Menace le vallon d'un déluge funeste,
Et du haut des rochers, d'un cours impétueux,
Tombent avec fracas cent torrens écumeux.
Les oiseaux, que partout environne l'orage,
Voltigent, incertains, de feuillage en feuillage;
Et le pâtre éperdu, rassemblant son troupeau,
A travers les guérets regagne le hameau.
Moi-même, qui me trouble en voyant la tempête
Comme un vautour affreux s'élancer sur ma tête,
Je monte la colline... un abri m'est offert;
C'est le château d'un sage aux malheureux ouvert.
Duhamel, c'est le tien. Je suis tes avenues:
Ebranlés par le poids de leurs têtes chenues,
Tes ormes sous le choc de deux vents opposés,
Embarrassent mes pas de leurs rameaux brisés.
A ce désordre, au bruit, aux éclats du tonnerre,
On dirait que les cieux s'écroulent sur la terre.
Par l'orage effrayé j'en admire l'horreur:
Le philosophe observe, et l'homme seul a peur.

J'arrive : un important, couvert de ta livrée,
Ne me fait point chez toi solliciter l'entrée ;
De ta porte à son aise on peut franchir le seuil.
Cerbère caressant et de facile accueil,
Ton chien, sans m'obliger d'attendre une réponse,
Court au-devant de moi, bondit, jappe et m'annonce.
Si jadis tes aïeux parèrent ta maison
Des bizarres beautés d'un gothique écusson,
Dans tes jardins, partout je vois que ton génie
L'orna plus sagement des travaux d'Uranie.
Ici, sur un pivot vers le nord entraîné,
L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé :
Là de l'antique Hermès le minéral fluide
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide :
Ici par la liqueur un tube coloré
De la température indique le degré :
Là, du haut de tes toits incliné vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre :
Plus loin la cucurbite, à l'aide du fourneau,
De légères vapeurs mouille son chapiteau :
Le règne végétal, analysé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recelle ;
Et plus haut je vois l'ombre, errante sur un mur,
Faire marcher le tems d'un pas égal et sûr.
C'est là que les saisons, les mois et les années
S'écoulent sous tes yeux en heures fortunées.
Eh ! quelle heure du jour pourrais-tu regretter ?
Par autant de bienfaits on te les voit compter !

L'ami de tes vassaux, et leur juge, et leur père,
De leur humble cabane écartant la misère,
Nouveau Titus, assis sur un trône de fleurs,
Citoyen couronné, tu règnes sur les cœurs.
Le tems fuit, de son vol le passage s'efface;
Tes monumens divers en ont fixé la trace:
L'employer comme toi c'est savoir l'arrêter.
Tu sais que ce tilleul que tu viens de planter
(Ne dût-il rien souffrir des vents et des orages)
N'en périra pas moins dans le torrent des âges.
Duhamel, ces cyprès que tes mains ont semés,
D'abord froids embryons dans la pulpe enfermés
Attendirent le jour où tu verrais leur germe
Sortir développé du sol qui les renferme:
Tu les vois aujourd'hui ces superbes cyprès,
En lustres élevés, décorer tes bosquets;
Mais le tems quelque jour, par un autre prodige,
Viendra déraciner et dépouiller leur tige.
Eh! combien dont l'ombrage entourait les tombeaux
Sur la cendre des morts ont perdu leurs rameaux!
De nos tristes destins tel est l'ordre suprême;
Tout périt ici bas, tout... le tombeau lui-même.
Mais le sage, qui pense et calcule le tems,
En sait mettre à profit les rapides instans.
Tandis que les humains, jouets de la folie,
Laissent évanouir le rêve de la vie,
Le philosophe actif, sans être dissipé,
Utile à son semblable et de l'homme occupé,

Par ses travaux divers, ses soins, sa bienfaisance,
Réalise le songe, et sent son existence.
Il a tout observé, tout pesé, tout connu;
Le terme arrive, il meurt; mais lui seul a vécu:
Que dis-je? il ne meurt point; il survit à lui-même;
Dans le bien qu'il a fait sa postérité l'aime.

C'est ainsi, Duhamel, qu'aux jours de l'avenir
Tes neveux fortunés, pleins de ton souvenir,
Sans aller te pleurer au pied d'un mausolée,
S'imagineront voir ton ombre consolée
Errer dans ces bosquets, sous ces arbres chéris,
Que tes mains ont plantés, que la terre a nourris.
Déjà n'entends-tu pas au sein de tes domaines
Ce peuple qui cultive et féconde tes plaines,
Tranquille sous les toits que tu viens d'achever, *
Bénir le bienfaiteur qui les fit élever?
Là sa femme, ses fils, sa famille qu'il aime,
Ses utiles troupeaux, ses valets, et lui-même,
Sous un abri commode ont trouvé, par tes soins,
Ce qu'il faut au bonheur, ce qu'il manque aux besoins.
Qu'il est doux de jouir des fruits de sa sagesse!
Le pauvre, soulagé du fardeau qui l'oppresse,
En s'occupant pour toi trouve en toi des secours,
Et d'un pain légitime alimente ses jours.

(*) M. Denainvilliers a fait rebâtir toutes ses fermes et une partie de son village. Les habitans y sont logés avec la plus grande aisance.

Ici son bras nerveux ébranle et déracine
Des rocs qu'il fait rouler du haut de la colline:
Là, plus industrieux, sous les coups du marteau
Il dégrossit le bloc qu'il finit au ciseau.
Pour recevoir de l'air les douces influences,
Il creuse ici le sol à d'égales distances,
Et dans cette avenue, au retour du bélier,
Tu lui feras planter l'orme et le peuplier.
Lorsqu'enfin vers le soir sa tâche est terminée,
Revenant à pas lents, chargé de sa coignée,
Harassé de travail, noirci des feux du jour,
Le front baissé, l'œil morne, il rentre dans ta cour,
De ta main bienfaisante il reçoit son salaire:
Le malheureux sourit, et va dans sa chaumière
Offrir, d'un air content, à sa chère moitié
Un pain qui lui manquait, qu'il doit à ta pitié.
Sage Denainvilliers, jouis long-tems encore
Du nom de bienfaiteur, de ce nom qui t'honore!
Dans Paris, où l'orgueil de nos vains préjugés
Donne aux grands des flatteurs et de vils protégés;
Où le riche, écrasant la timide indigence,
Au poids de ses trésors pèse son importance,
J'ai connu des mortels (et j'en rougis pour eux)
Dont l'ame se fermait aux cris des malheureux,
Qui, détournant la vue à l'aspect de leurs larmes,
De la douce pitié méconnaissaient les charmes;
Mais, va, je n'ai point vu ces mortels froids et durs
Dans leur triste bonheur goûter des plaisirs purs.

Au milieu de l'éclat de leur cour turbulente
Je n'ai point entendu de voix reconnaissante
Par le cri de l'amour publier leurs bienfaits:
On les flatte souvent, sans les bénir jamais.
Je les ai vus, trompés par leurs propres systêmes,
Au sein des voluptés traîner l'ennui d'eux-mêmes:
Blasés par l'habitude, heureux jusqu'au dégoût,
Ils n'ont joui de rien en jouissant de tout.
La nature a voulu, par la loi la plus sage,
Que le plus doux plaisir fût celui qu'on partage:
Des heureux que l'on fait on reçoit le bonheur;
La main donne... elle achète un plaisir par le cœur.
Plaignons l'être isolé qui dans lui se renferme!
Quand tu vois, Duhamel, sous l'orme de ta ferme
La joie un jour de fête assembler le hameau;
Lorsque la cornemuse et son aigre pipeau
Font danser ton fermier, qui lourdement sautille,
Et mène en rond l'essaim de sa jeune famille;
Quand Lise, simple encor, mais fine en son minois,
Sourit à son amant qui lui serre les doigts;
Quand cette troupe aisée, et proprement vêtue,
La gaîté sur le front s'amuse et s'évertue,
Un contentement pur t'intéresse à ses jeux:
La volupté du sage est de voir des heureux.
Ecoute : de tes murs au rempart de la ville
La tempête a rendu le retour difficile;
Donne-moi ton souper, quelques fruits, du lait frais;
Rien de plus; l'amitié n'exige point d'apprêts;

Et si le ciel est pur quand l'aube matinale
Annoncera demain l'amante de Céphale,
Nous irons dans tes champs, au sortir du sommeil,
Admirer la nature, épier son réveil.
Nous verrons dans ta cour le coq fier et superbe,
Pour y chercher le grain, éparpiller la gerbe,
Appeler aigrement son sérail assoupi,
Entre mille beautés partager un épi,
Et, d'un bec amoureux distribuer entre elles
Des baisers qui jamais n'ont trouvé de cruelles.
Nous entendrons encor, sur le toit de leur tour,
Tes pigeons roucouler les soupirs de l'amour;
Et bientôt tu verras cette troupe élancée
Fondre sur tes guérets par le besoin pressée,
Se relever cent fois en légers tourbillons,
Et d'une aile rapide effleurer les sillons.

Sortis de ta demeure, et traversant la plaine,
Nous irons de SEGRAI * visiter la fontaine;
SEGRAI, vallon charmant dans sa rusticité,
Source pure où l'on puise, où l'on boit la santé;
Où la beauté flétrie, au moment d'être éclose,
Vient embellir son teint des couleurs de la rose;
SEGRAI dont le breuvage, et salutaire et frais,
Fait circuler un sang devenu trop épais;

(*) Fontaine minérale fort accréditée dans l'Orléanais, et qui a des propriétés à peu près semblables à celles des eaux de Passy.

Qui divise à la fois nos humeurs engourdies,
Et de la fièvre en nous éteint les incendies.
Là, pendant que ton frère, occupé dans nos ports, *
De l'une et l'autre mer parcourant les deux bords,
Ira de nos vaisseaux déterminer la coupe,
Calculer les rapports de la proue à la poupe,
Assujettir la quille, en affermir les bras,
Etayer des haubans et la vergue et les mâts,
Donner à la manœuvre un jeu facile et libre,
Balancer tous les poids dans un juste équilibre,
Et, par un art enfin maître des élémens,
Enchaîner le caprice et la fureur des vents;
Là, dis-je, loin du bruit des mers et des orages,
Préférant une rive à de vastes rivages,
Sur les bords d'un ruisseau paisiblement couché,
Tu pourras m'expliquer par quel détour caché
Du vallon de SEGRAI la nymphe solitaire
Verse dans un bassin son onde salutaire:
Ton esprit fixera mes esprits incertains.
Je saurai si la terre en ses noirs souterrains
Contient le réservoir de ces eaux inconnues;
Ou bien si ce tribut et de l'air et des nues,
Par l'éponge des monts goutte à goutte filtré,
Reparaît à nos yeux, et sort plus épuré.

(*) M. Duhamel de Monceau, inspecteur de la marine et des chantiers de construction. Il a donné un Traité sur les Cordages, dont l'économie et le moindre poids facilitent la manœuvre.

Mais déjà je crois voir le long de la chaussée
Courir vers la fontaine une foule empressée.
Dans la simple parure et l'habit du matin
Vois Chloé, vois Rosine, une coupe à la main,
Précipiter vers nous leur démarche légère.
Un rustique échanson, dont l'œil les considère,
Leur verse le remède aux maux qu'elles n'ont pas,
Et, d'un air qu'il croit fin, sourit à leurs appas.
La nymphe de l'Essone, en les voyant si belles,
De honte en ses roseaux se cache devant elles.
Eglé les suit à peine; Eglé n'a plus d'attraits;
Une sombre pâleur décolore ses traits.
On dit qu'un feu caché, que peut-être elle ignore,
Aux plus beaux de ses jours la brûle et la dévore.
Ainsi sous le midi, dans l'ardeur de l'été,
La rose voit flétrir l'éclat de sa beauté;
Mais des zéphyrs du soir l'haleine caressante
Relève et raffermit sa tige languissante.
Le destin d'une belle est celui d'une fleur:
Eglé comme la rose a perdu sa fraîcheur;
Et je crois que Lisis, que tu vois sur ces traces,
Serait l'heureux zéphyr qui lui rendrait ses graces.
Cependant le soleil, monté sur l'horizon,
Nous lance un feu plus vif, et luit dans le vallon.
On cherche vainement la voûte d'un feuillage;
Segrai n'a point encor d'ombre ni de bocage;
Mais par tes soins un jour au pied de ses coteaux
L'érable et le tilleul étendront leur rameaux.

Puissé-je dans ces tems conduire ta vieillesse
Vers ce riant asile orné par ta sagesse!
La campagne à mes yeux eut toujours des attraits:
Un charme, plus puissant que de vains intérêts,
Du milieu des cités sans cesse m'y rappelle:
Elle eut mes premiers goûts, et je suis né pour elle.
S'il est quelque laurier que ma main peut cueillir;
Si d'un faible talent je puis m'enorgueillir;
Si ma lyre, fidelle aux lois de l'harmonie,
Suppléa dans mes vers au défaut du génie;
Si, moins brillant que pur, plus vrai qu'ingénieux,
Jamais d'un faux éclat je n'éblouis les yeux,
Aux bois, aux prés, aux champs je dois ces avantages.
C'est là que j'esquissai mes premières images,
Et que, par les objets ému profondément,
J'unis à mes tableaux le feu du sentiment.
J'observai la nature, et fut son interprète;
De ses vives couleurs je chargeai ma palette.
Souvent lorsque la nuit déployait dans les airs
Ce voile parsemé de tant d'astres divers;
Quelquefois quand l'aurore, étincelante et pure,
Des roses du matin colorait la nature;
Ou lorsque le soleil, plus radieux encor,
Roulait son char de feu sur des nuages d'or,
Parmi ces jets brillans et ces nuages sombres
Je saisis le contraste et du jour et des ombres.
Souvent du rossignol j'écoutai les chansons;
Il instruisit ma muse attentive à ses sons:

J'appris à soupirer ces notes languissantes,
De la plainte amoureuse expressions touchantes.
Je formai ces accords, plus vivement frappés,
A la joie, au plaisir, à l'ivresse échappés;
Et par ces tons divers mon oreille exercée
Sut donner à ma voix l'accent de ma pensée.
Au bord de ce ruisseau, qui, paisible en son cours,
Suit de ces prés fleuris la pente et les détours,
J'appris l'art peu connu d'abandonner mon style,
Et de laisser couler un vers doux et facile.
Chez nos cultivateurs transporté quelquefois,
Auprès de leurs foyers, à l'abri de leurs toits,
Dans les détails touchans de leur cabane obscure
J'allais étudier les mœurs de la nature:
C'est là que par mon cœur mon esprit éclairé
Eut des sentimens vrais, qu'il peignit à son gré;
C'est là que près d'un fils une mère attentive
Calmait dans le berceau son enfance plaintive;
Et tandis qu'à cet autre, endormi sur son sein,
Sa bouche souriait de l'air le plus serein,
Un autre, un autre encor, qui jouait autour d'elle,
Occupait tendrement son ame maternelle;
Et mes yeux satisfaits furent souvent témoins
Des baisers dont l'époux récompensait ses soins.

O cabane du pauvre! ô demeure champêtre!
Malheureux qui te fuit et n'ose te connaître,
Ah! puissé-je bientôt, libre et débarrassé,
Rejetant le fardeau dont je suis oppressé,

Habiter un asile où l'ame se consulte!
Des remparts de Paris fuyons le vain tumulte.
Quel besoin m'y rappelle, et qu'y voir aujourd'hui?
Le mérite oublié, le talent sans appui;
L'aimable poésie, à jamais exilée,
Aux traits du bel esprit sans pudeur immolée;
Une froide analyse à la place du goût,
La raison qui dessèche et décompose tout;
Des écrivains du jour le style énigmatique;
Du contraste des mots le choc antithétique;
Un faste sans éclat, un vernis sans couleur;
Des surfaces sans fond, des éclairs sans chaleur;
La gloire des beaux arts ou souillée, ou perdue,
Et leur palme flétrie à l'intrigue vendue.
Il vaut mieux, Duhamel, assis à tes côtés,
De la simple nature admirer les beautés.
Oui, oui, je reverrai ta douce solitude;
J'y viendrai de ton cœur approfondir l'étude,
Y jouir avec toi du fruit de tes travaux,
Y nourrir le mépris d'un monde ingrat et faux,
Et, fuyant loin des dieux du globe sublunaire,
Rechercher, consoler cet utile vulgaire
Qui, pour un prix modique avec peine obtenu,
Fait le bonheur de ceux dont il est méconnu.
Ta longue expérience instruira ma jeunesse:
Mes fleurs s'enrichiront des fruits de ta sagesse,
Et mon esprit, charmé de tes propos divers,
Finira l'entretien en te lisant ces vers;

Ces vers où je n'ai point, adulateur servile,
Divinisé d'un grand le colosse imbécille;
Mais où, fuyant la gêne et le ton de l'ennui,
J'ai su louer un sage en causant avec lui.

Par COLARDEAU.

AU PEUPLE.

Toi qu'un injuste orgueil condamne à la bassesse;
Toi qui, né sans aïeux et vivant sans mollesse,
Portes seul dans l'état le fardeau de la loi,
Et sers par tes travaux ta patrie et ton roi,
D'utiles citoyens respectable assemblage,
Que dédaignent les cours, mais qu'estime le sage,
Peuple, j'ose braver cet insolent mépris:
D'autres flattent les grands; c'est à toi que j'écris.
A l'aspect de ces grands, dont l'éclat m'importune,
Je t'entends de tes cris fatiguer la fortune,
Accuser ta misère, envier leur splendeur:
Apprends à t'estimer, et connais ta grandeur.
C'est toi qui, des états soutenant la puissance,
Répands sur ces grands corps la gloire et l'abondance

En tous lieux, en tout tems, soit qu'un monarque heureux
Gouverne par l'honneur un peuple belliqueux;
Soit que le citoyen, libre et digne de l'être,
Vive soumis aux lois, sans esclave et sans maître;
Soit que le despotisme, entouré de bourreaux,
Sous les pieds d'un seul homme enchaîne ses égaux,
Tes bras, tes mouvemens, ta féconde industrie,
Multipliant partout les germes de la vie,
Par tes travaux actifs animent l'univers.
Cent rois aux nations n'ont donné que des fers.
  Le conquérant détruit; tu conserves le monde:
Il ravage la terre, et tu la rends féconde.
La triste humanité ne doit qu'à tes secours
Ces puissans végétaux, les soutiens de nos jours.
Cet art, dit-on, est vil : oserait-on le croire?
Bienfaiteur des humains, quel titre pour ta gloire!
Ta bêche et ta charrue, utiles instrumens,
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornemens,
Ces clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
Monumens des grandeurs, semés autour des trônes.
Cet art est le premier; il nourrit les mortels:
Dans l'enfance du monde il obtint des autels.
  De ces champs fortunés que ta main rend fertiles,
Pour t'admirer encor je passe dans les villes:
La terre avec orgueil les porte sur son sein.
Là dans tout son éclat brille le genre humain;
Là tous les arts unis, et ceux que nos misères
A l'humaine faiblesse ont rendus nécessaires,

Et ceux qu'un luxe utile, enfant des doux loisirs,
Fit naître pour charmer les besoins des plaisirs,
Aux règles du génie asservissant l'adresse,
Font par mille canaux circuler la richesse.
Ces arts sont ton ouvrage, et, reproduits cent fois,
Pour le bonheur du monde ils naissent à ta voix.
Dompté sous tes marteaux le fer devient docile;
Tu façonnes le bois, et tu pétris l'argile;
Par tes savantes mains la toison des brebis,
Le lin, la soie et l'or sont tissus en habits;
La fange des métaux, sous tes doigts épurée,
Brille aux besoins publics noblement consacrée;
Et le marbre poli s'élève jusqu'aux cieux,
Pour les palais des rois ou les temples des dieux.
Tu ne te bornes pas au bien de ta patrie;
Le monde entier jouit de ta noble industrie:
Par les nœuds du commerce embrassant l'univers,
Tes mains forment un pont sur l'abyme des mers:
Si les princes armés se disputent la terre,
Tu fais par ta valeur les destins de la guerre;
Tes corps sont les remparts des états désolés;
C'est toi qui raffermis les trônes ébranlés.
Que je méprise un grand qui, fier de sa noblesse,
Dort, inutile au monde, au sein de la mollesse!
D'un stupide Crassus, énervé de langueur,
Qui fatigue mes yeux d'un luxe sans pudeur!
Nous admirons l'éclat, vains juges que nous sommes!
Le véritable honneur est d'être utile aux hommes;

En vain les préjugés ont osé l'avilir :
Peuple, pour ton pays tu sais vivre et mourir.
Il est, il est encore un plus rare avantage;
La tranquille innocence est ton heureux partage :
Les rois ont des états, les grands ont des honneurs,
Le riche a des trésors, et le peuple a des mœurs.
Ce siècle malheureux foule aux pieds la nature :
Les noms de fils, d'époux seraient-ils une injure?
La dignité barbare, au cœur dur, à l'œil fier,
En prononçant ces noms croirait s'humilier.
C'est vous qui de vos cœurs leur prêtez la bassesse,
Ingrats ! et la nature a toujours sa noblesse.
Peuple, ces noms pour toi n'ont rien que de sacré,
Et tu n'as point l'orgueil d'être dénaturé.
Fatigués de plaisirs, idolâtres d'eux-mêmes,
Les courtisans altiers, dans leurs grandeurs suprêmes,
D'un œil indifférent verront des malheureux.
Le pauvre est né sensible, il s'attendrit sur eux;
Il soulage leurs maux, il ressent leurs alarmes;
Il goûte le plaisir de répandre des larmes.
Il n'a point cette grâce et les dehors flatteurs,
Des marquis de nos jours avantages trompeurs,
Et jamais son esprit, façonné par l'usage,
N'a d'un brillant vernis coloré son langage;
D'un masque séduisant il n'est pas revêtu :
Ce masque est la décence, et non pas la vertu.
L'élégance des mœurs annonce leur ruine.
Ces courtisans polis, que l'intérêt domine,

En plongeant un poignard vantent l'humanité:
S'ils ont l'éclat du marbre ils ont sa dureté.
Oh! que j'aime bien mieux la rustique droiture
Du laboureur conduit par la simple nature!
Sous des dehors grossiers son cœur est généreux:
C'est l'or enseveli sous un terrein fangeux.
Que de coupables mains, s'élevant jusqu'aux trônes,
Sur les têtes des rois ébranlent les couronnes!
Peuple, tu ne sais point par de grands attentats
Epouvanter la terre, et changer les états:
En des complots fameux instrument et victime,
Si ta main quelquefois a secondé le crime,
C'est le souffle des grands qui poussa tes vaisseaux
Dans la nuit de l'orage égarés sur les eaux.
Les tigres, les lions, ardens à se détruire,
Pour régner dans les bois désolent leur empire.
Dans ces bois teints de sang, contente de son grain,
La fourmi creuse en paix son séjour souterrain.

Je te rends grâce, ô ciel dont la bonté propice
M'écarte de ces rangs qui sont un précipice.
Je n'ai point en naissant reçu de mes aïeux
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux.
Mais si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue et l'esclavage;
Si mon cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la tendre amitié,
Et si l'horreur du vice et m'anime et m'enflamme,
Mon sort est trop heureux; j'ai la grandeur de l'ame.

Croit-on que le bonheur habite les palais,
Soit traîné dans un char, ou porté sous le dais?
Ces biens, ces dignités et ces superbes tables
Ne font que trop souvent d'illustres misérables.
Le germe des douleurs infecte leurs repas,
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Un poison plus flatteur et plus cruel encore
Vient flétrir leurs beaux jours, obscurcis dès l'aurore.
Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps usé les restes chancelans;
Et sur un front jauni, qu'a ridé la mollesse,
Etaler à trente ans leur précoce vieillesse:
C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau;
Et, bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.
Le chagrin les poursuit, le démon de l'intrigue
De ses soins éternels les trouble et les fatigue.
Pour eux l'ambition a des feux dévorans;
La haine a des poignards, l'envie a des serpens:
Sous l'or et sous la pourpre ils sont chargés d'entraves:
On les adore en dieux; ils souffrent en esclaves.

Peuple, les passions ne brûlent pas ton cœur;
Le travail entretient ta robuste vigueur.
Hélas! sans la santé que m'importe un royaume:
On veille dans les cours, et tu dors sous le chaume.
Tu conserves tes sens; chez toi le doux plaisir
S'aiguise par la peine, et vit par le desir:
Le souris d'une épouse, un fils qui te caresse,
Des fêtes d'un hameau la rustique allégresse,

Les rayons d'un beau jour, la fraîcheur d'un matin,
Te font bénir le ciel, et charment ton destin.
Tes plaisirs sont puisés dans une source pure:
Ce n'est plus que pour toi qu'existe la nature.
Qui vécut sans remords doit mourir sans tourment:
Tu ne regrettes rien dans cet affreux moment.
Plus on fut élevé, plus la mort est terrible,
Et du trône au cercueil le passage est horrible.
Sur l'univers entier la mort étend ses droits;
Tout périt, les héros, les ministres, les rois;
Rien ne surnagera sur l'abyme des âges.
Ce globe est une mer couverte de naufrages.
Qu'importe, lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le sceptre, ou traîné le rateau;
L'on n'y distingue point l'orgueil du diadême;
De l'esclave et du roi la poussière est la même.
Peuple, d'un œil serein envisage ton sort;
N'accuse point la vie, et méprise la mort:
La vie est un éclair, la mort est un asile:
Ton sort est d'être heureux, ta gloire est d'être utile.
Le vice seul est bas, la vertu fait le rang,
Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

Par Thomas.

SUR
L'AMOUR DE LA PATRIE.

Je vous salue, ô terre où le ciel m'a fait naître, *
Lieux où le jour pour moi commença de paraître,
Quand l'astre du berger, brillant d'un feu nouveau,
De ses premiers rayons éclaira mon berceau!
Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maisons rustiques,
Arbres témoins vivans de la faveur des cieux,
Dont la feuille nourrit ces vers industrieux
Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie!
Trésor du laboureur, ornement du berger,
L'olive sous mes yeux s'unit à l'oranger.

(*) Cette épître a été commencée auprès du Pont-Saint-Esprit en Languedoc.

Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
Où l'hiver règne encor quand la blonde Cérès
De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets!
Qu'il m'est doux de revoir sur des rives fertiles
Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos îles,
Et, ramassant enfin ses trésors dispersés,
Blanchir un pont bâti sur ses flots courroucés;
D'admirer au couchant ces vignes renommées
Qui courbent en festons leurs grappes parfumées,
Tandis que vers le Nord des chênes toujours verts
Affrontent le tonnerre, et bravent les hivers!
Je te salue encore, ô ma chère patrie!
Mes esprits sont émus, et mon ame attendrie
Echappe avec transport au trouble des palais,
Pour chercher dans ton sein l'innocence et la paix.
C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes ancêtres!
Justes pour leurs voisins, fidèles à leurs maîtres,
Ils venaient décorer ces balcons abattus,
Embellir ces jardins, asiles des vertus,
Où, sur des bancs de fleurs, sous une treille inculte,
Ils oubliaient la cour, et bravaient son tumulte!
Chaque objet frappe, éveille, et satisfait mes sens:
Je reconnais les dieux au plaisir que je sens:
Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire;
Le saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire;
Et l'on ne voit qu'ici, dans tout son appareil,
Lever, luire, monter et tomber le soleil.

Amour de nos foyers, quelle est votre puissance!
Quels lieux sont préférés aux lieux de sa naissance?
Je vante ce beau ciel, ce jour brillant et pur
Qui répand dans les airs l'or, la pourpre et l'azur,
Cette douce chaleur qui mûrit, qui colore
Les trésors de Vertumne et les présens de Flore.
Un Lapon vanterait les glaces, les frimas
Qui chassent loin de lui la fraude et les combats:
Libre, paisible, heureux, dans le sein de la terre
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
Quels stériles déserts, quels antres écartés
Sont pour leurs habitans sans grâce et sans beautés?
Virgile abandonnait les fêtes de Capoue,
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue;
Et les rois indigens d'Ithaque et de Scyros
Préféraient leurs rochers aux marbres de Paros.
En vain l'ambition, l'inquiète avarice,
La curiosité, le volage caprice,
Nous font braver cent fois l'inclémence des airs,
Les dangers de la terre, et le péril des mers;
Des plus heureux climats, des bords les plus barbares,
Rappelés sourdement par la voix de nos lares,
Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés
Qu'au fond du Potosi les dieux avaient cachés.
Assis tranquillement sous nos foyers antiques,
Nous trouvons dans le sein de nos dieux domestiques
Cette douceur, ce calme, objet de nos travaux,
Que nous cherchions en vain sur la terre et les eaux.

Tel est l'heureux effet de l'amour de nous-même.
Utile à l'univers quand il n'est point extrême,
Cet amour, trop actif pour être concentré,
S'échappe de nos cœurs, se répand par degré
Sur nos biens, sur les lieux où nous prîmes naissance,
Jusque sur les témoins des jeux de notre enfance.
C'est lui qui nous rend chers le nom de nos aïeux,
Les destins inconnus de nos derniers neveux,
Et qui, trop resserré dans la sphère où nous sommes,
Embrasse tous les lieux, enchaîne tous les hommes.
L'amour-propre a tissu les différens liens
Qui tiennent enchaînés les divers citoyens:
L'intérêt personnel, auteur de tous les crimes,
De l'intérêt public établit les maximes.
Oui, lui seul a formé nos plus aimables nœuds:
Nos amis ne sont rien, nous nous aimons en eux.
Vous qui nommez l'amour une étincelle pure,
Un rayon émané du sein de la nature,
Détruisez une erreur si chère à vos appas:
Aimerait-on autrui si l'on ne s'aimait pas?
Ces transports renaissans à l'aspect de vos charmes,
Ces soins mêlés de trouble et ces perfides larmes,
Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté
Offre au dieu des plaisirs bien plus qu'à la beauté.
L'amour des citoyens ne devient légitime
Que par le bien public qui le règle et l'anime.
Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison
Un feu né pour s'étendre au gré de la raison,

Un amour dangereux que l'intérêt allume,
Qui, trop long-tems captif, s'irrite et nous consume!
Tels les terribles feux dont brûlent les Titans,
Comprimés par la terre, enfantent les volcans.
Ainsi vit-on jadis dans Rome et dans Athènes
Le peuple heureux et libre, ou courbé sous les chaînes,
Selon que l'amour-propre, obéissant aux loix,
De la patrie en pleurs reconnaissait la voix.
Ainsi dans tous les temps l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.
Amour de la justice, amour digne de nous,
Embrasez les mortels, croissez, étendez-vous;
Consumez, renversez ces indignes barrières,
Ces angles meurtriers qui bordent les frontières,
Ces remparts tortueux, et ces globes de fer
Qui vomissent sur nous les flammes de l'enfer:
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires
Les glaives que forgea l'audace de nos pères!
Faut-il toujours attendre ou craindre des revers,
Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts!
O mœurs du siècle d'or! ô chimères aimables!
Ne saurons-nous jamais réaliser vos fables?
Et ne connaîtrons-nous que l'art infructueux
De peindre la vertu sans être vertueux?

Par le cardinal de BERNIS.

A M. LAURENT,

à l'occasion d'un bras artificiel qu'il fit pour un soldat invalide.

ARCHIMÈDE nouveau, qui, par d'heureux efforts,
Pour dompter la nature imites ses ressorts,
Qui sers l'humanité, ton maître et ta patrie,
Ma muse doit des vers à ta noble industrie.
Assez d'autres sans moi souilleront leur encens:
Qu'ils l'offrent à Plutus; je le dois aux talens.
Les talens de nos biens sont la source féconde;
Ils forment les trésors et les plaisirs du monde.
Sur cette terre aride, asile des douleurs,
L'un fait naître des fruits, l'autre sème des fleurs.
Pourquoi faut-il, hélas! que notre esprit volage
N'aime que le brillant dont nos mœurs sont l'image!

Oui, j'aime à voir Pigal, par sa savante main,
Donner des sens au marbre, et la vie à l'airain.
Je dévore des yeux ces toiles animées
Où brillent de Vanloo les touches enflammées.
Voltaire, tour à tour sublime et gracieux,
Peut chanter les héros, les belles ou les dieux.
Je souris à Lani qui, bergère ou déesse,
Fait briller dans ses pas la grâce ou la noblesse.
Et toi, divin Rameau, par tes magiques airs
Peins les plaisirs des cieux, ou l'horreur des enfers.
Mais serai-je insensible à ces talens utiles
Qui portent l'abondance à nos cités tranquilles,
Qui pour nous, en tous lieux multipliant leurs soins,
Consacrent leur génie à servir nos besoins?
Non; ces arts bienfaiteurs sont respectés des sages,
Et moins ils sont brillans, plus on leur doit d'hommages.
Sans doute ils te sont dus, mortel industrieux;
Oui, tu gagnes mon cœur en étonnant mes yeux.
Cet art qui, suppléant la force par l'adresse,
Fixe la pesanteur, calcule la vîtesse,
Asservit à ses lois et l'espace et le tems,
Et maîtrise à son gré le feu, l'onde et les vents,
Cet art a signalé l'aurore de ta vie:
Ton ame l'embrassa par l'instinct du génie;
Déjà tes faibles mains que lassait le repos
Préludaient en jouant à tes hardis travaux.
Un astre impérieux nous fait ce que nous sommes,
Et les jeux de l'enfance annoncent les grands hommes:

Tel Buffon, dans le sein d'un germe à peine éclos,
Déjà distingue un tronc, des fruits et des rameaux.
Quels prodiges depuis ont rempli ta carrière!
Je te suis dans les champs de la Flandre guerrière,
Tristes champs où Cérès voit naître ses moissons
Du sang dont le dieu Mars engraisse les sillons.
Là ton art sur l'Escaut, pour défendre nos villes,
Posait des murs de fer et des remparts mobiles,
Lançait sur l'ennemi des torrens déchaînés,
Ou portait nos soldats sur les flots étonnés.
Mais la gloire t'appelle à de plus grands miracles:
La puissance d'un art s'accroît par les obstacles:
C'est par eux qu'un dieu sage, irritant nos efforts,
Nous enchaîne au travail, et nous vend ses trésors;
C'est ainsi que ses mains, avares et fécondes,
Ont caché sous la terre, en des mines profondes,
Cet or qui fait mouvoir et vivre les états,
Et le bronze et l'airain tonnant dans les combats,
L'acier qui fait tomber les sapins et les chênes,
Le fer qui de Cérès fertilise les plaines,
Et le métal enfin qui, docile à nos lois,
S'arrondit en canaux, ou s'étend sur nos toits.
L'Armorique long-tems de ce métal utile
Dans des vastes marais cacha l'amas stérile.
Tu parais : l'onde fuit, la terre ouvre son sein,
Et ne rend ces tributs qu'à ta puissante main.
Heureux qui sait briller par d'utiles prodiges!
D'autres, féconds pour nous en frivoles prestiges,

Osent prostituer à de pénibles jeux
Un art qu'à nos besoins ont destiné les dieux:
Pour leurs concitoyens que produit leur adresse?
Ils nourrissent le luxe, ils flattent la mollesse.
Oui, dans eux le génie est un enfant badin;
Mais dans toi c'est un dieu propice au genre humain:
Tu sentis le pouvoir de ses mains bienfaisantes;
Tu les mouilles encor de tes larmes touchantes,
Infortuné mortel! heureux dans ton malheur
Par ses rares talens, plus encor par son cœur.
Je crois voir le moment où des traits de la foudre
Tes bras au champ de Mars furent réduits en poudre;
Je crois te voir encor meurtri, défiguré,
Traînant le reste affreux de ton corps déchiré,
Te montrer tout sanglant à sa vue attendrie:
La pitié qui lui parle enflamme son génie.
O prodige! ton bras reparaît sous sa main;
Ses nerfs sont remplacés par des fibres d'airain;
De ses muscles nouveaux essayant la souplesse,
Il s'étend, il se plie, il s'élève et s'abaisse.
Tes doigts tracent déjà le nom que tu chéris;
La nature est vaincue, et l'art même est surpris.
Que ne peut point de l'art l'activité féconde!
C'est par elle que l'homme est souverain du monde.
De la nature en vain tu crois naître le roi,
Mortel; sans le travail rien n'existe pour toi:
Ce globe n'est soumis à ta vaste puissance
Qu'à titre de conquête, et non pas de naissance,

Et tu n'es distingué parmi les animaux
Que par ton noble orgueil, ton génie et tes maux.
Vois l'énorme éléphant, dont la masse effrayante
Fait trembler les forêts dans sa course pesante:
Près de ce mont vivant que sont tes faibles bras?
Mais sa force n'est rien; il ne la connaît pas;
Tu peux bien plus que lui : connaissant ta faiblesse,
Tu sens ton indigence, et voilà ta richesse.
Déjà l'art t'a soumis l'air, la terre et les mers;
Déjà je vois éclore un nouvel univers;
Tes jours sont plus sereins, tes champs sont plus fertiles;
Ton corps devient moins faible, et tes sens plus agiles.
Le verre aide ta vue : il découvre à tes yeux
Des mondes sous tes pieds, des mondes dans les cieux.
A l'aide du levier, du poids et de la roue,
Des plus pesans fardeaux ton adresse se joue.
Les forêts à ta voix descendent sur les eaux;
Les rivages creusés embrassent tes vaisseaux:
Le ciel règle leur cours écrit sur les étoiles;
Le fougueux aquilon est captif dans leurs voiles;
C'est par eux que, comblant les gouffres de Thétis,
Tu joints deux continens l'un par l'autre agrandis.
Là pour unir deux mers tu perças des montagnes,
Creusas des souterreins, inondas des campagnes.
Plus loin de l'Océan tu reculas les eaux:
Un empire s'élève où mugissaient les flots.
Tu changeas des marais en des plaines fertiles;
Sur l'abyme des mers tu suspendis des villes.

Les monumens du Nil, vainqueur du tems jaloux,
Nés avec l'univers, ont vécu jusqu'à nous.
Oui, telle est ta faiblesse et ton pouvoir suprême;
Les œuvres de tes mains survivent à toi-même.
Autour de nous enfin promenons nos regards:
Là je vois de plus près, et j'admire les arts:
Le cyclope, noirci des feux qui l'environnent,
Verse à flots embrasés les métaux qui bouillonnent;
La flamme cuit le vase arrondi sous nos doigts;
L'acier ronge le fer, ou façonne le bois;
Sur les fleuves profonds me formant une route,
Des rochers sous mes pas se sont courbés en voute.
Par les eaux ou les vents, au défaut de mes mains,
Le cylindre roulé met en poudre mes grains.
Ici l'or en habit se file avec la soie;
En des tableaux tissus la laine se déploie.
Là le sable, dissous par les feux dévorans,
Pour les palais des rois brille en murs transparens.
Sur un papier muet la parole est tracée;
Par un mobile airain on grave la pensée;
Mille fois reproduite, elle vole en tous lieux.
Le tems a pris un corps, et marche sous mes yeux.
O prodige de l'art! sous une main hardie
Le cuivre des oiseaux reçoit l'ame et la vie.
L'automate, animant l'ivoire harmonieux,
Forme sous des doigts morts des sons mélodieux.
Vois ces doubles canaux où les eaux rassemblées,
Pour jaillir en torrens, à grand bruit sont foulées:

Si le feu dans la nuit, irrité par les vents,
Se roule en tourbillons dans des palais brûlans,
Mille fleuves soudain s'élancent jusqu'au faîte;
L'onde combat la flamme, et sa fureur s'arrête.
Avec plus d'art encor ces utiles canaux
Dans d'arides déserts ont transporté des eaux.
Privé de ce secours, le superbe Versailles
Etalait vainement l'orgueil de ses murailles.
Mais que ne peut un roi! Près du riant Marly,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli,
S'élève une machine où cent tubes ensemble
Versent dans des bassins l'eau que leur jeu rassemble.
Elevés lentement sur la cime des monts,
Ces flots précipités roulent dans les vallons,
Raniment la verdure, ou baignent les Naïades,
Jaillissent dans les airs, ou tombent en cascades.
Puisse un jour cet ouvrage, avec l'utilité,
Unir dans sa grandeur plus de simplicité!
Puisse une main avare, avec magnificence,
Réparer ou créer cette machine immense,
Retrancher des ressorts l'amas tumultueux,
Rendre leur jeu plus sûr et plus impétueux,
Sans nuire à leur effet borner leur étendue,
Et m'étonner encor sans fatiguer ma vue!

Mortels, de la nature industrieux rivaux,
Dans leur majesté simple imitez ses travaux.
Avec le grand Newton, admirant sa puissance,
Par un rapide effort jusqu'aux cieux je m'élance:

Là mon œil voit nager dans l'océan des airs
Tous ces corps dont l'amas compose l'univers:
Autour du dieu des ans, tranquille dans sa sphère,
Les astres vagabonds poursuivent leur carrière:
Notre globe, qu'entraîne une commune loi,
S'incline sur son axe, et roule autour de soi:
La mer aux tems marqués et s'élève et s'abaisse:
La lune croît, décroît, fuit et revient sans cesse.
Autour de leurs soleils que de mondes flottans!
Un seul ressort produit tous les grands mouvemens:
De la simplicité quel sublime modèle!
Sans elle rien n'est beau; tout s'embellit par elle.
Laurent, oui, tu connus cette admirable loi;
Tes ouvrages sont grands et simples comme toi.
Achève, et, déployant ta force toute entière,
De l'art qui t'illustra recule la barrière:
Tout semble t'inviter à de nouveaux efforts;
La gloire de ton nom t'a conduit sur les bords
Où de tous les plaisirs le Français idolâtre,
Aux talens qu'il honore ouvre un vaste théâtre,
D'un bout du monde à l'autre assemble tous les arts,
Et des peuples rivaux étonne les regards.
C'est là qu'en t'admirant il va te reconnaître.
Paris s'est applaudi lorsqu'il t'a vu paraître;
Et ses murs, si féconds en pompeux monumens,
Attendent de tes mains de nouveaux ornemens.
Là, tandis, que vengeant l'honneur de la patrie,
Le Louvre reprendra sa majesté flétrie;

Tandis que d'un monarque adoré des Français
Le bronze avec orgueil reproduira les traits,
La Seine, s'élevant de ses grottes profondes,
A ta loi souveraine asservira ses ondes,
Et, se multipliant dans de nombreux canaux,
Formera dans Paris mille fleuves nouveaux.

Artiste ingénieux et citoyen fidèle,
Dès long-tems ta patrie a reconnu ton zèle.
En vain ce peuple fier, jaloux de nos succès,
Le rival, et surtout l'ennemi des Français;
En vain ce roi fameux par les arts et la guerre,
Qui tour à tour instruit et ravage la terre,
Espéraient à prix d'or acheter ton secours;
Tu dois à ton pays ton génie et tes jours.
Malheur au citoyen ingrat à sa patrie
Qui vend à l'étranger son avare industrie!

Et vous qui des talens voulez cueillir les fruits,
Rois, payez leurs travaux, et connaissez leur prix.
Eugène, ce héros dédaigné de la France,
Fit trembler cet état qu'eût servi sa vaillance.
Pourquoi vous disputer des provinces, de l'or?
Les grands hommes, les arts, voilà le vrai trésor.
Osez-les conquérir par d'utiles largesses;
Ils ne demandent point d'orgueilleuses richesses;
Ils laissent à Plutus le faste et les grandeurs.
Que faut-il à l'abeille? Un asile et des fleurs.
Ah! s'il est quelque bien qui flatte leur envie,
C'est l'honneur : aux talens lui seul donne la vie.

Louis, qui, rassemblant tous les arts sous sa loi,
Du malheur de régner se consolait en roi,
Louis de ses regards récompensait leurs veilles:
Un coup d'œil de Louis enfantait les Corneilles.

Citoyen généreux, ainsi ton souverain,
T'égalant aux héros, ennoblit ton destin.
Trop souvent le hasard dispense ce beau titre.
Hélas! si la vertu des rangs était l'arbitre,
Peut-être un malheureux, mourant sur son fumier,
Du dernier des humains deviendrait le premier.
Tes talens du hasard ont réparé l'outrage;
Ton nom n'est dû qu'à toi, ta gloire est ton ouvrage.
D'autres feront parler d'antiques parchemins:
Ces monumens fameux qu'ont élevés tes mains,
Ces chefs-d'œuvres brillans, ces fruits de ton génie,
Tant d'utiles travaux qu'admira ta patrie,
Voilà de ta grandeur les titres glorieux!
Là ta noblesse éclate et frappe tous les yeux.
Que font de plus les grands dont la fière indolence
Dévore lâchement une oisive opulence?
Que laissent en mourant à leur postérité
Ces mortels corrompus par la prospérité?
Des exemples honteux, de coupables richesses,
Un nom jadis sacré souillé par leurs bassesses.
Tes enfans, plus heureux, hériteront de toi
L'exemple des talens, le zèle pour leur roi,
L'amour du bien public qui t'anime et t'enflamme,
La noblesse du nom et la grandeur de l'ame.

Par l'abbé Delille.

SUR

LA PHILOSOPHIE DE NEWTON. (*)

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET.

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Emilie:
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,
Sur les pas des vertus et de la vérité.
Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers dont je fus idolâtre:
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée:
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinait au reste des humains;

(*) Cette épître se trouve en tête des Elémens de Newton, donnés au public par Voltaire en 1738 et 1742.

Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Elève en frémissant une voix imbécille,
Je n'entends point leurs cris que la haine a formés,
Je ne vois point leurs pas dans la fange imprimés:
Le charme tout puissant de la philosophie
Elève un esprit sage au-dessus de l'envie;
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.
Je ne les connais plus. Déjà de la carrière
L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barrière;
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace et sans règle entassés,
Ces fantômes savans à mes yeux disparaissent:
Un jour plus pur me luit, les mouvemens renaissent;
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix:
Vers un centre commun tout gravit à la fois.
Ce ressort si puissant, l'ame de la nature,
Etait enseveli dans une nuit obscure.
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin le grand voile, et les cieux sont ouverts:
Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante:
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.

Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont je peins la nature,
Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidens du très-haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez; du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?
La mer entend sa voix : je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts;
La mer tombe, s'affaisse, et roule sur ses bords.
Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre:
Dans une ellipse immense achevez votre cours;
Remontez, descendez près de l'astre des jours;
Lancez vos feux, volez, et revenez sans cesse;
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, sœur du Soleil, astre qui dans les cieux
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites:
Marche, éclaire les nuits; tes bornes sont prescrites.
Terre, change de forme, et que ta pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'ourse; (*)

(*) C'est la période de la pression des équinoxes, laquelle s'accomplit en vingt-six mille neuf cents ans ou environ.

Embrassez, dans le cours de vos lougs mouvemens,
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans.
Que ces objets sont beaux! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée:
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.
Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, les écueils des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours?
Marchez après Newton dans cette route obscure,
Du labyrinthe immense où se perd la nature.
Puissé-je auprès de vous, dans ce temple écarté,
Aux regards des Français montrer la vérité!
Tandis qu'Algarotti, (*) sûr d'instruire et de plaire,
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère;
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main j'en tracerai les traits,
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle;
Cherchant à l'embellir, je la rendrais moins belle:
Elle est, ainsi que vous, noble, simple et sans fard,
Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

Par VOLTAIRE.

(*) Algarotti, jeune vénitien, faisait imprimer alors à Venise un traité sur la lumière, dans lequel il expliquait l'attraction.

SUR LES SPECTACLES.

Oui, la France a vaincu dans ses jeux dramatiques
Des Grecs et des Romains les merveilles antiques.
Qu'on ne nous vante plus les sons exagérés
De leurs acteurs fameux sous un masque enterrés :
Que des siècles passés nos pédans idolâtres,
Laissant tout leur fatras, viennent à nos théâtres !
Esope et Roscius charmèrent les Romains ;
Dans les farces de Plaute on leur battit des mains ;
Je le crois : mais Lekain de nos jours développe
Plus d'art que Roscius, plus de talens qu'Esope ;
Son nom seul au spectacle entraîne tout Paris.
La scène s'ouvre.... il entre ; et les cœurs attendris
Eprouvent tour à tour ces mouvemens tragiques,
Ces palpitations, ces fureurs énergiques,
Ces transports, ces combats dont il est déchiré.
Qu'un beau vers dans sa bouche est sûr d'être admiré !

Qu'il rend avec fierté les accens du génie!
Mais Dumesnil paraît : mère d'Iphigénie,
Amante d'Hippolyte, épouse de Ninus,
Quels sons jusqu'à mon cœur tout à coup sont venus!
Qu'entends-je? n'est-ce plus une vaine chimère?
Non, non; c'est une épouse, une amante, une mère:
Elle est tout; d'un coup d'œil elle donne à la fois
De l'éloquence au geste et de l'ame à la voix:
Ses larmes ont coulé; je pleurais avec elle.
Avec moins d'appareil une scène nouvelle
Va purger mon esprit de ses sombres humeurs.
Thalie offre en riant le miroir de nos mœurs:
Pour nous plaire elle prit les traits de Dangeville;
Du manteau de Crispin elle affubla Préville,
Et mille fois un fat sur la scène immolé
Rit des travers d'un fat imités par Molé.
Mais tandis qu'admirant un double phénomène,
Tour à tour j'écoutais Thalie et Melpomène,
Que faisait en un coin ce rêveur triste et lourd?
J'approche; il ne voit rien : je l'appelle; il est sourd.
On croirait qu'avec soin il recueille en lui-même
D'un spectacle si beau l'enchantement suprême,
Ou qu'en homme de sens, jugeant les beaux esprits,
Des auteurs comparés il balance le prix.
« Monsieur apparemment, lui criai-je à voix haute,
« Discute les talens de Molière et de Plaute,
« Ou d'Eschyle à Voltaire il porte son regard
« Sur les fastes du goût et les progrès de l'art? »

Mon savant à ces mots sort de sa rêverie,
M'envisage et se tait : «Mais, monsieur, je vous prie,
« De quelque grand objet vous étiez occupé ?
« Je crois, me répond-il, ne m'être pas trompé ;
« Cette ellipse au parquet laisse par trop de marge ;
« Je trouve que la salle est plus longue que large.
« — Monsieur est géomètre? — Et s'en pique. — Fort bien ;
« Mais les vers ! — Serviteur ; les vers ne prouvent rien.»
Ah! fuis, barbare, fuis! va parmi tes Euclides
Porter le docte ennui de tes calculs arides ;
Fuis ! lorsque Philomèle, aux sons doux et plaintifs,
Charme de ses regrets les déserts attentifs,
Est-ce au bœuf qui rumine à lui mugir des règles?
La rampante tortue a-t-elle dit aux aigles :
« Arrêtez ; je prétends que vous vous égarez ;
« Vos élans sont trop vifs et trop peu mesurés.»
Va pâlir sur un X ou sur un logarithme ;
Mais respecte des vers l'harmonie et le rhythme,
Respecte un charme heureux que tu ne connais pas :
Fuis, te dis-je ! Pour moi, loin de suivre tes pas,
Je saurai m'enivrer, sans trouble et sans obstacle,
De l'utile plaisir qu'on savoure au spectacle ;
Je me rappellerai ces accens séducteurs,
Ces gestes, ces regards des sublimes acteurs,
Ce désordre terrible et cette mélodie
De la majestueuse et noble tragédie.
Ma mémoire en est pleine : elle rend tour à tour
Les cris de la douleur, les soupirs de l'amour ;

Ces sons vrais et touchans viennent par habitude
Sur mes lèvres bientôt se placer sans étude:
J'ai des Abdéritains contracté le travers,
Et quiconque viendra je lui dirai des vers.

« Hé quoi ! toujours des vers! crie un enthousiaste.
« Ouvrez aux grands talens une lice plus vaste.
« Voulez-vous donc sans cesse écouter les refrains
« Sans cesse rebattus en vers alexandrins?
« Aimez-vous ces héros dont la fureur postiche
« Attend pour se tuer la fin d'un hémistiche?
« L'héroïne, en mesure expirant à son tour,
« Garde des mêmes sons l'uniforme retour.
« Tout devient lieu commun : les soupirs et les larmes
« A coup sûr en chemin rencontrent les alarmes;
« Et dès qu'au premier vers, un crime est odieux,
« On sait qu'au vers suivant c'est le crime des dieux.
« Répondez : est-ce ainsi que parle la nature?
« Des Romains et des Grecs l'éternelle peinture,
« Et ce héros toujours si loin du spectateur,
« Et ces tyrans toujours aussi plats que l'acteur,
« Et ces fades amours des princesses dolentes,
« Et tous ces longs recueils de maximes galantes,
« Sur la scène livrée à de froids beaux esprits,
« Trop long-tems du génie ont remporté le prix.
« Et puis les vieux amans des vieilles comédies,
« Les perfides Agnès, les Martons étourdies,
« Le tuteur imbécille, et le valet rusé,
« Trop long-tems ont offert un ridicule usé.

« Tombez, murs odieux, impuissante barrière,
« Qui des genres divers séparez la carrière!
« Il faut que désormais au brodequin léger
« Le cothurne imposant ne soit plus étranger;
« Il faut que l'on s'éclaire, il faut que l'on supprime
« Les règles d'Aristote et le joug de la rime.
« Esclave révoltée au fond de sa prison,
« La rime, pour donner des fers à la raison,
« Appelle à son secours sa suite extravagante,
« L'épithète sans but, l'hyperbole arrogante,
« Des grands mots entassés l'appareil fastueux,
« Et de l'inversion l'embarras tortueux.
« Le goût timide et lent, dans sa marche uniforme,
« De ces abus sacrés éloignait la réforme:
« Mais, ô sublime audace! ô fameux changement!
« O d'un siècle penseur éternel monument!
« L'antique Melpomène, à la rime vouée,
« Voit la prose aujourd'hui, triomphante, avouée,
« Dans des drames brillans de son seul vermillon,
« Faire pâlir Corneille, effacer Crébillon;
« Et le faible intérêt d'Athalie ou d'Alzire
« Cède aux grands mouvemens qu'au théâtre on desire.
« Ce n'est que de nos jours que de belles horreurs,
« De vigoureux forfaits, de sublimes fureurs,
« Et des atrocités grandes et pathétiques,
« De la scène ont chassé des squelettes étiques:
« Ce n'est que de nos jours qu'on a su découvrir
« Le secret d'égayer ensemble et d'attendrir;

« D'habiller les acteurs dans des modes exactes ;
« D'inventer des moyens pour remplir les entr'actes ;
« De ponctuer... bien mieux que l'on ne ponctuait,
« Et d'écrire, en un mot, jusques au jeu muet.
« Voilà notre génie, et voilà notre gloire ! »
Ah! vous avez, monsieur, trop d'esprit pour le croire.
Mettez dans vos discours un peu moins de chaleur,
Et de vos argumens discutons la valeur.
Le désespoir d'atteindre à l'essor des Corneilles
Fait souvent de leur art blasphémer les merveilles.
Cet art seul toutefois pouvait par ses douceurs
De vos drames sanglans corriger les noirceurs.
Et n'imaginez pas que mon orgueil ravale
Du langage des dieux la modeste rivale :
La prose a ses couleurs ; leur éclat éblouit :
Mais au flambeau des vers son feu s'évanouit.
Les vers laissent dans l'ame une trace profonde ;
Sur les sons mesurés Mnémosine se fonde ;
Ils vont de bouche en bouche à la postérité :
La Poésie est sœur de l'Immortalité.
Si donc vous prétendez que vos funestes drames
Evitent du public les justes épigrammes,
Pour vos maîtres montrez un peu plus de respect ;
N'éclairez leurs défauts que d'un œil circonspect ;
N'allez pas d'une main, sans scrupule égarée,
Frapper des morts fameux la statue adorée,
Ni surtout comparer à leurs tableaux exquis
De vos pâles crayons les funèbres croquis.

Et pourquoi du théâtre avez-vous la manie?
N'est-il que cette lice où brille le génie?
Vous pourriez aspirer au rang le plus flatteur,
Soit que dans une chaire, éloquent orateur,
Vous vinssiez faire au siècle une sainte querelle,
Bercé par la mollesse en déclamant contre elle;
Soit qu'amant de la gloire, et d'un beau zèle épris,
Portant de nos Césars le manteau rouge ou gris,
Vous vendissiez vos jours aux discordes des princes;
Soit que non moins ardent au deuil de nos provinces,
Destructeur en fourrure et paisible assassin,
Vous prissiez le bonnet d'un grave médecin;
Soit que pour batailler, sans dépeupler la terre,
Au barreau seulement vous eussiez fait la guerre,
Déployant au palais dans vos nobles fureurs
Tout l'art d'un Cicéron fait chez des procureurs.
A votre ambition vingt carrières ouvertes
Vous offraient les lauriers dont elles sont couvertes....

Vainement je vous prêche; et tout en m'écoutant
Un drame occupe encor votre esprit trop constant:
Mais quoi! vous ne pouvez d'un coloris magique
Embellir les horreurs de la scène tragique!
Vous ne pouvez tirer Molière du tombeau!
Hé bien! votre partage est encore assez beau:
Donnez un but moral aux romans incroyables
Dont vous dialoguez les scènes effroyables.
Je suis juste, et souvent, de mes dégoûts vainqueur,
La Chaussée a trouvé le chemin de mon cœur.

Je prête à Mélanide une oreille attentive;
Et du rire et des pleurs souffrant l'alternative,
Je pense qu'en effet, bouffons ou sérieux,
Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.
A ce prix, j'y consens, qu'une muse décente
Vous fournisse une fable heureuse, intéressante;
Que le vice par vous soit du moins combattu,
Et tenez sur la scène école de vertu...

« De vertu! sur la scène!... ah! quelle horreur impie!»
S'écrie une dévote, une douce harpie,
Qui croit que le théâtre appartient au démon,
Et que nulle vertu ne s'apprend qu'au sermon.

« Quoi, monsieur! vous voulez qu'aux regards de ma fille
« J'offre ceux d'Orosmane, où la passion brille;
« Que Zaïre en ses sens répande ce poison,
« Ce philtre dont l'amour enivre la raison;
« Qu'en cette ame paisible, à la vertu nourrie,
« J'allume ainsi l'instinct de la coquetterie;
« Et que j'expose enfin ses attraits ingénus
« Aux dangers que Gresset lui-même a reconnus!»

De Gresset, je le sais, la muse pénitente,
Honteuse de sa gloire, et par zèle inconstante,
Abjura le théâtre et pleura ses succès:
Il oubliait ces vers, qu'on n'oubliera jamais,
Ces vers où, du bon goût révélant les oracles,
Lui-même nous a dit: *Allez à nos spectacles:*
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté
Où brille en tout son jour la tendre humanité,

Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

Non que je veuille ici, déclamateur pervers,
Sacrifiant les mœurs à l'amour des beaux vers,
Du théâtre en tout point excuser la licence;
Plus d'une comédie alarme l'innocence;
L'hymen, saint par nos lois, par nos mœurs profané,
Aux affronts des tréteaux est trop abandonné.
Melpomène, aux romans immolant trop l'histoire,
Des héros quelquefois efféminе la gloire.
Le vice à l'Opéra prend d'aimables couleurs,
Et la corruption s'y cache sous des fleurs:
Mais qu'un pareil abus est facile à détruire!
Que Thalie et ses sœurs pourraient mieux nous instruire,
Si de leurs jeux brillans on avait retranché
Ce dont un bon esprit doit être effarouché!
Nos chefs-d'œuvres ont peu de ces taches légères.
Les muses, parmi nous au cynisme étrangères,
Ont rarement de Londre imité les excès:
Tout ce qui n'est pas pur n'est pas du goût français.
Mais ce n'est point assez : des magistrats suprêmes
Au théâtre des Grecs daignaient veiller eux-mêmes;
Les arts étaient par eux guidés et soutenus.
Eh! qu'ont-ils dans Paris? L'intendant des Menus.
De la chambre du roi se disant gentilhomme,
Un fat croit remplacer les édiles de Rome;
Des coulisses un an il est le souverain.
Cependant les auteurs sont en proie à Marin. (*)

(*) Censeur de la police.

Est-ce avec ce mépris et cette indifférence
Qu'on doit traiter un art dont s'honore la France?
Que dis-je? un art si noble a trouvé des jaloux.
Un affreux préjugé le flétrit parmi nous.
Sur la scène un acteur est l'écho du génie;
Tout Paris l'applaudit; Rome l'excommunie,
Et même après leur mort une aveugle fureur
Persécute Molière, outrage Lecouvreur.
Ah! quand s'éteindront-ils ces préjugés funestes?
Quand, de la barbarie extirpant tous les restes,
Pourrons-nous voir nos lois, par un essor nouveau,
De la raison publique atteindre le niveau?
Que la France, en tous points émule de l'Attique,
Fasse un jour du théâtre un ressort politique;
Que les arts à leur but soient enfin ramenés;
Apollon n'aura plus de traits empoisonnés,
Et la scène, en un mot, cessant d'être avilie,
Sera digne des chants d'Esther et d'Athalie.
Mais, dit-on, des dévots le courroux ombrageux
N'a pas seul condamné le théâtre et ses jeux;
L'éloquent Genévois, ce sage qu'on révère,
Plus que les dévots même en ce point fut sévère:
Contre un juge pareil qui pourrait décider?
Le poids d'un si grand nom doit peu m'intimider.
Rousseau ne voulait pas que sa patrie austère
Pût se désennuyer aux pièces de Voltaire,
Et ses républicains, afin de s'en passer,
Devaient tirer au blanc, s'enivrer, ou danser.

Chaque peuple a son goût, son spectacle et ses fêtes:
Les Romains dans le cirque aimaient à voir des bêtes;
Londre admire ses coqs, et Madrid ses taureaux;
Le théâtre à Paris a des jeux plus moraux.
Oui, les Athéniens ont été nos modèles;
Soyons sans honte ici leurs disciples fidèles.
Euripide et Sophocle, et Ménandre autrefois,
De cet art enchanteur ont inventé les lois.
Rome ne put aux Grecs opposer que Térence.
Nous fûmes plus heureux: nous vîmes naître en France
Et Corneille et Racine, et Molière et Regnard;
Voltaire eut après eux la palme de son art;
Et la langue du Cid, celle du Misantrope
Sur la scène devint la langue de l'Europe.
Partout on en convient; un plaisir plus réglé
Ne saurait être offert au public assemblé.
Le théâtre est des mœurs l'école aimable et sûre:
C'est là que nos travers reçoivent leur censure;
C'est là que des héros revivent les grands cœurs;
C'est là que l'on se plaît à répandre des pleurs,
Doux tribut qu'on accorde à l'humanité sainte.
O temple des beaux arts! ô respectable enceinte
Où tous les citoyens, dans un noble loisir,
Vont trouver la morale en cherchant le plaisir,
Tu peux des préjugés affronter l'anathême;
D'un misantrope amer tu démens le systême;
Dans ton sein la raison, si rebutante ailleurs,
Divertit les humains pour les rendre meilleurs.

Le cœur, par des sermons difficile à conduire,
Est aisément gagné quand on sait le séduire.
Plaire pour corriger est un art innocent:
Quels prodiges sont nés de ce charme puissant!
Montesquieu nous l'atteste, et son exemple illustre
Au pouvoir de Thalie ajoute un nouveau lustre.
Il était jeune encor quand *Esope à la Cour*
Fit briller à ses yeux l'honneur dans son vrai jour.
Il aima la vertu, qu'il voyait applaudie.
Son sort fut décidé par une comédie, *
Et cet art, que Rousseau du monde aurait exclus,
Valut peut-être au monde un grand homme de plus.
Mais que fais-je? est-ce à moi de réfuter un sage?
J'oubliais que ce soir le *Devin du Village*
D'une fête brillante appelle le concours:
Legros doit y chanter; voilà l'heure, j'y cours.

Par François (de Neufchâteau.)

(*) Montesquieu nous apprend, dans ses Réflexions posthumes, que la première idée de vivre en honnête homme lui fut fortement inspirée par le plaisir qu'il eut à voir représenter la pièce D'ESOPE A LA COUR (comédie de Boursault, qu'on donne aujourd'hui rarement, et que cette anecdote devrait faire revivre.)

A MON FILS.

Nul n'a vu tous ses jours filés d'or et de soie ;
Aux dégoûts, aux chagrins l'univers est en proie:
On passe en un moment de la joie aux douleurs,
Le matin dans les ris, et le soir dans les pleurs.
Tu connais le destin des jumeaux de la fable :
Ce couple, tour à tour heureux et misérable,
Après avoir foulé l'olympe radieux,
Et goûté le nectar à la table des dieux,
Victime d'une loi rigoureuse et fatale,
Descendait tristement sur la rive infernale:
Emblême ingénieux, dont le sens est trop clair!
Le ciel c'est le plaisir, la peine c'est l'enfer.
Crains d'un lâche repos la fatigue accablante,
Préfère à la mollesse une vie agissante.
A trente ans tu diras, des plaisirs détrompé:
L'homme le plus heureux c'est le plus occupé.

Tout travaille et se meut dans la nature entière;
Le plus petit insecte agit dans la poussière.
Vois cette eau qui croupit; l'air en est empesté.
Admire la fraîcheur et la limpidité
De cette onde qui court, par des routes fleuries,
Féconder nos vergers, embaumer nos prairies.
Le tems est un éclair pour le mortel actif;
Le tems avec lourdeur pèse sur l'homme oisif;
Mais quel que soit l'état où ton penchant t'appelle,
Que la probité soit ta compagne éternelle:
La réputation est aisée à flétrir;
C'est un cristal poli qu'un souffle peut ternir.
Le desir de l'honneur à tel point nous anime,
Qu'on veut être estimé de ceux qu'on mésestime.
On peut tout immoler, tout souffrir à ce prix:
On pardonne à la haine, et jamais au mépris.
Le monde est une mer qu'agitent mille orages:
J'ai connu des écueils par mes propres naufrages;
Pilote mal-adroit, mais par ma faute instruit,
Je veux te voir au moins en recueillir le fruit.
Tout mon cœur sur les flots suit ta nacelle errante:
Un souffle du zéphyr me glace d'épouvante;
Je crois ouïr gronder l'aquilon furieux:
J'implore en ta faveur et les vents et les dieux.
Va, j'empêcherai bien qu'un calcul parricide,
Que souvent forme un fils barbarement avide,
Te fasse supputer le terme de mes jours:
J'en sais un sûr moyen; c'est de t'aimer toujours.

Ton père à ton amour, à ta reconnaissance
A des droits plus sacrés que ceux de ta naissance,
Et, prévenant sans cesse ou comblant tes souhaits,
Il veut régner sur toi par le droit des bienfaits.
Sans être misantrope aime la solitude,
Fais-y du cœur humain la difficile étude:
Que la Rochefoucault, la Bruyère, Charron
T'apprennent à sonder cet abyme profond;
Qu'ils soient dans tous les tems tes oracles, tes guides:
Ces amis-là, mon fils, ne sont jamais perfides.
L'homme bien rarement se montre tel qu'il est:
En public il est vu sous le jour qui lui plaît;
Il donne à ses défauts d'élégantes surfaces,
A la difformité l'apparence des graces;
Dans ses déguisemens l'amour-propre est subtil:
Celui qui n'a qu'un œil se montre de profil.
Au choix de tes amis sois donc lent et sévère;
Examine long-tems; la méprise est amère.
Fuis les excès: l'avare est le bourreau de soi;
Le prodigue est esclave, et l'économe est roi:
Sans soucis, sans terreur il voit le jour renaître;
Lui seul est bienfaisant, et lui seul il peut l'être.
Sous un vil intérêt ne sois point abattu:
L'argent le cède à l'or, et l'or à la vertu.
Souvent de l'équité la borne est un peu juste:
Qui n'est pas généreux est tout près d'être injuste.
D'homme adroit et rusé méprise le renom:
Tout honnête homme est franc; qui dit fin dit fripon.

Que le destin te soit ou propice ou sévère,
De quelque infortuné soulage la misère;
Tu le pourras, mon fils. Si tu naquis sans biens,
Apprends l'art d'être utile avec peu de moyens.
Hélas! ce malheureux qu'on fuit, qu'on appréhende,
Plaignons-le; c'est souvent tout ce qu'il nous demande.
D'une oreille attentive écoute ses revers;
Il aime à raconter les maux qu'il a soufferts.
Si ton cœur ne palpite au récit de ses peines,
Puisse ton sang bientôt se tarir dans tes veines!
Ce souhait est celui d'une ardente amitié:
Il vaut mieux n'être pas que d'être sans pitié;
Rien ne doit l'étouffer dans une ame sensible.
C'est une vérité peut-être, et bien horrible,
Que l'homme en général naquit fourbe et pervers.
L'intérêt est le dieu qui régit l'univers;
Je le sais: mais le tien te prescrit l'indulgence,
L'humanité, l'oubli, le pardon de l'offense.
Qu'un orgueil dangereux n'aille point t'abuser;
Il n'est point d'ennemis qu'on doive mépriser:
Le plus faible souvent suffit pour nous détruire:
Un sot même a toujours assez d'esprit pour nuire.
En consacrant tes jours à de nobles travaux
Tu peux, sans les heurter, dépasser tes rivaux.
Sois hardi dans tes vœux: ce n'est pas au vulgaire,
C'est aux esprits bien faits qu'il faut tâcher de plaire.
De ceux qui ne sont plus on vante les talens:
On n'aime pas les morts, mais on hait les vivans.

Si le ciel t'a doué d'un rayon de génie,
Un jour tu sentiras l'aiguillon de l'envie:
Au mérite, aux succès toujours son fiel se joint:
Travaille à l'exciter, mais ne l'irrite point.
Si tu veux désarmer sa vengeance funeste,
Oppose à sa furie un air humble et modeste:
Ainsi que la pudeur de son doux incarnat,
Colorant une belle, augmente son éclat,
La modestie ajoute au talent qu'on renomme,
Le pare et l'embellit : c'est la pudeur de l'homme.
La modestie enchante, et l'amour-propre aigrit:
C'est par le cœur qu'on plaît, bien plus que par l'esprit.

Par Royou.

A M. LEGOUVÉ.

SUR L'UTILITÉ DE LA CRITIQUE.

Oui, Legouvé, s'il veut par des succès constans
Désespérer l'envie et triompher du tems,
Il faut qu'un sage auteur reçoive sans murmure
Les utiles conseils d'une austère censure.
Eh ! qui peut, s'enivrant d'un espoir trop flatteur,
Du Pinde, sans trembler, mesurer la hauteur ?
D'un laurier immortel sa cime en vain se pare ;
Y prétendre est commun, et le cueillir est rare.
Tel on voit, loin du but où mène un long chemin,
Pour diriger son œil et son pas incertain,
Le voyageur prudent interroger un guide ;
Tel, pour régler l'essor de son esprit timide,
Le modeste écrivain, poète ou prosateur,
Doit parmi ses rivaux se choisir un censeur.

Au jeune auteur surtout ce choix est nécessaire;
D'un salutaire avis que sans cesse il s'éclaire.
L'orgueil, à ses flatteurs toujours prompt à s'unir,
A ses moindres essais promet un avenir:
S'il écoute l'orgueil et ses promesses vaines,
C'est Ulysse attentif à la voix des sirènes.
Même de nos succès sachons nous défier;
Un revers tôt ou tard peut nous humilier.
Pour nous en garantir le secret infaillible
C'est que de nos écarts un censeur inflexible
Nous paraisse toujours présent à nos travaux.
Racine en écrivant pensait à Despréaux.
Si d'un ami sévère il n'eût pas craint l'oreille,
On ne l'eût jamais vu de merveille en merveille,
Du sensible Euripide effaçant le renom,
A la postérité confiant un grand nom,
Aux pleurs d'Iphigénie intéresser la scène,
Et de Corneille éteint consoler Melpomène.
Prêts à subir l'arrêt que le goût a dicté,
N'offrons rien au public sans avoir consulté.
Je sais que de nos jours si féconds en miracles,
Se jouant des dangers, se riant des obstacles,
Et de la liberté défendant le trésor,
Achille a triomphé sans l'avis de Nestor:
Mais si l'art des combats nous offre un phénomène,
Nul n'étonne aujourd'hui la poétique arène
Où, d'heure en heure éclos, de jeunes écrivains
Viennent autour de nous bourdonner par essaims.

Non que je veuille ici d'une main téméraire
Arrêter le génie entrant dans la carrière.
N'ai-je pas eu besoin qu'un regard caressant
Accueillît autrefois mon Apollon naissant?
L'aiglon, impatient de planer sur la nue,
Ne peut des cieux d'abord parcourir l'étendue;
J'en conviens; mais je crains pour nos jeunes auteurs
Le dangereux encens de leurs adulateurs.
Eux-mêmes je les vois, épris de la louange,
Tout en se la prêtant en faire un doux échange,
D'une facile main se passer l'encensoir,
Et sur le Pinde entre eux s'inviter à s'asseoir.
Aussi, rêvant la gloire en leur commune extase,
Loin de polir un vers, d'arrondir une phrase,
Ils pensent aux succès avoir assez de droits,
Et de la Renommée occuper les cent voix.
A Contat, me dit l'un, j'ai lu ma comédie,
Et j'aurai dans huit jours écrit ma tragédie.
Etes-vous pour Virgile, ou le Tasse, ou Milton?
Me dit l'autre. Ma lyre est montée à leur ton.
Si j'en crois celui-ci, son opéra comique
Va de Grétry bientôt rajeunir la musique.
Celui-là me raconte, et bien confidemment,
Qu'hier dans un souper on l'a trouvé charmant.
Eh! tant mieux si notre âge, en grands hommes fertile,
A produit un Sophocle, un Térence, un Virgile,
Dis-je à mon tour, frappé de leurs brillans récits.
Mais voyez-vous Delille, ou Lebrun, ou Ducis?

Les voyez-vous souvent?—On ne peut vous comprendre.
A quoi bon... — Un seul mot me fera mieux entendre.
C'est qu'en lisant vos vers leur rigide amitié
Pourrait vous alléger au moins de la moitié.
Ayons plus d'un censeur, plus d'un nous est utile:
Tel juge bien le fond, qui juge mal le style;
Et tel sur chaque mot va nous inquiéter,
Qui d'un fond vicieux saura se contenter.
Les vers même et la prose ont chacun leur langage:
N'allons pas au hasard demander un suffrage;
Un poète en entrant dans le sacré vallon
Vainement sur des vers eût consulté Buffon.
On compose aisément, on corrige avec peine;
Souvent un long travail épuise notre veine.
Faudra-t-il sans relâche, avides de jouir,
Aux conseils les meilleurs nous presser d'obéir?
Le tems, comme on l'a dit, ne fait rien à l'affaire:
Sachons-nous commander un repos nécessaire,
Et les mots qui semblaient vouloir nous éviter,
D'eux-même à notre esprit viendront se présenter.
A tort l'on penserait par de nombreux ouvrages
De la postérité conquérir les hommages:
Saint-Aulaire, cité pour un seul madrigal,
De Chaulieu plus fécond marche presque l'égal.
Gardons-nous d'imiter cet auteur mercenaire,
Redouté du lecteur non moins que du libraire,
Qui, nouveau Scudéry, moderne Pellegrin,
Du matin jusqu'au soir, du soir jusqu'au matin,

Harcelant le papier, et tourmentant la plume,
Entasse vers sur vers, volume sur volume,
Et chez lui nous étale en piles amassés
De tous les magasins tous ses livres chassés.
J'ai dit que si l'on veut, franchissant la barrière,
Des lettres essayer la pénible carrière,
Il faudra s'entourer de sévères amis.
Craignons pourtant, craignons, aveuglément soumis,
De prêter une oreille aux avis trop docile:
Critiquer est aisé, juger est difficile.
Je ris lorsque je vois tant d'aristarques nains
Qui, rendant contre nous leurs arrêts clandestins,
Usurpent de censeurs le hardi privilège,
Professeurs qui devraient retourner au collège.
Je ris également du ton plat et grossier
D'un libelliste obscur faisant son vil métier.
Legouvé, qu'à Pradon celui-ci te compare;
Je ne veux pas de toi que le dépit s'empare:
L'épigramme en ce cas fût-elle de saison,
Se fâcher contre un sot c'est lui donner raison.
Mais tandis qu'aux leçons dont mes vers se hérissent,
Des lecteurs satisfaits par moment applaudissent,
Despréaux, dit quelqu'un, en style plus précis
A donné de son tems de semblables avis.
Je ne le nierai point: sans doute ce grand homme,
Rival des morts fameux et d'Athène et de Rome,
Au Parnasse attentif dictant ses dures loix,
D'un sévère censeur nous a prescrit le choix.

Mais s'il sut mieux que moi cadencer son langage,
Sur lui je puis du moins avoir un avantage :
Décriant la beauté dans ses vers peu galans,
Il craignit de l'offrir comme juge aux talens.
Sexe qu'il méconnut, je te rendrai justice :
Il faut te consulter. Veux-tu le sacrifice
D'un mot qui te déplaît? Prompt à se retirer,
Que ce mot à tes yeux n'ose plus se montrer.
Les femmes ont surtout un tact sûr et rapide ;
Toujours à leurs arrêts c'est le goût qui préside.
Le goût ! don précieux que l'esprit peut sentir,
Et que le vers jamais n'a su bien définir.
Tu m'en offres l'image, aimable sensitive,
Lorsque, te recueillant dans ta feuille craintive,
Et dérobant ton sein à mon œil abusé,
Tu fuis soudain le doigt qui sur toi s'est posé.
  Heureux donc l'écrivain qui peut sur un ouvrage
Des femmes obtenir l'ingénieux suffrage !
Mais plus heureux celui, par l'amour enflammé,
Qui trouve son censeur dans un objet aimé !
Sur ce théâtre auguste où Corneille et Racine
Seront encor debout même après sa ruine,
A-t-il, en s'illustrant d'un triomphe nouveau,
Arraché sa mémoire à la nuit du tombeau ?
Ah ! que j'aime à le voir, plein d'une tendre ivresse,
Déposer son laurier aux pieds de sa maîtresse !
« Objet toujours plus cher à mon cœur enchanté,
« Lui dit-il, d'un succès si je me sens flatté,

« C'est qu'en le desirant je t'en faisais l'hommage,
« C'est que tu l'as prévu, c'est qu'il est ton ouvrage.
« Tes accens dans mon ame ont souvent retenti;
« Tout ce qu'ont dit mes vers par toi je l'ai senti.
« Si j'ai su d'une amante exprimer les alarmes,
« C'est qu'un soir dans tes yeux j'avais surpris des larmes.
« J'ai peint de son bonheur un amant enivré:
« Tel j'étais quand ton cœur à ma foi s'est livré.
« Mon succès est le tien, je te dois ma couronne;
« Pour en doubler le prix que ta main me la donne. »
Ainsi, je m'en souviens, aux jours de mon printems,
Jours envolés trop tôt sur les ailes du Tems,
J'eus une amie: hélas! mon inexpérience
De ses faibles essais lui faisait confidence.
Eh! que chantais-je alors? Nos craintes, nos desirs,
Nos tourmens prolongés, nos rapides plaisirs:
Son nom résonnait seul sur ma lyre fidelle;
Je ne rêvais qu'amour, c'était ne rêver qu'elle,
Content lorsqu'un baiser de sa bouche obtenu
Etait le prix d'un vers par son cœur retenu.
Je la retrouve encor dans les cercles futiles
Où nous mène au hasard l'oisiveté des villes;
Je l'aborde, lui parle, et nos cœurs sont glacés.
Cruel ressouvenir de mes plaisirs passés!
Les dieux près de l'Amour ont placé l'espérance:
Pourquoi donc ont-ils craint d'y placer la constance?
Pourquoi de son bonheur interrompant le cours,
Lorsqu'on aime une fois ne pas aimer toujours?

O toi dont l'amitié du moins me dédommage
Des momens qu'en sa course emporte le bel âge,
Cher Legouvé, certain de me persuader,
A rentrer dans les rangs tu sus me décider.
La gloire en vain de toi m'entretenait sans cesse;
Satisfait du repos où dormait ma paresse,
Ayant suivi de loin et Térence et Chaulieu,
Aux muses j'avais dit un éternel adieu.
Eh! quel succès, hélas! vaut le prix qu'il nous coute?
N'importe, tu le veux, je reprendrai la route
Dont long-tems sans regret je m'étais écarté.
Mais rappelle-toi bien que sur toi j'ai compté:
Jamais pour mes défauts de molle complaisance;
Je veux qu'on me reprenne, et non pas qu'on m'encense.
Heureux, par tes conseils en marchant affermi,
Même dans mon censeur d'embrasser mon ami!

Par VIGÉE.

CONTRE LE CÉLIBAT.

Toi par qui nous vivons, nous chérissons le jour,
Sentiment enchanteur que l'on appelle amour,
Quand tout plaît, s'embellit, s'anime par tes charmes,
Faut-il qu'un nom si doux inspire les alarmes!
Ce cœur si calme encor, mais prêt à s'enflammer,
De quels tourmens bientôt il va se consumer!
A peine entrevoit-il ce bonheur qu'il soupçonne,
Qu'il doute, espère, craint, transit, brûle, frissonne.
Mais à ces prompts transports, à ces vœux effrénés,
Tous les cœurs amoureux ne sont pas condamnés.
Regardons ces bergers ravis sous ces ombrages
D'habiter du Poussin les touchans paysages:
Qui de nous ne voudrait soupirer avec eux?
La vertu fait surtout le bonheur de leurs feux.
Oui, le ciel, qui dans nous la grave en traits de flamme,
A fait de la vertu la volupté de l'ame;

Et cette volupté qui se mêle à l'amour
Y porte un nouveau charme, et l'y puise à son tour.
Heureux qui dans soi-même a laissé l'innocence
Entre l'ame et les sens former cette alliance!
Il n'a plus qu'à jouir, dans un accord si doux,
Des doux biens les plus chers que le ciel fit pour nous.
Philémon et Baucis tous deux les éprouvèrent;
Tous deux jusqu'au tombeau tendrement ils s'aimèrent:
Aussi par Jupiter leur toit fut protégé;
Leur toit après leur mort en temple fut changé.
On voit encor leurs clos, la source jaillissante,
Le jardin où courait leur perdrix innocente,
Leurs vases les plus chers, d'argile, et non d'airain,
Qu'à l'hospitalité faisait servir leur main;
Leurs pénates entiers, paternel héritage,
Leur table, dont les pieds du tems marquaient l'outrage,
Que couvraient par honneur les fleurs de la saison,
Quand le maître des dieux soupa chez Philémon.

Quoi! me dit un censeur, viens-tu par ce langage
En faveur de l'amour prêcher le mariage,
Et vanter, en t'armant d'une triste vertu,
L'austérité des mœurs? — Oui, sans doute. Et crois-tu,
Pour diffamer le vice et ses noires maximes,
Si je tenais ici la liste de ses crimes,
Que mon vers courageux, osant la dérouler,
Toi-même à cet aspect ne te fît pas trembler?
Ecoute: quand les vents de leur coupable haleine,
Favorisant Pâris et la parjure Hélène,

Loin de Sparte emportaient leurs perfides vaisseaux,
Ecoute ce qu'alors Nérée, au sein des eaux,
Criait au ravisseur enchanté de sa proie :
« Tu la tiens, insensé ; tu pars, mais devant Troie
Vingt peuples et vingt rois pour la redemander
Avec mille vaisseaux sont tout prêts d'aborder.
Tu n'échapperas point à ton juste supplice.
Déjà sont descendus Agamemnon, Ulysse,
Achille, Ménélas, et Teucer et Nestor.
La Grèce est là. Crois-tu, quand l'intrépide Hector
Cent fois du sang des Grecs fera fumer la terre,
Crois-tu qu'avec les sons de ta lyre adultère,
Et Vénus dont ta voix t'assura les secours,
D'Ilion assiégé tu défendras les tours ?
Que de maux et de pleurs, Pâris, sont ton ouvrage !
Mais Diomède accourt ; il accourt, et sa rage
Cherche, écume, menace, et va te découvrir.
Tu le vois : tel un cerf que la peur vient saisir
A l'aspect d'un lion a déjà pris la fuite.
L'heure viendra pourtant, les Parques l'ont prédite,
L'heure où, vaincus sans peine, et vainement armés,
Tes bras, tes beaux cheveux encor tout parfumés,
Des cruels champs de Mars essuieront la poussière !
Regarde autour de toi Tysiphone et Mégère :
Vois tous ces corps épars, tes sinistres amours
Sur l'Europe et l'Asie appelant les vautours ;
Priam, Hécube, Hector, Cassandre, Polyxène
Pour ta cause égorgés, ou mourant dans leur chaîne ;

Et ta patrie en cendre, et ce long souvenir
Qui va de siècle en siècle effrayer l'avenir.
Je n'ai point, diras-tu, provoquant ta colère,
Prétendu lâchement excuser l'adultère.
Mais si j'ai fui l'hymen, pour toi si précieux,
Dois-je enflammer ta bile? et serai-je à tes yeux
Un mortel sans vertu, sans morale ?— Au contraire,
Je te crois un honnête, un doux célibataire,
Que d'un nœud plein d'attraits, trop souvent profané,
Les vices de ton siècle ont sans doute éloigné,
Tel qu'en ses vers charmans nous l'a peint d'Harleville.
Hé bien donc, par l'ennui ramené dans la ville,
Quittant nonchalamment ton bonnet de velour,
Tu vas aller tout seul bâiller au Luxembourg.
Qui sait si, caressant ta langueur et ton âge,
Dans ton hymen prochain lorgnant ton héritage,
Quelque madame Evrard n'a pas dans ses desseins
Déjà donné la chasse à tes nombreux cousins?
Mais enfin raisonnons : tes cheveux qui blanchissent
De la course du Tems chaque jour t'avertissent;
Déjà vient la faiblesse, et ta vigueur a fui :
Ta santé veut des soins, ta main veut un appui.
Que deux fois la balance ait ramené septembre,
Te voilà seul et vieux. Je te vois dans ta chambre
De goutte, de neveux tristement assiégé,
Et dans ta léthargie un beau matin plongé.
Eh ! qui te répondra que ton valet peut-être
N'ose sous tes habits faire parler son maître?

Je t'entends au réveil te récrier en vain
Contre un faux testament qu'aura dicté Crispin ;
Des vieux garçons mourans, des vieux célibataires
Les fripons de tout tems sont nés les légataires.
Mais suis-je, diras-tu, dans ce triste abandon?
Quoi! personne pour moi ne s'intéresse? Non:
Telle est, telle est ma loi, te répond la nature;
Tu repoussas mes dons, je venge mon injure.
Tu voulus vivre seul, dévore donc l'ennui
Du désert dont l'horreur t'environne aujourd'hui.
Demande à ce désert de t'aimer, de te plaindre.
Mais tourne ici les yeux : vois doucement s'éteindre,
Sans crainte, sans remords, ce vieillard vertueux
Qu'entourent en pleurant ses fils respectueux.
Il donna pour tribut aux siens, à sa patrie
Soixante ans de travaux, de vertus, d'industrie.
Il n'a point seul, à part, sur un plan dangereux,
En dépit de mes lois voulu se rendre heureux;
C'est moi qui, sans éclat, sans livre, sans système,
Sans parler de bonheur, sans qu'il y songeât même,
A ce bonheur si pur l'ai conduit par la main.
Il vécut courageux, patient, juste, humain;
Il suivit sans effort cette agréable route.
Ce n'est pas la vertu, c'est le vice qui coute.
Au banquet de la vie admis pour quelque tems,
Il laisse sans regret sa place à ses enfans.
Pourquoi, pourquoi l'Amour a-t-il reçu ses armes,
Tant de grâces, d'attraits, de puissance et de charmes?

Pourquoi le tendre Hymen rassembla-t-il pour nous
Les rapports, les besoins, les devoirs les plus doux?
Est-ce afin qu'ennuyé, sauvage, solitaire,
Sans but, l'homme un moment végète sur la terre,
Et, stérile habitant, laisse vide après lui
Ce fécond univers dont il n'a pas joui?
Sans l'Hymen, sans ses fruits, sans ce précieux gage,
Dans vos jeunes enfans verriez-vous votre image?
Au moment qu'une mère enfin a mis au jour
Le don, ce don si cher d'un mutuel amour,
Regarde son souris; sur ses lèvres charmantes,
De plaisir, de douleur encor toutes tremblantes,
Son époux suit de l'œil ce souris fortuné.
D'où leur vient cette joie? Un enfant leur est né.
Qu'OEdipe offre à tes yeux son auguste misère,
Tu le plaindras bien plus si le ciel t'a fait père;
Mais si sa fille est là, consolant ses malheurs,
Malgré toi dans l'instant tu sens couler tes pleurs.
Est-il avec Orphée un cœur qui ne gémisse
A ces cris déchirans: Euridice! Euridice!
A l'amour, à l'hymen, oui, l'homme est destiné;
Sous son joug enchanteur il veut être enchaîné.
Pour lui du vrai bonheur ce joug même est le gage;
A sa vertu plus ferme il assure un ôtage;
Sans lui tout le tourmente, ou la langueur l'abat.
De l'affreux égoïsme est né le célibat;
Mais son joug plus pesant venge le mariage.
Dans le vice une fois l'homme à peine s'engage,

Qu'il n'est plus dans ses fers qu'un esclave agité;
Et pour vivre plus libre il perd sa liberté. »
  Ce discours te surprend, t'embarrasse et t'attriste.
Mais voici qu'il me vient un autre antagoniste,
Un franc célibataire, égoïste achevé,
Aimable, jeune encor, dans l'aisance élevé.
Je suis libre, dit-il, et la loi juste et sage
N'a forcé jusqu'ici personne au mariage.
Qu'un autre aime ses fers, j'y consens; mais pour moi
J'entends vivre et mourir sans engager ma foi.
— Fort bien ; je te comprends : sans peine, sans alarmes
Pour toi la vie est douce, et le jour a des charmes.
Déjà, pour te nourrir tenant son aiguillon,
Le laboureur actif commence son sillon;
Déjà mille ouvriers, quand tu vois la lumière,
Pour t'offrir ses métaux descendent sous la terre.
C'est pour tes goûts oisifs que l'art, dans ces momens,
Dessine ce tableau, polit ces diamans;
Que le génie invente et redouble ses veilles
Pour charmer ton esprit, tes yeux et tes oreilles.
Lorsqu'enfin nos guerriers, tant de fois triomphans,
Défendent tes foyers, nos femmes, nos enfans,
La loi veille à ta porte, et met, par sa prudence,
Tes richesses, tes droits, tes jours en assurance;
Et tu trouves très-bien, dans ton facile emploi,
Qu'on sème, qu'on travaille, et qu'on meure pour toi.
Mais pour tant de bienfaits qu'autour de toi rassemble
La nature, le ciel et la patrie ensemble,

Que leur donnes-tu? Rien. Pour prix de leurs bienfaits
Tu choisis tes plaisirs, tu respires en paix.
Mais cet esprit charmant, ces grâces dont tu brilles
Ont peut-être déjà désolé vingt familles;
Séparé de sa femme un malheureux époux,
Des traits du désespoir percé son cœur jaloux;
Ont, après son trépas, réduit à la misère
Ses enfans orphelins du vivant de leur mère,
Qui, trahie à son tour, dans l'opprobre et les pleurs
Paiera de courts plaisirs par de longues douleurs.
Qui sait, (car, possédé de feux illégitimes,
Un libertin bientôt ne compte plus les crimes)
Qui sait si, poursuivant de timides appas,
Peut-être en cet instant tu ne tenterais pas,
Sous l'espoir d'un hymen promis avec mystère,
D'enlever en secret une fille à sa mère?
Mais que dis-je en secret! c'est la publicité,
C'est l'éclat qui surtout plaît à ta vanité.
Voilà du célibat l'esprit et la maxime.
Je jouis aujourd'hui; demain que tout s'abyme,
Que le néant sur moi tourne tout après lui.
O quand le noir chagrin, quand l'incurable ennui,
T'assiégeant de dégoûts, de crainte, de tristesse,
Répandront-ils sur toi leur vapeur vengeresse!
Mes vœux sont accomplis; par la satiété,
Au défaut du remords je te vois tourmenté;
Aigri par l'impuissance, usé par la mollesse,
Mort avant le trépas, vieux avant la vieillesse,

Dans ton ame indigente appeler le plaisir,
De la nature avare implorer un desir,
Et, seul sur cette terre à tes regards flétrie,
Sans la trouver jamais chercher partout la vie:
Ou bien si, plus actif, superbe, ambitieux,
Pour grossir tes trésors, pour éblouir nos yeux,
A des projets hardis tu commets ta fortune,
Soudain de créanciers une foule importune
Venant à t'assaillir, sans crédit, ruiné,
D'amis voluptueux bientôt abandonné,
Mais voulant avec art, sous un ris infidelle,
D'un malheur trop certain démentir la nouvelle,
A ton dernier festin je te vois l'air joyeux,
Parmi les vins brillans, les mots ingénieux,
Les chants, les jeux, les fleurs, le luxe des orgies,
L'éclat des diamans, des cristaux, des bougies,
Promenant tes regards sur vingt jeunes beautés,
Quand le morne dégoût s'assied à tes côtés,
Quand la mort tient ta coupe, y boire avec ivresse
Du désespoir qui rit l'effroyable allégresse.
Mais lorsqu'en nous charmant l'aurore, de retour,
Dans tes yeux consternés a fait rentrer le jour,
Je te suis dans ta chambre; et là, seul en silence,
Maudissant le soleil, détestant l'existence,
Je te vois, pour tromper la fortune en courroux,
Croyant que tout s'éteint, que tout meurt avec nous,
Armer tranquillement d'une amorce homicide
Le fatal instrument d'un affreux suicide,

L'approcher de ton front, qui, dans quelques momens...
Le coup part... Malheureux! tu n'avais point d'enfans;
Non, tu n'en avais point : on ne voit pas les pères
Se donner le trépas pour finir leurs misères.
Un père infortuné du moins dans ses douleurs
Lève ses yeux au ciel, laisse couler ses pleurs.
Gémit-il sous le poids de la triste vieillesse,
Sa compagne pour lui s'émeut et s'intéresse;
Sa tendresse inquiète a prévu ses besoins.
Il compte sur son cœur : en recevant ses soins
Il met encor sa main dans cette main chérie,
Il jette avec plaisir un regard sur sa vie:
Tous ses jours n'ont été qu'un tissu de bienfaits;
Il voit dans ses enfans les heureux qu'il a faits.
Si son fils est ingrat, si son fils l'abandonne,
Dans sa fille peut-être il trouve une Antigone:
Sur ce bras qui lui reste il aime à s'appuyer;
Ces larmes qu'il répand il les sent essuyer.
Ou bien si le remords, toujours inexorable,
Tremblant à ses genoux, ramène le coupable,
Je l'aperçois déjà, se laissant entraîner,
A l'exemple du ciel tout prêt à pardonner.
Rien peut-il épuiser la tendresse d'un père?
Nous devons à l'hymen ce sacré caractère:
Par lui de nos enfans formant les jeunes cœurs,
Nous sentons mieux le prix, l'utilité des mœurs;
Nous savons que leur œil nous suit ou nous contemple:
On songe à ses devoirs quand on en doit l'exemple.

Ainsi chez les Sabins leurs fils respectueux
Apprenaient la vertu sur leurs fronts vertueux :
On voyait dans leurs champs, au sortir de la guerre,
Les vainqueurs de Carthage obéir à leur mère.
Le bonheur se mêlait à cette austérité :
L'hymen gardait les mœurs, les mœurs la liberté ;
La famille et le chef, sous le chaume ou la brique,
Environnaient gaîment une table rustique.
Le soir y ramenait, après de longs travaux,
Les pères, les enfans, les pasteurs, les troupeaux.
L'Amour n'était pas loin ; mais, quoiqu'un peu sévère,
Il avait son souris, son regard, son mystère,
Surtout sa longue attente et ses heureux momens.
Vénus, ah ! tu rendais pour ces chastes amans
Tes feux plus enchanteurs, ta volupté plus pure,
Et c'était la vertu qui tressait ta ceinture.

Par Ducis.

LES

CHARMES DE L'ÉTUDE,

ÉPITRE AUX POÈTES.

Mes bons amis, mes compagnons, mes guides,
Illustres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix dans vos doux entretiens
Des plaisirs purs, délicats et solides.
Je viens jouir, je viens charmer le tems:
Ce tems si court a des langueurs mortelles
Quand l'ame oisive en compte les instans;
C'est le travail qui lui donne des ailes.
L'homme veut être et ne peut résister
Au sentiment de sa propre durée:
L'heure où l'on vit se passe à s'éviter;
La peine active est souvent préférée

Au froid loisir de se voir exister.
J'ai vu ce cercle où règne l'inconstance,
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaisir est l'objet d'importance,
Où tour à tour on se cherche, on s'attend,
Pour s'oublier le soir en se quittant.
Qui ne croirait, à voir cette affluence
Dans ces jardins, à ce brillant soupé,
Qu'on est heureux? on n'est que dissipé.
De deux soleils abréger la distance,
Est tout le soin dont on est occupé;
Et dans la foule, à soi-même échappé,
L'on se dérobe à sa triste existence.
  Livres chéris, ah! qu'il m'est bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous!
Vous élevez, vous enchantez mon ame,
Rapide Homère, audacieux Milton,
Torrens mêlés de fumée et de flamme.
A ce mélange en vain préfère-t-on
La pureté d'un goût pusillanime;
Du char brûlant du dieu qui vous anime,
Si vous tombez, c'est comme Phaéton,
Et votre chûte annonce un vol sublime.
  De l'art naissant l'essor ambitieux,
Libre du moins dans sa route incertaine,
Osait franchir la barrière des cieux;
L'usage encor, tyran capricieux,
Ne tenait point le génie à la chaîne.

Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers
L'heureux larcin du hardi Prométhée;
Donner la vie à mille êtres divers,
Elever l'homme, embellir l'univers,
Telle est la loi que vous avez dictée.
Ce merveilleux qui règne en vos écrits,
Colosse informe et beauté monstrueuse,
Par sa grandeur fière et majestueuse
Du censeur même étonne les esprits.
Le seul Lucain, cherchant une autre gloirc,
Sans le secours des enfers ni des cieux,
D'un feu divin sait animer l'histoire,
Et son génie en fait le merveilleux.
Il est un vrai que l'artifice énerve;
Ce vrai l'inspire et lui donne le ton:
Qu'a-t-il besoin de Mars et de Minerve?
Il a César et Pompée et Caton.
Les passions de César et de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate et d'Alecton:
Le ciel, l'enfer sont dans le cœur de l'homme.
Donne à Lucain ton style harmonieux,
Ou prends de lui son audace intrépide,
O toi d'Homère émule trop timide,
Peintre touchant, poète ingénieux,
Sage Virgile! et pourquoi de tes ailes
Ne pas voler par des routes nouvelles?
Ulysse crrant descendit aux enfers,
Et sur ses pas j'y vois descendre Enée.

Si Calypso gémit abandonnée,
Didon trahie expire dans tes vers....
Didon! que dis-je? est-il rien que n'efface
De ce tableau la sublime beauté?
Tu peins Didon, et tu n'as pas l'audace
D'aller sans guide à l'immortalité!
Si ton rival tient le sceptre au Parnasse,
Il ne le doit qu'à ta timidité.
Ah! si du moins tu l'avais imité
Dans ses desseins majestueux et vastes,
Dans ce grand art des groupes, des contrastes,
Art dont le Tasse a lui seul hérité....
J'entends Boileau qui s'écrie: « O blasphême!
« Louer le Tasse!... » Oui, le Tasse lui-même....
Laissons Boileau tâcher d'être amusant,
Et pour raison donner un mot plaisant.
Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle
Que ce poème, objet de ses mépris!
Je sais, Virgile, admirer tes écrits....
Troie et Carthage, et la rive infernale,
Les pleurs d'Evandre, et la mort d'Euriale,
Sont des tableaux dont je sens tout le prix:
Didon surtout n'eut jamais de rivale.
Mais que le Tasse a bien mieux exprimé
Cet héroïsme ébauché par Homère!
Que d'un pinceau plus fier, plus animé
Il nous a peint la piété sincère,
La grandeur simple, et la sagesse austère,

Et la valeur qui connaît le danger,
Et la fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la jeunesse ardente à se plonger
Dans des plaisirs qu'elle craint et qu'elle aime,
Et la vertu qui vient l'en dégager!

Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome en héros si féconde,
Qui choisis-tu pour père des Romains?
Ce n'est pas tout que d'aller fonder Rome.

Ce grand dessein demandait un grand homme.
Compare Énée à ce héros brillant,
A ce Renaud si tendre, si vaillant.
Un faible amour est doucereux et fade;
Mais dans sa force il est beau, généreux,
Touchant surtout quand il est malheureux.
Si la colère a fait une Iliade,
L'Amour est-il moins fier, moins généreux?

Des passions, élémens de nos ames,
La plus active est celle de l'Amour;
Mille couleurs en nuancent les flammes:
L'Amour se change en colombe, en vautour,
Contre lui-même il s'emporte, il s'anime,
Conçoit, embrasse, étouffe son dessein,
Et de ses traits se déchirant le sein,
Il est le dieu, le prêtre et la victime.

Tel est l'Amour dans nos cœurs, dans nos vers;
Lui seul anime, embellit l'univers.

La poésie, ainsi que la nature,
Doit à l'Amour mille tableaux divers.
Anacréon, tu n'as pas d'autre guide :
A tes beaux jours c'est l'astre qui préside,
Et qui de fleurs a semé ton couchant.
Tu lui dois tout, voluptueux Ovide,
A qui Corinne enseigna l'art du chant,
Enfant gâté des Muses et des Grâces,
De leurs trésors brillant dissipateur,
Et des plaisirs savant législateur.
Vous ses rivaux, vous dont il suit les traces,
Tendre Tibulle, et toi, dont les douleurs
Ont tant de charme, intéressant Properce,
Pour vous l'Amour, dans les larmes qu'il verse
En soupirant détrempe ses couleurs.
Sur vos pinceaux, qu'il transmit à Racine,
Il répandit du sang avec ses pleurs.
Quel coloris! quelle touche divine!
Peintres du cœur, n'en soyez point jaloux;
C'est votre maître, il vous surpasse tous:
L'Amour l'inspire, il en fait un Apelle.
A Champmeslé, son actrice immortelle,
Pour l'éclairer il remit son flambeau :
Ce n'est souvent que le même modèle;
Mais l'attitude, à chaque instant nouvelle,
Le reproduit à chaque instant plus beau.
Hé quoi! l'Amour, un songe, une folie,
Est-ce un tableau digne de l'avenir?

Par lui, dit-on, la scène est avilie,
Et du théâtre il fallait le bannir.
Ah! malheureux dont la mélancolie
Veut que l'Amour à mes yeux m'humilié,
N'aimez jamais; c'est assez vous punir:
Condamnez-vous à ne jamais entendre
Cette Roxane et si fière et si tendre,
Qui, respirant la vengeance et l'amour,
Menace, tremble, ose et craint tour à tour;
Cette Hermione, amante dédaignée,
Tantôt plaintive, et tantôt indignée.
Du cœur humain ces reflux orageux
Ne sont pour vous que de frivoles jeux:
Phèdre brûlant d'un feu qu'elle déteste,
Phèdre au milieu du crime et du remords,
Et la vertu luttant contre l'inceste,
Pour vous toucher sont de faibles ressorts;
En vain Clairon, cette actrice sublime,
Rend plus frappans ces tableaux qu'elle anime.
Vous demandez des spectacles plus forts:
Voyez Phocas cherchant d'un œil avide
Quel est le cœur que sa main doit percer;
Réduit au choix, frémir d'un parricide,
Sans qu'il échappe au sang qu'il va verser
Un mouvement, un air qui le décide.
Puissant génie, étonnant créateur,
Combien de fois, ô grand homme! ô Corneille!
De ton vol d'aigle observant la hauteur,

J'ai vu l'aurore interrompre ma veille!
De quel rayon le ciel t'illumina!
Quel feu divin s'alluma dans tes veines,
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,
Par les lauriers que ta main moissonna
Paris devint la rivale d'Athènes!
Reine des arts, si fameuse autrefois,
Ne vante plus ton théâtre magique,
Ta Mélopée et ton masque tragique;
Ne vante plus ces oracles menteurs,
Et ces destins, invincibles moteurs
D'une fatale et sanglante aventure,
Où l'innocence est mise à la torture
Pour des forfaits dont ils sont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuse imposture,
S'évanouit, fait place à la nature;
L'action naît de l'ame des acteurs,
Les passions sont les dieux du théâtre.
O Rodogune! éternel monument
Qu'avec effroi j'admire et j'idolâtre,
Où sont puisés ce nœud, ce dénouement,
Cet intérêt? Au sein de Cléopâtre.
Tissu hardi d'invisibles rapports,
Héraclius, simple et vaste machine,
Quel dieu caché préside à tes ressorts,
Les fait mouvoir? L'ame de Léontine.
Ainsi Corneille, à l'envi de Lucain,

Du merveilleux dédaigna les prestiges:
Crime ou vertu, tout fut grand sous sa main,
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir et parler un Romain.

Fable autrefois en tableaux si fertile,
Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmans, quel fut donc votre asile?
Lully monta son luth harmonieux:
A ses accens s'éleva ce beau temple,
Brillant théâtre où préside l'Amour,
Où tous les arts triomphent tour à tour,
Et dont Quinault fut la gloire et l'exemple.
Chantre immortel d'Atis et de Renaud,
O toi, galant et sensible Quinault,
L'Illusion, aimable enchanteresse,
Mêla son philtre à tes vives couleurs.
Le dieu des vers, le dieu de la tendresse
T'ont couronné de lauriers et de fleurs.
Eh! qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaste, un plus riche trésor?
En créant l'art ton cœur fut ton génie.
En vain ta gloire en naissant fut ternie;
Elle renaît plus radieuse encor.
Dans tes tableaux quelle noble magie!
Dans tes beaux vers quelle douce énergie!
Si le Français, par Racine embelli,
Doit à ses vers sa grâce, sa noblesse,
Il tient de toi, par ton style amolli,

Un tour liant et nombreux sans faiblesse.
Que n'avait-il ton injuste censeur,
Que n'avait-il un rayon de ta flamme!
Son fiel amer valait-il la douceur
D'un sentiment émané de ton ame?

Mais ce Boileau, juge passionné,
N'en est pas moins législateur habile:
Aux lents efforts d'un travail obstiné
Il fait céder la nature indocile;
Dans un terrein sauvage, abandonné,
A pas tardifs trace un sillon fertile,
Et son vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art rendu simple et facile,
Ressemble au trait d'un or pur et ductile
Par la filière en glissant façonné.

Que ne peut point une étude constante!
Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie; on dirait qu'il invente:
Comme un miroir il a tout répété.
Mais l'art jamais n'a su peindre la flamme;
Le sentiment est le seul don de l'ame,
Que le travail n'a jamais imité.

J'entends Boileau monter sa voix flexible
A tous les tons: ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaisant, fin moqueur,
Même léger dans sa gaîté pénible.
Mais je ne vois jamais Boileau sensible;
Jamais un vers n'est parti de son cœur.

Que la nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce poète ingénu,
Ce La Fontaine, à lui seul inconnu,
Ce peintre né, dont l'instinct nous enchante!
Simple et profond, sublime sans effort,
Le vers heureux, le tour rapide et fort
Viennent chercher sa plume négligente.
Pour lui sa muse, abeille diligente,
Va recueillir le suc brillant des fleurs.
En se jouant la main de la nature
Mêle, varie, assortit ses couleurs:
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le zéphyr fait toute la culture,
Et que l'aurore embellit de ses pleurs.
Mais sous l'appât d'un simple badinage,
Quand il instruit c'est Socrate ou Caton
Qui de l'enfance a pris l'air et le ton.
De l'art des vers tel est le digne usage.
Mais laissons-lui sa noble liberté:
A peine il sent le frein de l'esclavage,
Qu'il perd son feu, sa grâce et sa fierté.
La Poésie eut le sort de Pandore.
Quand le Génie au ciel la fit éclore,
Chacun des Arts l'enrichit d'un présent:
Elle reçut des mains de la Peinture
Le coloris, prestige séduisant,
Et l'heureux don d'imiter la nature.
De l'Eloquence elle eut les traits vainqueurs,

Ces traits brûlans qui pénètrent les cœurs:
A l'Harmonie elle dut sa mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accens qui ravissent les dieux.
La Raison même à la jeune immortelle
Voulut servir de compagne fidelle;
Mais, quelquefois invisible témoin,
Elle la suit et l'observe de loin.
Dès que Rousseau s'élève au ton de l'ode,
Et qu'il décrit en vers harmonieux
L'ordre éclatant qui règne dans les cieux,
L'enthousiasme est sa seule méthode.
Quand sous ses doigts commence à retentir
La harpe sainte, ou le luth de Pindare,
J'aime à penser, je crois même sentir
Qu'un feu divin de son ame s'empare.
Je m'abandonne, avec lui je m'égare.
Mais d'un ton grave et d'un air réfléchi
A la raison si lui-même il insulte,
Pour la combattre il faut que je consulte,
Et de ses lois il n'est plus affranchi.
Que dis-je? est-il d'essor qu'elle ne règle
Pour s'élever et planer dans les cieux?
L'enthousiasme a les ailes de l'aigle:
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux?
Voyez Horace; et si dans son délire
Sa main voltige au hasard sur sa lyre,
Avec quel art, variant ses accords,

D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaisse!
Vrai dans sa fougue, et sage en son ivresse,
La raison même approuve ses transports.
D'un ton moins haut si l'ami de Mécène,
Des mœurs de Rome ingénieux censeur,
A mes regards eût exposé la scène,
Quelle morale et plus pure et plus saine!
Qu'il y répand de charme et de douceur!
En le lisant avec lui je crois vivre;
A Tivoli je m'empresse à le suivre:
La Liberté, l'Enjouement, la Raison,
Dans sa retraite accourent sur ses traces;
L'Amour y vient sans bandeau ni poison,
Et la Vieillesse y joue avec les Graces.
De nos devoirs le mutuel accord,
De nos besoins l'intime et doux rapport,
Le choix du bien, sa nature immuable,
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,
De l'amitié le charme et les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même,
Sous ces berceaux voilà nos entretiens.
Mais à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La Vérité, dans les jeux de Molière,
De ses leçons sait me faire un plaisir.
Enseigne-nous où tu trouves la rime,
Lui dit Boileau, sans doute en badinant....

Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Molière, a de plus étonnant?
Enseigne-nous plutôt quel microscope,
Depuis Agnès jusqu'au fier Misantrope,
Te dévoila les plis du cœur humain;
Quel dieu remit ses crayons dans ta main.
Dans tes écrits quelle sève féconde!
Quelle chaleur! quelle ame tu répands!
La cour, la ville, et le peuple et le monde,
Tu fais de tout une étude profonde,
Et nous rirons toujours à nos dépens.
Le jaloux rit du sot qui lui ressemble;
Le médecin se moque de Purgon;
L'avare pleure, et sourit tout ensemble,
D'avoir payé pour entendre Harpagon;
Le seul tartufe a peu ri, ce me semble.
Moi, qui n'ai point le masque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaissie
S'élève autour de mon ame obscurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la sombre et vague inquiétude
Trouble mes sens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sottenville et Dandin,
Le bon Sosie, et Nicole et Jourdain:
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A pleins canaux mon sang coule soudain,
De mes esprits le feu se renouvelle;
Je crois renaître, et ma sérénité

En un jour clair me peint l'humanité.
Tous ces travers qui m'excitaient la bile
Ne sont pour moi qu'un spectacle amusant.
Moi-même enfin je me trouve plaisant
D'avoir tranché du censeur difficile.
Fruits du génie, heureux présens des cieux,
Embellissez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loisir précieux;
Seul avec vous je me plais en moi-même.
Par vous guéri de cette vanité
Qui sacrifie à la célébrité
Le doux repos, des biens le plus solide,
De cette vie inconstante et fluide
Je suis le cours avec tranquillité,
L'œil attaché sur un charmant rivage,
Où la nature étale à mon passage
Son abondance et sa variété.

Par MARMONTEL.

AU
MARQUIS DE LA FARE.

SUR LA MORT

d'après les principes du Christianisme. 1695.

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides;
Déjà venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts;
Et les noires vapeurs, et les brûlans transports
Allaient de ma raison offusquer la lumière :
C'est lorsque j'ai senti mon ame toute entière,
Se ramenant en soi, faire un dernier effort
Pour braver les erreurs que l'on joint à la mort?
Ma raison m'a montré (tant qu'elle a pu paraître)
Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être;

Que ces fantômes vains sont enfans de la peur,
Qu'une faible nourrice imprime en notre cœur
Lorsque de loups-garoux, qu'elle-même elle pense,
De démons et d'enfer elle endort notre enfance.

Dans ce pénible état mon esprit abattu
Tâchait de rappeler sa force et sa vertu,
Quand du bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du ciel interprète effrayante:
Tremble, m'a-t-elle dit; redoute, malheureux,
Redoute un dieu vengeur, un juge rigoureux:
Tes crimes ont déjà lassé sa patience;
Mais ce dieu vient enfin, et tes égaremens,
    Mis dans son austère balance,
Vont bientôt éprouver, sans grâce et sans clémence,
    La rigueur de ses jugemens.

Mon cœur à ce portrait ne connaît pas encore
Le dieu que je chéris, ni celui que j'adore,
Ai-je dit: eh! mon dieu n'est point un dieu cruel;
On ne voit point de sang ruisseler son autel;
C'est un dieu bienfaisant, c'est un dieu pitoyable,
Qui jamais à mes cris ne fut inexorable.
Pardonne alors, seigneur, si, plein de tes bontés,
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un songe,
Pussent être l'objet de tes sévérités,
Et si j'ai pu penser que tant de cruautés

Puniraient un peu trop la douceur d'un mensonge.
  Hé quoi! disais-je, hélas! au fort de mes misères,*
Ce dieu dont on peint les jugemens sévères,
C'est le dieu d'Israël, c'est le dieu de nos pères,
Qui, toujours envers eux si prodigue en bienfaits,
A pour les secourir oublié leurs forfaits;
C'est ce dieu qui pour eux renversa la nature,
    Et qui, pour leurs soulagemens,
    Força même les élémens
    A rompre cet ordre qui dure
    Depuis la naissance des tems;
Et c'est ce même dieu, de qui la main puissante
De ma frêle machine ajusta les ressorts,
    Et, dès lors qu'elle est chancelante,
Rallume mon esprit, et ranime mon corps!
Son souffle m'a tiré du sein de la matière;
C'est lui qui chaque jour me prête sa lumière,
Lui dont, malgré mes maux et l'état où je suis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis:
En ce dieu de pitié j'ai mis ma confiance;
Trop sûr de ses bontés, je vis en assurance
Qu'un dieu, qui par son choix au jour m'a destiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.

Voilà par quels secours mon ame défendue

(*) Deux rimes féminines se suivant sans rimes entre elles, sont plus qu'une négligence. Cette faute se trouve dans toutes les éditions.

A banni les terreurs dont on l'a prévenue,
Et, sans vouloir braver le céleste pouvoir,
A fait céder la crainte aux douceurs de l'espoii.

Ami de qui pour moi l'amitié tendre et sûre
Fit que pour toi mon cœur n'eut jamais de détours,
J'ai voulu te tracer la fidelle peinture
Des mouvemens de la nature,
Au moment que j'ai cru voir terminer mes jours.
A ne rien déguiser cet instant nous convie :
Et j'ai cru que c'était, ami, te faire tort
Si, ne t'ayant jamais rien caché de ma vie,
J'avais pu te cacher mes pensers sur la mort.

Par Chaulieu.

AU MÊME.

SUR LA MORT

d'après les principes du Déisme. 1708.

PLUS j'approche du terme, et moins je le redoute;
Sur des principes sûrs mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connaît plus le doute:
Je ne suis libertin ni dévot à demi.

Exempt de préjugés, j'affronte l'imposture
Des vaines superstitions,
Et me ris des préventions
De ces faibles esprits dont la triste censure
Fait un crime à la créature
De l'usage des biens que lui fit son auteur,

Et dont la pieuse fureur
Ose traiter de chose impure
Le remède que la nature
Offre à l'ardeur des passions,
Quand d'une amoureuse piqûre
Nous sentons les émotions.

D'un dieu maître de tout j'adore la puissance;
La foudre est en sa main, la terre est à ses pieds:
Les élémens humiliés
M'annoncent sa grandeur et sa magnificence.
Mer vaste, vous fuyez!
Et toi, Jourdain, pourquoi dans tes grottes profondes,
Retournant sur tes pas, vas-tu cacher tes ondes?
Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux
D'un dieu qui sous ses pas fait abaisser les cieux!

Mais s'il est aux mortels un maître redoutable,
Est-il pour ses enfans de père plus aimable?
C'est lui qui, se cachant sous cent noms différens,
S'insinuant partout, anime la nature,
Et dont la bonté sans mesure
Fait un cercle de biens de la course des ans;
Lui de qui la féconde haleine,
Sous le nom des zéphyrs, rappelle le printems,
Ressuscite les fleurs, et dans nos bois ramène
Le ramage et l'amour de cent oiseaux divers
Qui de chantres nouveaux repeuplent l'univers.

De Mercure tantôt empruntant le symbole;
Il dicte en ses instructions
L'art d'entraîner les nations
Par le charme de la parole.

Sous le nom d'Apollon il enseigne les arts;
Pour assurer nos biens et défendre nos villes
Il emprunte celui de Bellone et de Mars;
Et pour rendre nos champs fertiles,
Et faire jaunir les guérets,
Il se sert des présens et du nom de Cérès.
Après tant de bienfaits, quoi! j'aurai l'insolence;
Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance
Par l'imbécille amas de femmes, de dévots,
A cet être parfait d'imputer mes défauts;
D'en faire un dieu cruel, vindicatif, colère,
Capable de fureur, et même sanguinaire,
Changeant de volonté, réprouvant aujourd'hui
Ce peuple qui jadis seul par lui fut chéri!
Je forme de cet être une plus noble idée; (1)
Sur le front du soleil lui-même il l'a gravée. (2)
Immense, tout puissant, équitable, éternel,
Maître de tout, a-t-il besoin de mon autel?
S'il est juste, faut-il, pour le rendre propice,
Que j'aille teindre les ruisseaux,
Dans l'offrande d'un sacrifice,
Du sang innocent des taureaux?
Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un temple:
Prosterné devant lui, j'adore sa bonté,

(1—2) IDÉE et GRAVÉE n'ont jamais rimé. C'est une des négligences fréquentes de cet aimable auteur.

Et ne vais point suivre l'exemple
Des mortels insensés de qui la vanité
Croit rendre assez d'honneurs à la divinité
Dans ces grands monumens de leur magnificence,
Témoins de leur extravagance
Bien plus que de leur piété.

Un esprit constant d'équité
Bannit loin de moi l'injustice;
Et jamais ma noire malice
N'a fait pâlir la vérité,
Ou, par quelque indigne artifice,
Rompu les doux liens de la société.

Ainsi je ne crains point qu'un dieu dans sa colère
Me demande les biens ou le sang de mon frère,
Me reproche la veuve ou l'orphelin pillé,
Le pauvre par ma main de son champ dépouillé,
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou par quelques forfaits la fortune envahie.

Ainsi, dans ce moment qui finira mes jours,
Qu'il faudra te quitter, La Fare, et mes amours,
Mon ame n'ira point, flottante, épouvantée, (1)
Peu sûre de sa destinée, (2)
D'Arnaud ou d'Escobar implorer le secours;

(1—2) Ces deux rimes sont aussi défectueuses que celles remarquées dans la page précédente.

Mais, plein d'une douce espérance,
Je mourrai dans la confiance
De trouver, au sortir de ce funeste lieu,
Un asile assuré dans le sein de mon dieu.

Par Chaulieu.

A M. LE COMTE

DE SCHOWALOFF,

sur les effets de la Nature champêtre, et sur la Poésie descriptive.

Sur les bords enchantés de la Saône tranquille,
Près de cette opulente ville *
Qui, soumettant le luxe à ses inventions,
Echange contre l'or de trente nations
De ses brillans tissus la richesse fragile,
La liberté, compagne attirante et facile,
Mère de tous les biens dont mon cœur est jaloux,
Me présente un champêtre asile,
Dont l'enclos est riant, dont l'air est pur et doux,
Fait pour fixer mes vœux s'il n'était loin de vous.

(*) Lyon.

Il faut avoir le droit de dire avec Horace:
« Je bornais à ce champ * mes vœux et mon bonheur.»
Dans la bouche d'un possesseur
Ces mots sans doute ont quelque grâce.
Je ne possède rien, mais je jouis de tout;
Mon champ n'est nulle part, mes plaisirs sont partout.
Dans ses aspects divers j'observe la nature;
J'admire ses trésors et leur variété,
Sa négligence et sa parure,
Sa pompe et sa simplicité:
Que d'objets rassemblés dans ce frais paysage!
Le fleuve en son heureux passage
Réfléchit de ses bords la fertile beauté,
Et baigne de ses eaux, lentement fugitives,
Tous ces monts de verdure élevés sur ses rives.
Que ce ciel est serein! quel calme dans les champs!
Que ces sites sont doux! que ces lieux sont touchans!
O puissante nature! ô grande enchanteresse!
Tout ce que j'aperçois m'attache et m'intéresse:
L'arbre de ces vergers, dont les rameaux féconds
Courbent leurs fruits pendans sur l'ombre des gazons,
Et le saule incliné sur la rive penchante,
Balançant mollement sa tête blanchissante;
Le pavot effeuillé par le souffle des vents,
Et ce pâle rideau de peupliers mouvans,
Ces sentiers, ces détours qu'ombrage la charmille;
Dans ce nid suspendu cette jeune famille.

(*) Hoc erat in votis: modus agri non ita magnus. Hor.

Assis auprès de ce ruisseau
Qui tombe d'une grotte et fuit dans la prairie,
Je sens naître dans moi la vague rêverie
Qui suit les erreurs de son eau.
Le soleil, plus brillant au bout de sa carrière,
Des couleurs de l'iris nuance sa lumière:
Il embrase les cieux, et son disque incliné
Descend sur l'horizon, de flamme environné.
J'entends les sons aigus de l'instrument rustique,
Rappelant les troupeaux à cette ferme antique.
Au pâtre fatigué la nuit permet enfin
De suspendre un travail qu'il reprendra demain.
Au signal du repos le laboureur ramène
Le bœuf laborieux, compagnon de sa peine:
Ils foulent à pas lents la mousse des vallons,
Et le soc retourné traîne dans les sillons. *

D'où vient que ces tableaux d'Horace et de Virgile,
Qu'en vers harmonieux a rajeunis Delille,
Ont toujours un attrait si puissant et si doux?
C'est qu'ils peignent les biens que le ciel fit pour nous.
Dans nos vastes cités nos passions factices
Ont émoussé le goût de ces pures délices,
Mais n'en ont pas éteint le secret sentiment;
Le cœur à ces objets revole à tout moment;

(*) Videre fessos vomerem inversum boves
Collo trahentes languido.
HOR.

Il faut avoir le droit de dire avec Horace:
« Je bornais à ce champ * mes vœux et mon bonheur.»
Dans la bouche d'un possesseur
Ces mots sans doute ont quelque grâce.
Je ne possède rien, mais je jouis de tout;
Mon champ n'est nulle part, mes plaisirs sont partout.
Dans ses aspects divers j'observe la nature;
J'admire ses trésors et leur variété,
Sa négligence et sa parure,
Sa pompe et sa simplicité:
Que d'objets rassemblés dans ce frais paysage!
Le fleuve en son heureux passage
Réfléchit de ses bords la fertile beauté,
Et baigne de ses eaux, lentement fugitives,
Tous ces monts de verdure élevés sur ses rives.
Que ce ciel est serein! quel calme dans les champs!
Que ces sites sont doux! que ces lieux sont touchans!
O puissante nature! ô grande enchanteresse!
Tout ce que j'aperçois m'attache et m'intéresse:
L'arbre de ces vergers, dont les rameaux féconds
Courbent leurs fruits pendans sur l'ombre des gazons,
Et le saule incliné sur la rive penchante,
Balançant mollement sa tête blanchissante;
Le pavot effeuillé par le souffle des vents,
Et ce pâle rideau de peupliers mouvans,
Ces sentiers, ces détours qu'ombrage la charmille;
Dans ce nid suspendu cette jeune famille.

(*) Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus. HOR.

Assis auprès de ce ruisseau
Qui tombe d'une grotte et fuit dans la prairie,
Je sens naître dans moi la vague rêverie
Qui suit les erreurs de son eau.
Le soleil, plus brillant au bout de sa carrière,
Des couleurs de l'iris nuance sa lumière:
Il embrase les cieux, et son disque incliné
Descend sur l'horizon, de flamme environné.
J'entends les sons aigus de l'instrument rustique,
Rappelant les troupeaux à cette ferme antique.
Au pâtre fatigué la nuit permet enfin
De suspendre un travail qu'il reprendra demain.
Au signal du repos le laboureur ramène
Le bœuf laborieux, compagnon de sa peine:
Ils foulent à pas lents la mousse des vallons,
Et le soc retourné traîne dans les sillons. *

D'où vient que ces tableaux d'Horace et de Virgile,
Qu'en vers harmonieux a rajeunis Delille,
Ont toujours un attrait si puissant et si doux?
C'est qu'ils peignent les biens que le ciel fit pour nous.
Dans nos vastes cités nos passions factices
Ont émoussé le goût de ces pures délices,
Mais n'en ont pas éteint le secret sentiment;
Le cœur à ces objets revole à tout moment;

(*) Videre fessos vomerem inversum boves
Collo trahentes languido.

HOR.

Il faut avoir le droit de dire avec Horace:
« Je bornais à ce champ * mes vœux et mon bonheur. »
Dans la bouche d'un possesseur
Ces mots sans doute ont quelque grâce.
Je ne possède rien, mais je jouis de tout;
Mon champ n'est nulle part, mes plaisirs sont partout.
Dans ses aspects divers j'observe la nature;
J'admire ses trésors et leur variété,
Sa négligence et sa parure,
Sa pompe et sa simplicité:
Que d'objets rassemblés dans ce frais paysage!
Le fleuve en son heureux passage
Réfléchit de ses bords la fertile beauté,
Et baigne de ses eaux, lentement fugitives,
Tous ces monts de verdure élevés sur ses rives.
Que ce ciel est serein! quel calme dans les champs!
Que ces sites sont doux! que ces lieux sont touchans!
O puissante nature! ô grande enchanteresse!
Tout ce que j'aperçois m'attache et m'intéresse:
L'arbre de ces vergers, dont les rameaux féconds
Courbent leurs fruits pendans sur l'ombre des gazons,
Et le saule incliné sur la rive penchante,
Balançant mollement sa tête blanchissante;
Le pavot effeuillé par le souffle des vents,
Et ce pâle rideau de peupliers mouvans,
Ces sentiers, ces détours qu'ombrage la charmille;
Dans ce nid suspendu cette jeune famille.

(*) Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus. HOR.

Assis auprès de ce ruisseau
Qui tombe d'une grotte et fuit dans la prairie,
Je sens naître dans moi la vague rêverie
Qui suit les erreurs de son eau.
Le soleil, plus brillant au bout de sa carrière,
Des couleurs de l'iris nuance sa lumière:
Il embrase les cieux, et son disque incliné
Descend sur l'horizon, de flamme environné.
J'entends les sons aigus de l'instrument rustique,
Rappelant les troupeaux à cette ferme antique.
Au pâtre fatigué la nuit permet enfin
De suspendre un travail qu'il reprendra demain.
Au signal du repos le laboureur ramène
Le bœuf laborieux, compagnon de sa peine:
Ils foulent à pas lents la mousse des vallons,
Et le soc retourné traîne dans les sillons. *

D'où vient que ces tableaux d'Horace et de Virgile,
Qu'en vers harmonieux a rajeunis Delille,
Ont toujours un attrait si puissant et si doux?
C'est qu'ils peignent les biens que le ciel fit pour nous.
Dans nos vastes cités nos passions factices
Ont émoussé le goût de ces pures délices,
Mais n'en ont pas éteint le secret sentiment;
Le cœur à ces objets revole à tout moment;

(*) Videre fessos vomerem inversum boves
Collo trahentes languido.

Hor.

Il faut avoir le droit de dire avec Horace:
« Je bornais à ce champ * mes vœux et mon bonheur. »
Dans la bouche d'un possesseur
Ces mots sans doute ont quelque grâce.
Je ne possède rien, mais je jouis de tout;
Mon champ n'est nulle part, mes plaisirs sont partout.
Dans ses aspects divers j'observe la nature;
J'admire ses trésors et leur variété,
Sa négligence et sa parure,
Sa pompe et sa simplicité:
Que d'objets rassemblés dans ce frais paysage!
Le fleuve en son heureux passage
Réfléchit de ses bords la fertile beauté,
Et baigne de ses eaux, lentement fugitives,
Tous ces monts de verdure élevés sur ses rives.
Que ce ciel est serein! quel calme dans les champs!
Que ces sites sont doux! que ces lieux sont touchans!
O puissante nature! ô grande enchanteresse!
Tout ce que j'aperçois m'attache et m'intéresse:
L'arbre de ces vergers, dont les rameaux féconds
Courbent leurs fruits pendans sur l'ombre des gazons,
Et le saule incliné sur la rive penchante,
Balançant mollement sa tête blanchissante;
Le pavot effeuillé par le souffle des vents,
Et ce pâle rideau de peupliers mouvans,
Ces sentiers, ces détours qu'ombrage la charmille;
Dans ce nid suspendu cette jeune famille.

(*) Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus. HOR.

Assis auprès de ce ruisseau
Qui tombe d'une grotte et fuit dans la prairie,
Je sens naître dans moi la vague rêverie
Qui suit les erreurs de son eau.
Le soleil, plus brillant au bout de sa carrière,
Des couleurs de l'iris nuance sa lumière:
Il embrase les cieux, et son disque incliné
Descend sur l'horizon, de flamme environné.
J'entends les sons aigus de l'instrument rustique,
Rappelant les troupeaux à cette ferme antique.
Au pâtre fatigué la nuit permet enfin
De suspendre un travail qu'il reprendra demain.
Au signal du repos le laboureur ramène
Le bœuf laborieux, compagnon de sa peine:
Ils foulent à pas lents la mousse des vallons,
Et le soc retourné traîne dans les sillons. *

D'où vient que ces tableaux d'Horace et de Virgile,
Qu'en vers harmonieux a rajeunis Delille,
Ont toujours un attrait si puissant et si doux?
C'est qu'ils peignent les biens que le ciel fit pour nous.
Dans nos vastes cités nos passions factices
Ont émoussé le goût de ces pures délices,
Mais n'en ont pas éteint le secret sentiment;
Le cœur à ces objets revole à tout moment;

(*) Videre fessos vomerem inversum boves
Collo trahentes languido.
HOR.

Il faut avoir le droit de dire avec Horace :
« Je bornais à ce champ * mes vœux et mon bonheur. »
Dans la bouche d'un possesseur
Ces mots sans doute ont quelque grâce.
Je ne possède rien, mais je jouis de tout ;
Mon champ n'est nulle part, mes plaisirs sont partout.
Dans ses aspects divers j'observe la nature ;
J'admire ses trésors et leur variété,
Sa négligence et sa parure,
Sa pompe et sa simplicité :
Que d'objets rassemblés dans ce frais paysage !
Le fleuve en son heureux passage
Réfléchit de ses bords la fertile beauté,
Et baigne de ses eaux, lentement fugitives,
Tous ces monts de verdure élevés sur ses rives.
Que ce ciel est serein ! quel calme dans les champs !
Que ces sites sont doux ! que ces lieux sont touchans !
O puissante nature ! ô grande enchanteresse !
Tout ce que j'aperçois m'attache et m'intéresse :
L'arbre de ces vergers, dont les rameaux féconds
Courbent leurs fruits pendans sur l'ombre des gazons,
Et le saule incliné sur la rive penchante,
Balançant mollement sa tête blanchissante ;
Le pavot effeuillé par le souffle des vents,
Et ce pâle rideau de peupliers mouvans,
Ces sentiers, ces détours qu'ombrage la charmille ;
Dans ce nid suspendu cette jeune famille.

(*) Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus. Hor.

Assis auprès de ce ruisseau
Qui tombe d'une grotte et fuit dans la prairie,
Je sens naître dans moi la vague rêverie
Qui suit les erreurs de son eau.
Le soleil, plus brillant au bout de sa carrière,
Des couleurs de l'iris nuance sa lumière :
Il embrase les cieux, et son disque incliné
Descend sur l'horizon, de flamme environné.
J'entends les sons aigus de l'instrument rustique,
Rappelant les troupeaux à cette ferme antique.
Au pâtre fatigué la nuit permet enfin
De suspendre un travail qu'il reprendra demain.
Au signal du repos le laboureur ramène
Le bœuf laborieux, compagnon de sa peine :
Ils foulent à pas lents la mousse des vallons,
Et le soc retourné traîne dans les sillons. *

D'où vient que ces tableaux d'Horace et de Virgile,
Qu'en vers harmonieux a rajeunis Delille,
Ont toujours un attrait si puissant et si doux ?
C'est qu'ils peignent les biens que le ciel fit pour nous.
Dans nos vastes cités nos passions factices
Ont émoussé le goût de ces pures délices,
Mais n'en ont pas éteint le secret sentiment ;
Le cœur à ces objets revole à tout moment ;

(*) Videre fessos vomerem inversum boves
Collo trahentes languido.

HOR.

Il se plaît au récit d'un bonheur qu'il regrette;
Il s'attendrit; il voit dans les vers du poète
Tout ce qu'a perdu l'homme égaré dans ses vœux,
Et comme à peu de frais nous pouvions être heureux.
Troublé des soins cruels où lui-même il s'engage,
De la paix qu'il n'a plus il aime encor l'image.

L'histoire vous en offre un exemple frappant:
Ce conquérant fameux, tant de fois triomphant,
Qui d'un jour de disgrace a marqué nos annales,
Bajazet allait voir entre des mains rivales
Passer sa gloire et ses destins.
Un autre fléau des humains,
Tamerlan menaçait les trônes de l'Asie;
Sous ses coups Ortogule avait perdu la vie,
Ortogule, le fils du superbe ottoman,
Héros, l'amour d'un père et l'orgueil d'un sultan.
Bajazet de sa chûte en conçut le présage:
Muet, il dévorait dans sa secrète rage
Des pleurs cruels, amers, arrachés au malheur,
Qui roulaient dans ses yeux sans soulager son cœur.
Il devançait déjà dans les champs de Carie
Ses bataillons trop lents au gré de sa furie;
Des campagnes d'Ancyre il suivait le chemin;
Près de lui quelques chefs, tremblans en sa présence,
De ses sombres douleurs respectaient le silence:
Tout à coup d'un coteau voisin
Il entend les accens de la flûte champêtre:

Il s'arrête un moment, il écoute, et soudain
Il s'approche : un berger assis au pied d'un hêtre,
Bornant à son troupeau ses soins et ses plaisirs,
Egayait en chantant ses innocens loisirs,
Sans songer si l'Asie allait changer de maître.
Le monarque immobile observait le pasteur.
Hélas! l'infortuné contemplait le bonheur.
« Poursuis tes chants, dit-il; rien ne doit t'en distraire;
« Mais d'un triste refrain qu'ils soient interrompus,
« Et que ta voix répète à l'écho solitaire :
« Malheureux Bajazet! ton fils, ton fils n'est plus! »
Il s'éloigne, et reprend sa morne rêverie.
Mais la chanson du pâtre assis dans la prairie
Apprivoisa du moins sa farouche douleur,
Et la plainte un moment put sortir de son cœur.

Des champêtres aspects l'impression secrète
Se fait sentir surtout à l'ame du poète :
Enfant de la nature, élevé sous ses lois,
Il suit ses mouvemens, il répond à sa voix;
Il prend dans ses accords le ton qu'elle lui donne;
S'il la voit s'obscurcir d'une sombre couleur,
Il attriste ses chants du deuil qui l'environne;
Et d'atours plus rians quand elle se couronne,
Il chante l'hymne du bonheur.
O poètes amans qu'inspire la tendresse,
Voulez-vous nous remplir de votre douce ivresse?
Cherchez pour votre muse un asile enchanté;

Allez dans ces détours, dédale de feuillage
　　Fait pour égarer la beauté,
Sous ce berceau qui semble épaissir son ombrage
　　Pour mieux servir la volupté.
Mais d'un trait plus profond si votre ame blessée
D'une tendre douleur occupe sa pensée,
Enfoncez-vous au sein de ces vastes forêts,
Dans ces bois dont le tems consacra sa vieillesse,
　　De la solitaire tristesse
Témoins religieux et confidens muets;
　　Avancez sous ces voûtes sombres
Que charge un noir amas d'impénétrables ombres;
　　Osez, loin du monde et du bruit,
　　Percer leur profondeur immense;
Habitez ce séjour de l'éternel silence:
Vous croirez parcourir l'empire de la nuit;
Ces grands bois parleront à votre ame inspirée;
Vos vers seront empreints de leur horreur sacrée.
　　C'est là, c'est dans l'obscurité
Que, fuyant le tumulte, et dans soi recueillie,
　　Vient s'asseoir la Mélancolie,
　　Pour y rêver en liberté.
Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elle:
A ses chagrins qu'elle aime elle est toujours fidelle,
Ne se plaît que dans l'ombre, et dans les lieux déserts
Elle verse des pleurs qui ne sont point amers;
Toute entière à l'objet dont elle est possédée,
Ne redit qu'un seul nom, n'entretient qu'une idée,

Et chérit son secret qui s'échappe à moitié:
Son regard triste et doux implore la pitié;
Elle étouffe sa plainte et soupire en silence;
Elle n'ose qu'à peine embrasser l'espérance,
Et tremble en adressant un timide desir
Vers un bonheur lointain qui toujours semble fuir.

Ah! de ses jeunes ans se retraçant l'histoire,
Qui n'a pas quelquefois éprouvé la douceur
De rappeler à sa mémoire
Et ses premiers penchans et sa première erreur?
La raison, il est vrai, voit d'un coup d'œil plus sage
Ces illusions d'un autre âge,
De cet âge où, sans guide aux passions livré,
Sur la scène du monde un jeune homme égaré,
A travers les écueils marchant sans défiance,
Laisse errer au hasard sa naïve imprudence:
Il prodigue son ame à qui veut la tromper;
Il caresse la main qui cherche à le frapper,
Et, ne sachant encor ni soupçonner ni craindre,
Il adore à genoux les vertus qu'on sait feindre.
L'univers lui paraît le temple du bonheur;
Tout s'embellit pour lui; le charme est dans son cœur.
Alors, il m'en souvient, Zélis fut inconstante,
Et je redemandais, dans mes chagrins cruels,
Et le bonheur et mon amante,
Et ces liens brisés que je crus éternels.
A l'hiver renaissant l'automne faisait place;

Dans les champs dépouillés je portai ma disgrace.
Les vents injurieux, ravageant leurs attraits,
Du feuillage touffu, vêtement des forêts,
Dispersaient les débris sur la terre jonchée ;
Je foulais sous mes pieds leur parure séchée.
Les arbres étendaient, sous un ciel attristé,
De leurs rameaux ternis la noire nudité.
Du courroux des hivers impétueux ministres,
Les aquilons poussaient des sifflemens sinistres,
Et les bois désolés, sans vie et sans couleur,
En sons plaintifs et sourds murmuraient la douleur :
Ils nourrissaient en moi la sombre rêverie,
Et mes larmes tombaient sur la feuille flétrie.
« Quel spectacle, disais-je, et de deuil et d'effroi !
« Tout ce qui m'environne est triste comme moi ;
« Un funeste veuvage afflige la nature :
« Mais revenant bientôt effacer son injure,
« Le printems lui rendra sa pompe et ses atours,
« Et ne me rendra point mes premières amours. »
Ainsi le malheureux, l'amant et le poète,
Le peintre des jardins, le chantre des beaux jours,
Recevant des objets l'impression secrète,
Répètent cette voix qu'ils entendent toujours.
Souvent même sauvage, inculte, menaçante,
La nature nous plaît alors qu'elle épouvante.
Le désert a son charme, et l'horreur ses appas.
Le Rhône, dont les flots s'épandent dans ces plaines,
Sort des flancs tortueux de ces roches lointaines ;

Le Rhône altier m'appelle, et je porte mes pas
Jusqu'à ces monts blanchis par d'éternels frimas,
Où semblent s'élever les barrières du monde.
Le fleuve, dieu de ces climats,
Guide dans ses détours ma course vagabonde.
Je l'aperçois enfin sur un roc appuyé:
A ses pieds l'eau bouillonne et gronde,
Et dans le lit étroit qui resserre son onde
De son obscure source il semble humilié.
Mais il croît en roulant; la cascade rapide
Qui jaillit en argent fluide
Forme mille torrens qui, d'écueil en écueil,
De son cours agrandi viennent enfler l'orgueil.
Alors avec fracas il traîne des ruines,
Il emporte les bois minés dans leurs racines,
Et, soulevant ses flots où d'énormes glaçons
Tombent en bondissant de la cime des monts,
Il recourbe, il déchire, il creuse son rivage:
Au loin le bruit de son passage
Fait trembler les rochers, fait mugir les vallons;
De son vaste courroux il couvre les campagnes,
Et va précipiter dans le sein de Thétis
Ces débris orageux en courant engloutis,
Et les dépouilles des montagnes.
Sans doute il est un art de saisir, d'imiter,
De peindre à notre esprit ces beautés naturelles;
Et de cet art qu'en vain la foule veut tenter,
J'admire, je chéris les deux brillans modèles,

Des muses et des champs amans vrais et fidèles.
Deux poètes mélodieux,
Le vainqueur de Thompson, le rival de Virgile,
Sur l'Hélicon français ont d'une main habile
Planté ce rameau précieux,
Que la culture encor peut rendre plus fertile.
Mais l'exemple perdu de ces maîtres fameux
Redit trop vainement à l'élève indocile:
« C'est peu de crayonner; il faut, il faut comme eux
Placer des traits choisis dans des cadres heureux.
Et n'allez pas surtout, l'un de l'autre copistes,
Peintres minutieux, scrupuleux botanistes,
Effeuiller chaque rose, ouvrir chaque bouton,
User votre palette à peindre un papillon. »
Des poètes germains la moderne influence
Apporta parmi nous cette fausse abondance.
Long-tems on vit ce peuple, encor novice en vers,
Pour loi prenant sa fantaisie,
Prodiguer au hasard sur mille objets divers
Les couleurs de la poésie.
Imitateurs de leur manie,
De se passer d'esprit trouvant le vrai moyen,
Nos apprentis rimeurs ont pris pour du génie
L'art de dessiner tout sans imaginer rien.

Bientôt de toutes parts on vit éclore en France
Ces codes que dicta la jalouse impuissance.
Le faux goût, orateur éloquent pour les sots,

Mit à la mode de grands mots
Que crut entendre l'ignorance;
On ne parla que de *pinceaux*,
D'*ombres* et de *couleurs*, d'*images*, de *tableaux;*
Et dans cette école insensée,
Où prêchaient des docteurs nouveaux,
Avec mépris fut rabaissée
La raison éloquente, et la noble pensée,
La touchante simplicité,
Des sentimens du cœur l'aimable vérité;
Et le sublime même à cette cour burlesque
Fut réputé commun, s'il n'était pittoresque.
Ses absurdes dédains paraissaient rejeter
Et le don d'émouvoir et celui d'inventer;
Le titre de poète et le talent d'écrire
N'étaient plus attachés qu'au seul art de décrire.
Que dis-je? en ses excès le délire exalté
Porta plus loin l'audace et la perversité:
Racine et Despréaux ont vu leur gloire *usée*,
Et par des écoliers leur langue méprisée.
Voltaire (*) *au seul hasard a dû quelques beaux vers.*
Ses succès soixante ans ont trompé l'univers.
Il n'existe en effet qu'une seule science;
C'est des mots discordans la bizarre alliance,
Des tropes entassés le chaos monstrueux.
L'ignoble barbarisme, aujourd'hui fastueux,

(*) Toutes les assertions que l'on rapporte ici en ridicule ont été avancées le plus sérieusement du monde.

Est le trait de la force et le fruit de l'étude,
Et sait donner au vers une noble *attitude*.
Veut-on que notre mètre, en sa marche arrêté,
De la mesure antique ait la variété,
Substituez alors, la ressource est aisée,
Au rhythme poétique une prose brisée.
Enfin sachez frapper le dernier coup de l'art :
Que de tous ses rayons Phébus vous illumine,
Et, faute d'égaler la langue de Racine,
Osez ressusciter le jargon de Ronsard.

La raison cependant, tranquille et raffermie,
Vit passer le torrent de cette épidémie;
Tous ces sophismes vains, enfans d'un sot orgueil,
Qui des talens bornés est la marque et l'écueil,
Se sont avec le tems dissipés en fumée.
De prétendus chefs-d'œuvre ont subi ce retour,
Et, s'ils ont un moment séduit la renommée,
Prônés avant d'éclore, ils sont morts en un jour.
Jeunes élèves du Parnasse,
Suivez, étudiez des principes plus vrais;
Par cet exemple instruits abjurez désormais
De ces maîtres d'erreur la ridicule audace,
Et, de l'esprit humain observant les progrès,
Rendez à chaque genre et ses droits et sa place.
Oui, la description, effort de tant d'auteurs,
N'est que le premier pas des arts imitateurs :
Partout la poésie en ses naissans ouvrages

Des champêtres objets ébaucha les images;
Partout la flûte des pasteurs
A célébré les champs, les amours et les fleurs:
Le berger fut amant, et l'amant fut poète;
Des plaisirs qu'il goûtait sa voix fut l'interprète.
Le sauvage lui-même, aux plus lointains climats,
Trace dans sa chanson grossière et monotone
Tout ce que sa demeure offre pour lui d'appas,
Le sol qui le nourrit, la mer qui l'environne.
L'Iroquois peint en vers sa chasse et ses filets,
Et sans cesse ramène en son refrain barbare
Le castor de ses lacs et l'ours de ses forêts.
Insensible aux rigueurs de la nature avare,
L'habitant de Torno, dans sa hutte enfumé,
Chante aussi son pays, dont il est seul charmé,
Et ses rennes légers, coursiers de Laponie,
Emportant un traîneau sur la neige aplanie.
Aux bords du Groënland le pêcheur exilé
Vante dans son langage, en couplets modulé,
Ses traits et ses harpons, leur atteinte fatale
Aux colosses pesant sur la mer Boréale,
Et les flots revomis de leurs larges naseaux,
Et leur sang qui s'épanche en rougissant les eaux.

Je ne rapproche point de ces brutes esquisses
Les ouvrages de l'art qui des peuples polis
Ont fait l'honneur et les délices,
Monumens achevés, par le goût embellis:

Mais n'est-il point encore une plus haute gloire?
Le *paysage* est-il à côté de l'*histoire?*
Berghem et le Lorrain, justement célébrés,
Aux Corège, aux Sueur sont-ils donc comparés?
Le génie en sa main puissante
N'aura-t-il donc plus qu'un crayon?
N'a-t-il plus sur le front la flamme étincelante
Dont l'éternel lui-même alluma le rayon?
N'a-t-il pas l'œil perçant qui pénètre l'abyme,
L'aile qui dans les cieux porte son vol sublime,
Le magique miroir où des mondes divers
Se reproduit l'image à son gré répétée,
Et le flambeau de Prométhée
Dont il anime l'univers?

Et pourquoi voyons-nous l'auguste Melpomène
Au sommet d'Hélicon s'asseoir en souveraine?
Ah! c'est que tous les dons partagés à ses sœurs,
Accumulés sur elle, en ont plus de douceurs;
Que son art, rapprochant tous les arts qu'on adore,
A réuni leurs droits pour les étendre encore.
Elle seule a tout fait: souvent dans ses tableaux
Elle a de Calliope égalé les pinceaux,
Du burin de l'histoire approfondi l'empreinte,
Embelli d'Erato les accens et la plainte,
A la morale, aux lois donné plus de pouvoir,
Plus de charme aux vertus, plus de force au devoir.
A la société, par les arts épurée,

La noble tragédie ainsi fut consacrée :
Elle en est à jamais le plus cher ornement :
Le génie éleva son plus beau monument
Quand il sut aux humains, qu'à sa voix il rassemble,
Offrir en un plaisir tous les plaisirs ensemble.

Sans atteindre si haut du moins il faut savoir
Emprunter quelquefois ce secret d'émouvoir,
En connaître le prix, les effets et l'usage.
Virgile a peint les champs; mais cet esprit si sage
N'a-t-il fait qu'entasser, sans dessein et sans art,
Des tableaux imparfaits, ramassés au hasard?
Il conçut, il remplit l'ensemble d'un ouvrage;
Il sut entremêler la leçon et l'image,
A sa morale aimable intéresser le cœur,
Et toujours vers un but conduire le lecteur.
Ce style si parfait, prodige de ses veilles,
Et ce charme qu'il prête aux travaux des abeilles,
Et la pompe des vers sont encor peu pour lui;
L'imagination, son guide, son appui,
Vient partout sur ses pas prodiguer les merveilles :
Elle attire à sa voix les monstres des déserts;
A l'amant d'Euridice elle ouvre les enfers;
Peint Cerbère muet et sa rage étouffée,
Et l'Erèbe implacable attendri par Orphée.
Homère au premier rang serait-il donc assis,
S'il n'eût fait qu'étaler dans ses brillans récits
Les combats des héros, leurs sanglantes blessures,
Et la course des chars, et le choc des armures?

Il sait avec plus d'art varier ses portraits,
Et dans le cœur humain chercher ses plus beaux traits.
Qu'ils sont vrais et frappans! Assis sur le rivage,
Achille aux immortels se plaint de son outrage.
La fille de Priam, dans ses tristes adieux,
Tend aux bras d'un époux l'enfant qu'il offre aux dieux;
Et l'enfant, à l'aspect d'une aigrette guerrière,
Se rejette d'effroi dans le sein de sa mère.
Hector fixe sur lui des regards attendris,
Et désarme son front pour embrasser son fils.
Andromaque est en proie aux plus tendres alarmes,
Et mêle un doux sourire à de plus douces larmes.
Qu'alors il paraît grand le peintre des héros
Quand l'homme tout entier respire en ses tableaux!
Et vous opposerez, peintres de paysages,
A ces vivans portraits vos muettes images!
Ah! le premier des arts est celui d'émouvoir;
Mais pour en exercer l'invincible pouvoir
Il faut, il faut une ame et brûlante et profonde,
De tous les sentimens, source toujours féconde,
Ce feu pur émané de la divinité,
Le plus beau de ses dons, la sensibilité.
Oui, pour saisir ce trait dont l'atteinte est si sûre,
Ce trait qui dans les cœurs va chercher la nature,
Il faut l'avoir reçu dans son cœur enflammé.
Puisqu'il a peint Didon, Virgile avait aimé.
Racine de l'amour avait connu l'ivresse;
Il apprit en aimant à peindre la tendresse:

Formant de Champmeslé l'organe séducteur,
Il instruisait l'actrice; elle inspirait l'auteur.
Voltaire à ce penchant ouvrit son ame ardente :
Si la gloire en tout tems fut sa première amante,
Son printems s'écoula sous le joug des amours;
Dans le trouble et l'orage il passa ses beaux jours.
En ces esprits heureux séparés du vulgaire
Toujours les grandes passions
Laissent des traits de feu dont le talent s'éclaire;
Le génie est nourri de ces émotions.
Des chagrins et des maux il se fait des richesses;
Il trouve encor la gloire en traçant ses faiblesses;
Il s'instruit par les pleurs et par les souvenirs,
Et souvent ses tourmens préparent nos plaisirs.

Tu portais dans ton sein la sombre tragédie,
Acteur * à nos plaisirs enlevé pour jamais,
O sublime Lekain dont les rares succès
Décélaient de ton art l'étude approfondie !
Melpomène est assise auprès de ton cercueil :
Pour qui la chérissait ta perte est un long deuil.
Des passions en nous tu fis passer la flamme;
Mais leurs feux dévoraient ton ame;
Ces troubles, ces combats, tous ces tourmens divers,
Que ton jeu retraçait, tu les avais soufferts.

(*) On venait de perdre alors l'inimitable Lekain; et l'auteur saisit cette occasion de rendre hommage au talent et à l'amitié.

Et des flots irrités qui nous peindra la rage?
Le nocher qui, long-tems éprouvé sur les mers,
A combattu la mort, dans la nuit de l'orage,
Sous les coups des autans, sous le feu des éclairs?
Entendez ce mortel: qu'il parle, qu'il retrace
Et l'abyme qui gronde et la mer qui menace,
La nature imposante en ces grands mouvemens,
Sa voix, sa voix terrible éclatant sur nos têtes,
Et le combat des élémens,
Et la majesté des tempêtes.

Vous qui, de mes chagrins tendre consolateur,
Des yeux de l'amitié les cherchiez dans mon cœur,
Cher comte, vous savez s'il connut les orages
Et du sort et des passions.
C'est le tems qui seul fait les sages:
Qui mieux que vos conseils et mes réflexions
A tempéré l'ardeur de cette ame agitée,
Par tant de mouvemens tour à tour emportée?
Enfin d'un si long trouble elle peut respirer!
A des penchans plus doux elle aime à se livrer!
Je goûte cette paix que j'ai long-tems perdue,
Et cette liberté que je me suis rendue; *
Et je ne permets plus qu'au sein de mes loisirs
Les méchans et les sots corrompent mes plaisirs.

(*) L'auteur venait alors de renoncer au travail du Mercure.

Je vois sans surprise et sans peine
Ces scandales des arts que chaque âge ramène,
D'une plainte inutile éternel entretien;
Tous ces faux amateurs qui n'aiment qu'à détruire,
Qui, jugeant tout sans rien produire,
De l'empire du goût se croyant le soutien,
Veulent le gouverner sans y posséder rien.
Le dieu qu'on y révère y marqua votre place,
Vous qui, poète comme Horace,
Philosophe comme Ninon,
Pensez avec sagesse, écrivez avec grâce,
Et possédez le double ton
Et de la cour et du Parnasse.
Les jeux de votre muse ont orné vos beaux jours;
Les travaux de la mienne ont tourmenté ma vie.
Mais je les poursuivrai si vous m'aimez toujours:
Un ami tel que vous console de l'envie.

Par LAHARPE.

A

UN JEUNE CULTIVATEUR

nouvellement élu député.

Nouveau Cincinnatus, à la glèbe enlevé,
Au poste des honneurs, pour toi trop élevé,
La voix libre du peuple en ce moment t'appelle.
Tu vas quitter, Cléon, ton épouse fidelle,
Et ta jeune famille, et ce vieux serviteur
Qui, seul de tes troupeaux assidu conducteur,
Content de gouverner les brebis qu'il fait paître,
Partage avec son chien sa puissance champêtre.
Quel exemple! Plus sage et plus heureux que toi,
Renfermé dans les soins de son modeste emploi,
Sans songer au bonheur le vieux Lamon le goûte.
Insensible à l'éclat, il n'aura pas sans doute
L'honneur de voir son nom, dans nos journaux fêté,
Voler de feuille en feuille à l'immortalité:

Son destin moins brillant en sera plus tranquille.
— Est-ce un tort, diras-tu, de vouloir être utile?
Quand le peuple assemblé, m'honorant de son choix,
Me porte à la tribune où l'on défend ses droits,
Dois-je, amant comme vous des douces rêveries,
Oublier l'univers, couché sur mes prairies?
Vous aimez la paresse; hé bien! suivez vos goûts;
Mais permettez du moins qu'on travaille pour vous.
— J'entends : nos lois sans toi resteront incomplètes,
N'auront pas de valeur si tu ne les as faites;
Et quoique dans nos camps Mars soit toujours armé,
L'état serait perdu si l'on ne t'eût nommé.
Il m'en souvient, c'est toi qui jadis dans nos fêtes
Des Philis du canton célébrais les défaites,
Et, rustique Chaulieu, dans des vers inégaux,
Soupirais en plein air d'amoureux madrigaux;
Des divertissemens composais les programmes;
Aiguisais maint couplet où, faute d'épigrammes,
Comme quelques auteurs, tu cherchais le secours
Des jeux de mots savans, des profonds calembourgs.
C'était toi... Mais je vois sur ton front qui s'altère
D'un dépit concentré le trouble involontaire.
Du sarcasme, entre nous, laissons le ton moqueur,
Et des jeux de l'esprit n'affligeons pas le cœur.
Je rends justice au tien, que je crois bien connaître :
Ce que tu fus, ami, tu sauras toujours l'être:
Toujours digne de toi dans ton état nouveau,
Tu m'offriras encor le Cléon du hameau.

Je ne te verrai pas dans de viles enchères,
Mercenaire tyran, trafiquer de tes frères,
Immoler sans pudeur la justice à Plutus,
Et pour t'enrichir d'or t'appauvrir de vertus.
Jamais, déshonorant cette terre affranchie,
Tu n'y rappelleras la sanglante anarchie,
Ce monstre qui, naguère entouré d'échafauds,
Commandait à la mort et fatiguait sa faulx;
Qui, partageant la France en bourreaux, en victimes,
Transformait nos cités en de vastes abymes;
Où l'ami des vertus, le favori des arts,
Les timides enfans et les faibles vieillards,
Expiant leurs talens, leurs trésors, leur naissance,
Tombaient tous, convaincus de la même innocence.
Mais, Cléon, suffit-il pour mériter un rang
De n'être ni fripon, ni bourreau, ni tyran?
C'est un de ces devoirs qu'on remplit pour soi-même.
Connais d'autres secrets. L'homme est partout le même,
Impatient du joug que l'on veut lui donner.
Il faut donc vers le bien malgré lui l'entraîner,
Sans offenser ses droits maîtriser ses caprices,
Et faire à ses vertus servir même ses vices.
Est-ce auprès des bergers, au bruit de leurs chansons,
Que tu pris de cet art les augustes leçons?
Je suppose en tes mains l'autorité suprême:
Comment résoudras-tu ce vaste et beau problême
De l'homme à l'homme égal, libre et de fers chargé,
De l'homme protégeant pour être protégé,

Pour commander soumis, donnant puisqu'il possède,
Et n'usant de ses droits que parce qu'il les cède?
Sauras-tu rendre ainsi, par un traité commun,
Chacun l'appui de tous, tous l'appui de chacun;
Au sein même du trouble appelant l'harmonie,
Faire d'enfans rivaux une famille unie;
Et lorsque l'intérêt vient de les détacher,
Au nom de l'intérêt encor les rapprocher;
Régler jusqu'au pouvoir où je te vois prétendre,
Ne pas trop le serrer, ne pas trop le détendre?
Vois-tu ces fils légers que l'art n'a point tissus,
Humbles débris du chanvre et de sa tige issus?
Pareils, dans leur faiblesse, à ces pièges fragiles
Que la vive Arachné tend sous ses doigts agiles;
Frêles comme la feuille errante dans nos champs,
Ils voltigent comme elle, insultés par les vents:
Mais d'un nœud fraternel si l'art qui les rassemble
En câbles dans nos ports les arrondit ensemble,
Bientôt tu les verras, jusqu'aux cieux élancés,
Lever les rocs pesans dans les airs balancés,
Soutenir, promener sur les mers blanchissantes
Le poids des mâts tremblans, des voiles frémissantes,
Et, robustes jouets de l'orage et des eaux,
D'un hémisphère à l'autre emporter nos vaisseaux.
L'art qui sait de ces fils diriger l'alliance
Des grands législateurs t'explique la science.
Mais sans avoir sondé ces mystères profonds,
Observateur frivole, homme d'esprit sans fonds,

Tu crois briller déjà des plus vives lumières,
Quand ton œil s'ouvre à peine à leurs clartés premières!
Suffit-il d'être auteur, Cléon, pour être lu?
Pour siéger dignement suffit-il d'être élu?
Tu veux servir l'état : suis mon conseil; renferme
Ton zèle, ton savoir et tes plans dans ta ferme...
— Tu me réponds : Voltaire, et Raynal, et Rousseau
Auraient pu mieux que moi porter ce grand fardeau.
Mais au fond de mes bois dévorant leurs ouvrages,
N'ai-je pas médité ces immortelles pages
Où leur plume, réglant le sort de l'univers,
Rassemble de nos droits les élémens divers;
Où, sous leur main savante, est posée et décrite
La borne qu'aux mortels la raison a prescrite?
Guidé par ce flambeau que d'eux j'aurai reçu,
Je veux réaliser le bien qu'ils ont conçu,
Et du bonheur public... Ce plan vous fait sourire!
Y trouvez-vous encor quelque chose à redire?
— Ton projet est louable, et pour l'exécuter,
S'il ne faut en effet, Cléon, que le tenter,
Bien coupable ou bien fou qui voudrait t'en distraire!
Cléon a médité Raynal, Rousseau, Voltaire!
Cela me paraît fort... à peu près feuilletés.
Ces auteurs immortels, par toi tant médités,
T'ont laissé, je le crois, la mémoire remplie
Des doux baisers d'Agnès et de ceux de Julie.
Mais passons : ils t'ont fait publiciste achevé :
Je cherchais un Solon; le voilà tout trouvé.

Que sert de réfléchir, puisqu'au défaut des nôtres
Brillent, pour nous guider, les lumières des autres?
Avec de la mémoire on peut se dispenser
Du travail de produire, et du soin de penser;
Et sans se fatiguer à conquérir la gloire,
S'en faire une d'emprunt avec de la mémoire.
Cependant, n'en déplaise à tous les morts fameux,
Tu pourrais te tromper, même en prêchant comme eux.
Dans l'art du médecin, dans l'art du politique:
Le précepte est fort bon, mais moins que la pratique:
Et j'entends par ce mot cet utile savoir
Que tu n'as pas, Cléon, que tu ne peux avoir...
La science des cœurs, instruction profonde
Qu'on n'obtient pas aux champs, qu'on acquiert dans le monde.
Quand, riche des trésors de nos grands écrivains,
Tu me réciterais leurs chefs-d'œuvres divins,
Je combattrais encor l'espoir où tu te livres,
Convaincu que le monde instruit mieux que les livres.
Ecoute ce docteur: il est sûr de guérir
Tous ceux que dans ses mains chaque jour voit périr.
Du reste fort savant, tout gonflé d'aphorismes,
Analysant la fièvre et ses caractérismes,
Dissertant dans son livre, où tout est défini,
Sur la digestion mieux que *Spallanzani*,
Esculape infaillible, au fond de sa retraite
Il connaît tout, sait tout... C'est dommage qu'il traite.
Cet homme est ton portrait... Soit dit sans t'affliger,
Je préfère à cet homme, à toi ton vieux berger,

Qui n'apprit jamais rien, et sait à peine lire.
Je lui donne ma voix, et suis prêt à l'élire.
Le bon berger du moins, patriote tout bas,
Ecoutera toujours et ne parlera pas.
Fidèle à ce droit sens qui toujours le conseille,
Si quelque bon décret vient flatter son oreille,
De sa modeste place il saura l'approuver,
Sans user ses poumons, par *assis et lever*.
Peu jaloux de l'honneur d'une docte remarque,
Il n'ira pas chercher dans la Grèce *Plutarque*,
Thucidide, *Hérodote*, *Aristote*, *Platon*:
Pour citer un auteur il faut savoir son nom.
Aussi ne craignez pas que sa docte importance,
Attachant nos destins au sort d'une sentence,
Sur ces Grecs, que souvent l'on voit estropier,
Rejette ses erreurs pour les sanctifier.
S'il se trompe, jamais sa rustique malice
N'ira troubler un mort pour s'en faire un complice;
Par lui des demi-dieux, dans leur gloire endormis,
Jamais les noms sacrés ne seront compromis.

Si du moins, si le Tems eût de ses mains prudentes
Eteint chez toi le feu des passions ardentes,
Je pourrais espérer; c'est dans cette saison
Où l'homme a recueilli les fruits de sa raison,
Que, pilote averti par de nombreux naufrages,
Il devine les vents précurseurs des orages;
Connaît tous les écueils, et peut de leur danger
Garantir l'imprudent et jeune passager

Qui, sur la foi d'une onde et brillante et limpide,
Fait courir sur les flots son aviron rapide.
Ne crains pas que, séduit par des trompeurs attraits,
Cet Ulysse nouveau, respirant à longs traits
L'harmonieux poison qu'exhalent les sirènes,
De ses sens égarés laisse échapper les rênes.
De ces monstres charmans qu'il juge enfin du port;
Le souris est un piège, et le chant est la mort.
Ah! lorsqu'à ses dépens l'homme, devenu sage,
Sur la brillante erreur qu'on nomme le jeune âge
Tourne avec un soupir son regard consterné,
De ses illusions le rêve est terminé:
Des mensonges flatteurs tout le charme s'efface;
Pour ses yeux exercés il n'est plus de surface.
Ces cœurs gonflés d'orgueil et de vices remplis,
S'enveloppent en vain dans leurs mille replis;
Par le sage bientôt leur retraite est forcée:
Dans ces tombeaux vivans il poursuit la pensée.
Le méchant de ses traits veut en vain le percer;
Il a su les prévoir, il sait les repousser.
Qui veut gouverner l'homme avant doit le connaître,
Le juger tel qu'il est, et non tel qu'il doit être.
Dans tes champs où le pâtre, ami de ses rivaux,
Suit l'uniformité de ses simples travaux,
Où, libre de desirs, étranger à l'envie,
D'un cours toujours égal il laisse aller sa vie,
Tu pourras, à des cœurs jaloux de leur devoir,
Faire aimer de tes lois le modeste pouvoir:

Mais d'après tes bergers ne juge pas les hommes;
Laisse là tes coteaux, et descends où nous sommes.
Vois comme en un instant, Cléon, tout a changé!
De mille passions quel tableau mélangé!
Ce sont nouvelles mœurs, nouvelles habitudes,
C'est un autre univers qui veut d'autres études.
Dans les champs rien n'est faux; ici tout est masqué:
Dans les champs tout est simple; ici tout compliqué;
Chez toi tout est réel, et chez nous tout est songe;
Notre existence même est presque un long mensonge.
Ainsi que dans Platon, dans tes portraits flatté,
L'homme ne s'offre à toi que du plus beau côté.
Tu penses, caressant d'aimables impostures,
Que tu pourras en lois convertir tes lectures:
Abjure ton erreur; persuade-toi bien
Qu'ici surtout le mieux est l'ennemi du bien.
Il faut qu'ici Platon se ploie à nos usages:
Fais des lois pour des fous que tu veux rendre sages.
Ne va pas chercher l'homme en de rêves charmans;
C'est l'homme de l'histoire, et non pas des romans,
Que tu dois gouverner. Comment charger de chaînes
Tout ce cortège impur de passions humaines:
L'Egoïsme insensible et sourd aux maux d'autrui,
Qui n'a d'oreilles, d'yeux, d'entrailles que pour lui;
La douce Hypocrisie, innocemment perfide,
Glissant sous vingt baisers son poignard homicide;
Le farouche Intérêt armé d'un cœur d'airain;
La Prodigalité que suit toujours la faim;

L'Ambition de gloire et de meurtres avide;
L'Envie au teint malade, à l'œil creux et livide,
Effroyable squelette aux vivans attaché,
Versant sur eux le fiel dont il est desséché;
L'Avarice aux cent yeux, hideuse sentinelle,
Gardant de vains trésors qui ne sont pas pour elle;
La Luxure hardie, aux regards effrontés;
La Mollesse indolente, aux regards hébêtés,
Qui, sur la plume assise et d'ambre parfumée,
Respire en paix la fleur qu'elle n'eût pas semée;
Et, pourvu que nul soin ne trouble ses loisirs,
Consent que l'univers travaille à ses plaisirs;
L'Orgueil, père des arts, d'abord père des crimes;
Le Luxe au sein des ris s'entourant de victimes;
Et l'impure Débauche; et la Fureur sans frein;
Et la Licence impie une torche à la main,
Bacchante échevelée, avec des cris sauvages,
Le pied sur un cadavre appelant les ravages?
Les siècles sont toujours avares de vertus:
Où l'on voit un Socrate on voit cent Anitus.
Interroge l'histoire : as-tu dans ses annales
Lu du crime effréné les sombres saturnales?
Lève le voile, ami : d'un monde ensanglanté
Contemple si tu peux l'affreuse nudité:
Vois-tu dans ce lointain, tout semé de décombres,
Errer confusément ces innocentes ombres?
Que d'enfans, de vieillards massacrés ou meurtris!
Près de ces corps sanglans, au sein de ces débris,

Vois, vois ici, Cléon, ces femmes éplorées!
Vois ces vierges plus loin par le feu dévorées!...
Tu frémis!... mon crayon s'est à peine essayé.
Oh! si je présentais à ton œil effrayé
Ces tombeaux habités, tous ces vivans abymes
Que l'homme, affreux despote, a peuplés de victimes;
Du fanatisme ardent les bûchers révérés;
Ces Teutatès sanglans et leurs crimes sacrés;
Ces chaînes, ces verroux, ces bourreaux, ces tortures!
Et si, pour achever ces terribles peintures,
Du sang des nations composant mes couleurs,
Je traçais leurs forfaits, leurs fautes, leurs malheurs,
Que dirais-tu, Cléon?... He bien! ces maux, ces crimes,
Ces flots de sang versé, ces bourreaux, ces victimes,
Ces pieux assassins, fléaux de l'univers,
Ces générations d'hommes vils ou pervers,
Voilà les fruits impurs qu'au sein de l'Ignorance,
Mère du Fanatisme et de l'Intolérance,
Ont fait naître en tout tems la folle Ambition,
L'Entêtement aveugle et la Présomption,
L'orgueilleux faux-Savoir, toujours plein de lui-même,
Tyran plus dangereux que l'Ignorance même!
Et tous ces vains esprits, si prompts à s'exalter,
A qui Bayle jamais n'eût appris à douter...
Voilà... Mais tu te rends.... sur ton visage empreinte
Je lis de la vertu la généreuse crainte;
Déjà je te vois fuir à l'aspect désastreux
De ces anges si doux... qui s'égorgent entre eux;

Déjà dans ta frayeur en fuyant tu t'écries :
« Ah! rendez-moi mes champs, mes vergers, mes prairies:
« C'est là que tout le jour, d'heureux environné,
« J'essaierai de mes lois le code fortuné ;
« Soumettant sans contrainte à ce code facile
« De mes cultivateurs la nation docile.
« Que sans moi, j'y consens, de plus habiles mains,
« Pour les rendre meilleurs, imposant aux humains
« D'un invisible joug la chaîne héréditaire,
« Leur ouvrent des vertus le sentier salutaire,
« J'admirerai de loin ce courageux effort :
« Mais pour moi, dans ma ferme ainsi que dans un fort,
« Je cours m'emprisonner, content de mon partage,
« Législateur paisible en mon simple hermitage,
« Du modeste Candide admirant le destin,
« Et vivant comme lui des fruits de mon jardin. »

Par LAYA.

A L'AMITIÉ.

NOBLE compagne des disgraces,
Sœur et rivale de l'Amour,
Sans ses défauts ayant ses graces,
Et ses plaisirs sans leur retour;
Qui t'enrichis, qui nous consoles
Des pertes chères et frivoles
Qu'il fait dans nos cœurs chaque jour,
O toi dont les douceurs chéries
Font l'objet de mes rêveries,
Entre ces fleurs, sous ce berceau,
Amitié, doux nom qui m'enflamme,
Besoin délicieux de l'ame,
Je reprends pour toi le pinceau.
Mais où t'adresser mon hommage?
Où te trouver, charme vainqueur?
Quels lieux embellit ton image
Comme elle est peinte dans mon cœur?

Au sein des cités répandue,
Cherchant l'opulence et les rangs,
Vas-tu, complaisante assidue,
Languir à la suite des grands?
Te trouverai-je confondue
Dans la foule de tes tyrans?
Mais non; ce n'est que ton fantôme
Qu'on voit errer sous les lambris;
Des ruines et des débris,
L'ombre des bois, un toit de chaume,
De noirs cachots sont ton pourpris.
Tu fuis le faste et l'imposture,
Tu vas, loin des folles rumeurs,
Chercher au sein de la nature
La paix, l'égalité, les mœurs.
Sous le foyer qui l'a vu naître
Tu prends plaisir à visiter
Le sage occupé de son être,
Le seul qui sache te connaître,
Le seul qui sache te goûter.
Tu viens dans les belles soirées,
Quand les jeunes amans des fleurs
A leurs beautés défigurées
Rendent la vie et les couleurs:
Tu viens sans bruit, mais gaie et tendre,
Tu viens avec la liberté
Agréablement le surprendre
Sous le tilleul qu'il a planté;

Et, sans attendre qu'il t'invite,
Tu cours, aimable parasite,
T'asseoir à table à son côté,
Te rapprochant des mœurs antiques,
Et préférant les mets rustiques,
Sur sa table servis sans choix,
A ces festins asiatiques
Où l'on s'ennuie avec les rois.
Dans cette sage et libre orgie
Quels traits, quel mélange charmant
Et de candeur et d'énergie,
Et de sublime et d'enjouement!
Quel long et doux épanchement
D'esprit, de cœur, de caractère!
Quel intérêt! quel agrément!
Quel plaisir pur que rien n'altère!
La nuit n'est pour vous qu'un moment,
Et le soleil vous trouve encore
Au milieu des parfums de Flore,
Sous le tilleul, la coupe en main,
Libres des soins du lendemain,
Dans le sein de la confiance,
Disputant d'arts et de science,
Et des erreurs du genre humain.
O joie, ô douceur inconnue
Au vice, à la frivolité!
Viens donc ainsi, nymphe ingénue,
Porter dans mon obscurité

Le jour de la félicité.
Parais sous ce berceau champêtre,
Et par ta présence éclaircis
Les vapeurs qu'autour de mon être
Exhale l'essaim des soucis.
Fais succéder ta douce flamme
Au feu rapide et destructeur
Qu'allument encor dans mon ame
L'âge et ton frère séducteur.
Sois mon oracle et mon modèle,
L'appui, la compagne fidèle,
Et le témoin de tous mes pas.
Sans tes solitaires appas
Que sont les douceurs de la vie,
Les biens les plus dignes d'envie?....
Qu'est-ce que tout.... où tu n'es pas?
  Je vois sous la pourpre suprême,
Entre les bras du bonheur même,
Gémir les dieux du genre humain,
Poser l'orgueil du diadême,
Et la foudre qu'ils ont en main,
Et, s'échappant loin de leur temple,
A l'univers qui les contemple
Dans l'ombre te chercher en vain.
Je les vois desirer d'être hommes,
Envier l'état où nous sommes,
Pour se reposer dans ton sein.
  Sans toi l'homme s'affaisse et tombe

Dans le néant de la langueur:
Arbrisseau faible et sans vigueur,
Il cède aux vents, il y succombe,
Et rampe en proie à leur rigueur.
A l'abri même des tempêtes,
Au milieu des jeux et des fêtes,
Son cœur s'abat et se flétrit,
Tel qu'une vigne fortunée
Qui loin de l'aquilon fleurit
Sous un ciel pur qui lui sourit,
A sa faiblesse abandonnée,
Vers le sable penche entraînée,
Et sous ses propres dons périt.
  Par toi l'homme augmente son être,
Il se reproduit dans autrui;
Et sous le dais et sous le hêtre
Tu lui fais moins sentir l'ennui
Ou mieux goûter le plaisir d'être
Par la douceur de ton appui:
De ses besoins vive interprète,
Malgré ses soins à les cacher,
Tu vas, généreuse et discrète,
Par la route la plus secrète,
Au fond de son cœur les chercher.
Tu le calmes dans ses alarmes,
Tu taris le cours de ses larmes,
Tu romps l'effort de sa douleur,
Et tu retiens et tu désarmes

Son bras armé par le malheur.
Tu portes plus loin tes services;
Tu l'arraches du sein des vices.
Heureuse dans l'art d'émouvoir,
Ta voix, aussi douce que libre,
Par son insinuant pouvoir,
Remet son cœur dans l'équilibre,
Et le rappelle à son devoir.
Quel est ton suprême mérite!
Seul bien qu'il doive souhaiter,
Tu lui restes, quand tout le quitte,
Sans lui laisser rien regretter.
   Viens donc, compagne chaste et pure,
Fille du ciel, objet vainqueur,
Viens sous mon toit, viens dans mon cœur
Habiter avec la nature.
Du fond de mon obscurité
Je t'appelle sans imposture;
J'ignore la cupidité.
Ah! si dans mon indifférence
Par toi je me laisse charmer,
C'est sans projet, sans espérance;
J'aime pour le plaisir d'aimer.
   Qu'un autre, dégradant son être,
Aille, sous ton nom, courtiser
Ces grands, si peu dignes de l'être,
Que l'on apprend à mépriser
En apprenant à les connaître;

Profanant tes sacrés liens,
Que dans l'ombre son ame vile
En fasse un instrument servile,
Pour n'usurper que de faux biens:
Pour moi de ta beauté suprême
L'esprit frappé, le cœur épris,
Je ne cherche en toi que toi-même;
Toi seule à mes yeux fais ton prix.

Mais quoi! se peut-il qu'on t'immole,
Source féconde en vrais trésors,
Au faible espoir d'un bien frivole
Qui de nos mains fuit et s'envole,
Et ne laisse que des remords!
Que sont un sceptre, une couronne,
Un dais que la foudre environne,
Au prix d'un seul de tes transports?

Disparaissez, vapeur légère,
Vide aliment du fol orgueil,
Grandeur, richesse mensongère
Qu'engloutit la nuit du cercueil;
Vain simulacre qu'on renomme,
Du monde réel ennemi,
Fuyez... il me suffit d'être homme,
Et d'avoir un fidèle ami.

O tendre moitié de mon être,
Objet divin, sois rassuré;
Ose éprouver, ose connaître
Mon cœur par l'honneur épuré.

Tu le verras, toujours fidelle,
Suivre ton char dans les déserts,
T'aimer, t'adorer dans les fers,
Et, te trouvant toujours plus belle,
Trouver dans ton sein l'univers.

Mais aussi daigne me conduire,
Daigne dans mon choix m'éclairer;
En te cherchant je puis errer;
Mon cœur, trop facile à séduire,
Par son penchant peut m'égarer.
Je pourrais devenir peut-être
Ami comme on devient amant.
Un amant aime sans connaître:
L'Amour est l'enfant d'un moment.
Qu'au-dessus des folles tendresses.
A la raison je sois soumis:
Le sentiment fait les maîtresses,
Et la raison fait les amis.

Vers son temple règle ma marche;
Veille, préviens toute démarche
Dont je pourrais me repentir,
Et ne laisse sur mon passage
Que cœurs bien faits, dignes du sage,
Nobles et vrais, nés pour sentir.

Ecarte ces cœurs intraitables,
Toujours d'eux-mêmes différens,
Altiers, bizarres, indomptables,
De leurs amis jaloux tyrans;

Ces cœurs équivoques et sombres,
D'éternels soupçons accablés,
Enveloppés d'épaisses ombres,
Même avec toi dissimulés;
Ces cœurs qu'endurcit l'opulence,
Fiers de paraître protéger,
Dont l'insultante bienveillance
T'avilit sans te soulager;
Ces cœurs qu'accable un faste extrême,
Froids, stériles, inanimés,
Insensibles au bien suprême,
Au bien d'aimer et d'être aimés;
Ces cœurs légers, ces esprits vides,
D'objets nouveaux toujours avides,
Ardens et glacés tour à tour,
Qui, sans repos, sans consistance,
Te font, livrés à l'inconstance,
Autant d'outrages qu'à l'amour;
Ces cœurs vers la terre sans cesse
Par leur propre poids entraînés,
Pétris des mains de la bassesse,
Par l'or à ton char enchaînés;
Qui, prévoyant de loin l'orage,
Sans bruit désertent tes lambris,
Par un lâche et dernier outrage
Ne retournant dans ton naufrage
Que pour t'en ravir les débris;
Ces cœurs affreux, ces cœurs infames,

Contre leurs bienfaiteurs trompés,
Marchant dans l'ombre enveloppés
De noirs complots, de sourdes trames;
Et qui, sous ton sacré manteau,
De la rampante perfidie,
Par les ténèbres enhardie,
Cachant l'homicide couteau,
Volent, en leur fureur tranquille,
D'un air affable et caressant,
Dans tes bras, leur unique asile,
T'assassiner en t'embrassant:
Ces esprits faux, vains et futiles,
Aussi malfaisans qu'inutiles,
Du blâme avides écumeurs,
Par l'organe de qui circule
Le fiel amer du ridicule
Sur les talens et sur les mœurs;
Dont la méchanceté frivole
Te perd gaîment pour un bon mot,
Et, pour prix de tes soins, t'immole
Au vil amusement du sot.

Je veux, me respectant moi-même,
Que mon ami me fasse honneur,
Qu'on m'estime par ce que j'aime:
L'estime est le premier bonheur.
Qu'un double lien nous unisse,
Mais par d'irréprochables nœuds;
Je n'en veux point dont je rougisse:

Qui peut rougir n'est point heureux.
Mais dans ce calme des prairies
De mes profondes rêveries
Qui rompt le fil intéressant?...
Un jour plus pur dore ces rives,
Le vert de ce berceau naissant
Devient plus doux, ces eaux plus vives,
Et ce zéphyr plus caressant.
O charme! ô joie inattendue!
Je vois sous ces ombrages frais,
Je vois l'Amitié descendue!
Mon cœur me rappelle ses traits:
Paré des mains de la nature,
Son visage brille sans fard,
Ses yeux charment sans imposture,
Son front s'épanouit sans art,
Sur ses lèvres avec les graces,
Siège l'utile vérité;
La paix, les mœurs, la liberté
Suivent son char, sèment ses traces
Des roses de la volupté.
O toi l'honneur de la nature,
Belle des outrages du tems,
Dont notre hiver fait le printems,
Passion d'un cœur qui s'épure,
Asile de tous les instans,
Nymphe dont j'adore l'image,
Qui viens à moi les bras ouverts,

Reçois mon éternel hommage.
  C'est toi qui m'inspiras ces vers;
Embellis-les de tous tes charmes;
Qu'avec de si puissantes armes
Ils parcourent tout l'univers,
Moins pour conquérir les suffrages,
Pour ravir l'encens des mortels,
Que pour forcer leurs cœurs volages
A le brûler sur tes autels.

Par Guymond de la Touche.

DE LA NÉCESSITÉ

DU DRAMATIQUE ET DU PATHÉTIQUE

EN TOUT GENRE DE POÉSIE.

Ainsi, nourri des fruits de Rome et de la Grèce,
Emporté malgré vous par une noble ivresse,
Vous allez du Parnasse affronter les hasards,
Et braver ses serpens sifflant de toutes parts.
— Oui : soit raison, folie, ou sagesse ou délire,
Du penchant qui m'entraîne il faut subir l'empire.
Je connais les vautours, les monstres écumans
Qui toujours de la gloire assiègent les amans ;
Je sais tous les dégoûts qu'on prépare au poète ;
Mais l'immortalité vaut bien ce qu'on l'achète.
—Fort bien ; mais savez-vous par quels dons précieux
Il faut justifier ce titre glorieux,

Ce grand nom qu'on recherche et trop souvent à craindre?
—Je sais que l'art des vers n'est rien que l'art de peindre.
Je connais la nature, et sur ses grands tableaux
J'ai cent fois, jeune encore, essayé mes pinceaux;
Et peut-être saurai-je, imitant sa magie,
Dans ses traits variés saisir son énergie.
—C'est beaucoup. Vous pourrez, au réveil du printems,
En vers harmonieux ressusciter nos champs:
Vous peindrez les zéphyrs rendus aux vœux de Flore,
Se jouant dans nos prés des perles de l'Aurore;
Vous peindrez les ruisseaux fuyant parmi les fleurs,
Et les flots caressans ranimant leurs couleurs.
J'entendrai des forêts les cimes ondoyantes
Au choc des aquilons dans vos vers frémissantes;
Repoussant, repoussés, leurs immenses rameaux
Dans les airs mugissans rouleront à grands flots.
Mais Palès nous appelle en ces longs pâturages:
Suivons-y les troupeaux errans dans les herbages.
Ces moutons rassemblés par un visir actif,
Obéissant et libre, et despote et captif;
La génisse au front calme, au regard débonnaire,
Traînant son doux fardeau, parure d'une mère;
Le bœuf sombre et pensif ruminant à l'écart;
Ses frères pesamment égarés au hasard,
Leur père, époux ardent, l'œil superbe, farouche,
Contemplant les beautés dont s'honore sa couche,
Défiant un rival d'un regard dédaigneux,
Et d'un pied roide et fier foulant le sol poudreux;

Et la chèvre insultant à l'épine naissante,
Et du jeune coursier la fougue impatiente,
Tantôt d'un air farouche appelant les combats,
Tantôt accélérant ou retardant ses pas,
Vingt fois devançant l'œil dans sa course indomptée,
Et du fleuve indigné brisant l'onde irritée.
Le feu semble jaillir de ses naseaux ouverts:
Il affronte les vents, il provoque les airs;
Haletant de courage, et palpitant d'audace,
Au moindre bruit il vole, il bondit, il menace;
Ses longs crins agités, ses prompts frémissemens,
L'écho grondant au loin de ses hennissemens,
Son front, ses yeux, son port, et sa noble furie,
Tout annonce un vainqueur pour les champs d'Olympie.
Mais quel bruit m'a frappé? Je ne me trompe pas;
Oui, c'est la basse-cour, c'est son joyeux tracas;
C'est Colin suspendant aux murs d'un toit rustique
Ses colliers, ses râteaux, ce joug, ce van mystique;
C'est Lucas, en Neptune, un trident à la main,
Entassant sur un char l'engrais du champ voisin.
C'est ici, dans un coin, sur un faisceau d'herbage,
Lise qui sous ses doigts voit mousser son laitage;
Là le père à l'écart roulant quelque fardeau,
Ou la mère, sans soins, dévidant son fuseau.
C'est d'enfans ingénus une troupe riante,
Déployant de leur cœur l'allégresse bruyante,
Se jouant d'une rose, ou d'un oiseau surpris,
Ou d'un chien caressant qu'elle suit à grands cris.

Voyez-moi s'avancer, sortant de la chaumière,
Un panier à la main, la prudente fermière.
Voyez l'orge à grands flots jaillissant sous ses doigts,
Et ce monde affamé s'empressant à sa voix.
Quels élans! tout accourt, vole, se précipite.
J'aperçois même entre eux le moineau parasite,
Qui, des saules voisins, plantés exprès pour lui,
Vient s'asseoir hardiment à la table d'autrui.
Quels gloussemens! quels cris! On s'affronte, on se pousse;
L'impatiente faim pour un grain se courrouce.
Plus d'un coup est porté, plus d'un bec est sanglant;
Plus d'un convive fuit, et revient plus ardent.
Voyez, roi du banquet, levant sa tête altière,
A la crête de pourpre, à la démarche fière,
Ce sultan de son bec laissant tomber vingt fois
Le grain qu'il distribue et répand à son choix:
De quel œil, caressant tant d'Hélènes fidèles,
Il va, revient, jouit, s'applaudit de ses ailes!
Quel port! né pour régner par la guerre et l'amour,
Mars, Vénus de leurs feux l'enivrent tour à tour,
Et sa brillante voix, trompette de l'Aurore,
L'annonce d'heure en heure au sérail qui l'adore.

Ainsi des dieux des champs osant dicter les lois,
Sage vieillard d'Ascra, ton rival autrefois,
Pour régner en vainqueur sur notre ame attendrie,
Savait tout animer du souffle de la vie,
Et, loin de sa carrière à toute heure emporté,
Prévenir le dégoût de l'uniformité.

On ne le voyait pas, et sans nombre et sans grace,
D'un beau vers isolé marquer toujours sa trace,
Et, d'espace en espace alignant de grands mots,
Provoquer lourdement les brouhahas des sots.
Immolant la chaleur à la sèche élégance,
Il ne promenait pas sa frivole abondance
Des prés fleuris, coupés de ruisseaux vagabonds,
Aux bois touffus ou clairs battus des aquilons;
De ces bois aux vergers, des vergers aux fontaines,
Des monts à la vallée, et des coteaux aux plaines.
Que m'importe en effet que la terre et les cieux
Toujours sous même aspect soient offerts à mes yeux,
Si, dans ce vaste amas de peintures connues,
Tandis que mon esprit n'embrasse que des nues,
Rien ne parle à mon ame, ou rien de ma raison
N'agrandit la lumière et n'étend l'horizon;
Si mon cœur, se traînant de merveille en merveille,
Toujours plus affadi, jamais ne se réveille.
Mais pour le réveiller de sa longue stupeur
Il faut sans doute, il faut soi-même avoir un cœur:
Le cœur seul fait le peintre ainsi que le poète:
Sans lui, sous le pinceau la nature est muette,
La poésie expire. O Zeuxis des Français!
O Vernet! ô grand homme! en quels sublimes traits
J'ai vu partout cent fois le tien se reproduire!
Quel est toujours vers toi le pouvoir qui m'attire?
Sont-ce d'un crêpe obscur les cieux au loin voilés?
Sur les flots écumans les flots amoncelés,

Les rochers blanchissans disparus sous les ondes,
La foudre réfléchie en leurs grottes profondes,
Et ces vaisseaux, les uns suspendus dans les airs,
Les autres retombés et rentrant aux enfers,
Heurtés, heurtant, brisés dans leur rencontre affreuse,
Et, dans le noir chaos d'une nuit ténébreuse,
Des plus ardens transports l'Océan tourmenté?
Tremblant à tant de force, à tant de vérité,
Je vois les élémens soumis à ton empire,
Et, plein d'un sombre effroi, je recule et t'admire;
Mais prêt à reposer, trop long-tems agité,
Sur des tableaux plus doux, mon œil épouvanté,
Dans ces vastes horreurs quel attrait me rengage?
C'est une femme, un pied tendu vers le rivage,
Un pied sur un vaisseau prêt à se fracasser,
Dans ses bras un enfant qui l'ose caresser:
Son transport, en tout autre aveugle et téméraire,
Son trouble, son audace annoncent une mère.
A son air, à ses cris son espoir, son effroi,
Toutes ses passions se transmettent en moi.
C'est sur un noir rocher, écueil épouvantable,
Un vieillard éperdu que la terreur accable,
Et ranime et suspend, entre l'onde et les cieux,
A l'aspect d'un vaisseau qui se brise à ses yeux.
Il tombe, il se relève; il s'élance, il expire.
Dans ce vivant tableau tout se meut, tout respire.
Après des traits si fiers, maigres dessinateurs,
D'un théâtre désert brillans décorateurs,

Savans à tout orner, mais dont l'art en notre ame
Jamais du sentiment n'a pu porter la flamme,
Que l'on admire en vous, stériles beaux esprits,
La pureté, la grâce, et le froid coloris,
De vos riens cadencés vantez-nous l'harmonie;
Mais apprenez d'Apelle et du dieu du génie
Que l'esprit perd bientôt son éclat emprunté.
Le cœur seul peut conduire à l'immortalité.

Par feu Leblanc, *auteur de Manco et des Druides.*

A M. LE P*** DE B***.

Je revois donc les bords où le ciel m'a fait naître!
Là j'ai vu comme un jour passer mes premiers ans,
Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connaître.
C'est là que j'essayai ma pensée et mes sens,
Et m'assurai du plaisir d'être.
C'est ici que la voix d'un maître
A troublé mes jours innocens.
La raison des parens gêne le premier âge;
La tendresse et l'humeur nous prodiguent leurs soins;
Tous les goûts à la fois, mille nouveaux besoins
Nous font sentir notre esclavage.
Le cœur inquiet et volage
Veut s'égarer en liberté,
Et sur les ondes emporté
Craint le pilote, et non l'orage.
D'un joug utile on se dégage;

L'espérance au front gai vient flatter nos desirs:
J'étais embarrassé du choix de mes plaisirs;
    Tout devait être mon partage;
    J'entreprenais mille travaux;
Je me faisais aimer, j'étais utile au monde,
Je suffisais à tout; obstacles et rivaux,
Rien n'arrêtait une ame ardente et vagabonde
Qui prévoyait dans tout quelques succès nouveaux.
Il me semble qu'ici le souffle du zéphire
M'apporte des esprits plus purs et plus nombreux:
    Dans ces lieux où je fus heureux
Avec plaisir encor quelquefois je respire;
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans;
Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure,
    Et le printems de la nature
Pour un instant du moins me rend à mon printems.
Je cherche à retenir l'erreur où je me plonge;
C'est ainsi qu'un amant, chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtait lui prouve le mensonge,
S'efforce à retomber dans les bras du sommeil
    Pour être encore heureux en songe.
J'espérais autrefois: espérer c'est jouir.
    Mais le tems fait évanouir
    Ces chimériques jouissances;
    Il m'en fait voir la vanité
    Sans me rendre en réalité
    Ce qu'il m'enlève en espérances.
Je perds tous les objets qu'il ôte à mes desirs;

De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs.
Sous ses voiles obscurs, au printems de mon âge,
Je voyais tous les biens qu'il allait m'apporter :
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter!
J'aimais à le prévoir, je perds à le connaître :
J'espérais l'instant où je suis;
Je crains l'instant où je dois être.
Il est d'autres plaisirs que le tems a détruits :
Plus jeune, je pensais que ma jeune maîtresse
Etait le seul objet qui pourrait m'enflammer;
Je croyais pouvoir seul obtenir sa tendresse;
Je croyais que nos cœurs s'attendaient pour aimer.
Comme un choix éclairé j'adorais son ivresse;
Ses desirs me flattaient, j'estimais ses rigueurs;
Du nom de sentiment j'honorais sa faiblesse;
Je croyais que les cœurs étaient le prix des cœurs.
J'errais dans les jardins d'Armide :
Au miroir de la vérité,
Au lieu d'un séjour enchanté,
Je découvre une plage aride.
Je l'ai vu cet amour, cette divinité;
Au vide de nos cœurs, à notre oisiveté
J'ai vu qu'il devait sa puissance;
Il n'est jamais dans sa naissance
Que le goût de la volupté,
Languissant dans la jouissance,
Réveillé par la vanité.

D'une froide fidélité
On conserve l'objet avec inquiétude,
On lui soumet sa volonté;
L'amusement se change en habitude,
L'habitude en nécessité.
J'ai perdu par degrés les erreurs les plus chères.
Ah! le grand jour qui m'à frappé
M'éclaira trop sur nos misères,
Et je maudis l'instant où je fus détrompé.
Je voyais les humains comme un peuple de frères;
Sans défense auprès d'eux je ne redoutais rien.
Je voyais tous les cœurs prêts à répondre au mien;
Je croyais aux amis sincères:
J'ai vu l'exacte probité
Et la scrupuleuse équité
Voiler souvent des cœurs arides;
J'ai vu prendre pour la bonté
La faiblesse des cœurs timides;
Le vil besoin d'être flatté
Donner des louanges perfides:
J'ai vu que la sincérité
N'était que l'orgueil ou l'envie
Qui s'exhalait en liberté.
Par une fausse piété
J'ai vu la raison poursuivie;
J'ai vu le vice heureux, de grâces revêtu,
Déplacer avec art le mérite sublime:
Tout est opprimé s'il n'opprime;

Tout combat sur la terre, ou tout a combattu:
Le plus fort est tyran, le plus faible est victime.
Aurais-je donc perdu le plaisir d'estimer?
Et faut-il rougir de mon être?
Dès qu'on commence à vous connaître,
Faut-il donc, ô mortels! cesser de vous aimer?
Auprès de toi souvent j'oublie
Combien ils sont légers, aveugles ou pervers;
Si je méprise en eux la nature avilie,
J'admire et j'aime en toi la nature ennoblie.
Sans toi j'irais chercher les plus sombres déserts;
Et dans un antre obscur, ou sous un toit de chaume,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,
Je m'écrierais avec Brutus:
O vertu! n'es-tu qu'un fantôme?

Par SAINT-LAMBERT.

A MON CURÉ.

PATRIARCHE de mon village,
Pasteur d'innocentes brebis,
Guide éclairé, prêtre doux, ami sage,
Je quitte les pompeux lambris
Pour voler dans mon hermitage.
Loin des méchans et loin des sots,
Je vais dans mon manoir tranquille
Goûter des plaisirs purs, ignorés à la ville,
Jouir de l'amitié, me livrer au repos.

Je vois déjà la nature sourire;
Son front est couronné de fleurs:
Je sens déjà qu'elle m'inspire
Des vers plus doux et de plus douces mœurs.

Ne crois pas que, semblable aux riches imbécilles
Qui traînent dans les champs leur faste et leurs soucis,
J'aille porter dans nos asiles
Le luxe et le ton de Paris.
Suivis de coquettes futiles,
D'artistes et de beaux esprits,
Ils changent bien de domiciles;
Mais ils ne changent pas d'ennuis.

Sur la foi d'un rimeur qui, dans sa case obscure,
Entasse les rubis, les perles, les saphirs,
Et croit avoir peint la nature
Lorsque dans ses vers pleins d'enflure
Il a fait lourdement voltiger les zéphyrs,
Dans sa calèche surdorée
Un financier, de tous les plaisirs las,
S'en va dans sa terre titrée
Chercher les jours de Saturne et de Rhée.

Ah! ces beaux jours, ces jours si pleins d'appas
Ne luisent plus sur la France éplorée:
L'âge d'or était l'âge où l'or ne régnait pas.
Mais dans notre demeure agreste,
Où l'on ne voit ni riches ni seigneurs,
Le crépuscule nous en reste,
Et son feu réchauffe nos cœurs.
J'y sens le charme d'être père,
J'y sens la douceur d'être époux;

Et chacun des jours qui m'éclaire
M'y promet des jours aussi doux.
Il faut en convenir, la nature nous donne
De vrais plaisirs dans tous les tems.
Dédommagé par les fruits de l'automne,
Je ne regrette pas les roses du printems.
Si je n'ai plus les feux du premier âge,
Si par des yeux fripons, par un gentil corsage,
Je ne me laisse plus charmer,
Plus libre, plus heureux, plus sage,
J'aime ce que je dois aimer.

La tendre amitié qui t'enflamme
Te fait jouir de mon bonheur;
Chaque sentiment de mon ame
Est un sentiment pour ton cœur.
Mais tes plaisirs sont aussi mon partage:
De tendres pleurs inondent mon visage
Quand je te vois aider un malheureux. . . .
O bon pasteur! dans ta triste chaumière
Tu ne te bornes pas à porter la lumière;
Le pauvre en te voyant ne forme plus de vœux;
Tu deviens son ami, son compagnon, son frère;
De lui tes soins écartent la misère;
Il s'attendrit, soupire et renaît sous tes yeux.
Mais déjà tu rougis : la vérité te blesse
Quand elle peint tes sentimens.

Il faut bien me prêter à ta délicatesse:
Parlons, si tu le veux, de nos prés, de nos champs.
Rappelle-toi ces fraîches matinées
Où l'hiver règne encor sur les plantes fanées,
Où l'éclatant soleil fait briller les glaçons;
En vrais amans de la nature
Nous allions, bravant la froidure,
Espérer une feuille, épier des bourgeons.
Chaque instant semblait nous promettre
Pour le lendemain un plaisir:
En nous chaque instant faisait naître
Un nouvel intérêt, un espoir, un desir.
Heureux, cent fois heureux l'homme simple et champêtre!
Son bonheur n'est jamais suivi du repentir.

Coulez rapidement, volez, heures trop lentes;
Rendez-moi les objets d'un innocent amour,
Rendez-moi ces berceaux, ces retraites charmantes
Qui modèrent les feux du brillant dieu du jour.
On y jouit du spectacle sublime
Des monts qui s'élèvent aux cieux,
On y voit le Jura dont l'orgueilleuse cime
Arrête la foudre des dieux.
Tandis que des ardeurs cruelles
Brûlent la terre aux longs jours de l'été,
L'œil de ses neiges éternelles
Contemple avec respect l'éclatante beauté.

L'esprit, plus fier à l'aspect des montagnes,
Plane, vole sur leurs sommets;
Errant sur les vastes campagnes,
Il s'occupe de grands objets.
Guidé par des lois incertaines,
Il voit dans les pays divers
L'homme, accablé sous le poids de ses chaînes,
Déplorer lâchement ses ennuis et ses peines.
Un peuple, un peuple seul a su briser ses fers.
Ah! sois toujours, respectable Helvétie,
L'asile du bonheur, le temple des vertus:
Qu'il soit toujours au monde une patrie
Pour ces mœurs qu'on regrete et qu'on ne connaît plus.

Mais je m'élève trop, je prends un vol superbe:
La prudence le veut; cher pasteur, descendons.
Sous nos verts peupliers foulons humblement l'herbe,
Et *revenons à nos moutons*.
Ils sont conduits par des bergères
Douces, innocentes comme eux.
Ah! permets-leur, sous les yeux de leurs mères,
La danse, la gaîté, les jeux.
Soyons sages, si tu le veux;
Mais ne soyons jamais sévères:
Sous les rustiques toits appelons le plaisir;
Qu'il vienne au doux son des musettes;
Pour les hameaux embellissons les fêtes;
C'est aux hameaux qu'on a droit d'en jouir.

Les habitans de mon village,
La bêche en main, ont orné mon séjour,
C'est par leurs soins qu'il me plaît davantage.
Je leur dois des soins à mon tour:
Je dois éloigner d'eux la douleur, la misère,
Les consoler, les aimer, les servir.
Ainsi que toi le ciel m'a fait leur père...
A ce nom seul je me sens attendrir.

O mon pasteur! ma plus douce espérance
Est de couler au sein de l'innocence
Mes paisibles jours avec eux.
D'un dieu juste, mais bon, en les rendant heureux,
Il faut, hélas! mériter la clémence.
Ah! sans doute ce dieu pardonne aux faibles cœurs:
Un jour vient où lui seul leur fait verser des larmes;
Touché de leurs tendres alarmes,
Il ouvre son sein à leurs pleurs.

Unissons, s'il se peut, les vertus et les graces;
Allions la sagesse et l'innocent plaisir;
Laissons de nous un tendre souvenir;
Qu'à nos bienfaits on connaisse nos traces.
Portons aux faibles des secours;
Formons des nœuds pour l'aimable jeunesse.
Aux autels de l'Hymen, conduits par les Amours,
Les couples fortunés nous béniront sans cesse.

De la folâtre enfance animons tous les jeux,
Embellissons encor les instans du bel âge,
Ouvrons nos cœurs aux vieillards vertueux,
Et le bonheur de tous sera notre partage.

Par Marnésia.

A UN AMI.*

SUR LA BONNE ET LA MAUVAISE PLAISANTERIE.

Risu inepto res ineptior nulla est.
CATULLE.

AMI, dont le goût pur, l'esprit solide et fin
Rougirait de confondre Horace et Tabarin,
Et, toujours plus épris des bons mots de Catulle,
Distingue un bon plaisant d'un railleur ridicule,

(*) On donne ici cette épître d'après le véritable manuscrit de l'auteur. Il n'en a couru jusqu'à présent que des copies infidelles. Elle a paru dans plusieurs recueils absolument tronquée, et même sans son vrai titre. Au reste, cette épitre, dont le sujet est neuf, fut faite, il y a long-tems, à l'occasion d'un misérable bouffon de société qui, à la honte du bon sens, était accueilli alors par les gens du bon ton.

Tandis qu'un sot titré, qu'enivre son faux gout,
Ne se connaît à rien, et veut juger de tout,
Ne ris-tu pas de voir, par sa folle grimace,
Un singe de Momus charmer la populace?
La Fontaine a dit vrai : le ciel fit pour les sots
Tous les méchans diseurs d'insipides bons mots.
O le fâcheux plaisant qui, dans son froid délire,
L'ennui peint sur le front, prend le masque du rire,
Et, pesamment folâtre en sa légèreté,
Tourmente son prochain de sa triste gaîté!
Quelle gloire, en effet, pour tout être qui pense
De vieillir dans ces jeux d'enfantine démence,
D'avilir son esprit, noble présent des dieux,
Au rôle indigne et plat d'un farceur ennuyeux,
Qui, payant son écot en équivoques fades,
Envie à Taconnet l'honneur de ses parades,
Et même en cheveux gris, parasite bouffon,
Transporte ses tréteaux chez les gens du bon ton!
Non que je veuille ici, censeur atrabilaire,
Effaroucher les Ris et bannir l'art de plaire,
Ou, de l'aménité vantant les seuls attraits,
Du carquois de Momus émousser tous les traits;
Je connais trop le prix d'un riant badinage;
Mais je hais d'un farceur l'absurde personnage,
Ses grossiers calembourgs, ses burlesques accens.
Un bouffon sait tout feindre, excepté le bon sens.
D'un baron d'Onderwal l'un prend l'air hypocondre;
Exprès pour m'ennuyer l'autre arrive de Londre;

Mais quelque nom qu'il prenne, ou baron ou milord,
Un sot est toujours sot, et l'on reconnaît *Goord.* *
Je plains le malheureux qui s'est mis dans la tête
De plaire aux gens d'esprit à force d'être bête...
Qu'un monsieur Turcaret savoure en se pâmant
De ses mots à gros sel le stupide enjouement;
Ce jargon sert toujours de voile à la sottise.
Le véritable esprit jamais ne se déguise:
Pareil à la beauté, la nature est son art.
Les Grâces et d'Egmont n'ont pas besoin de fard.
Hébé fuit l'art de plaire; elle en plaît davantage.
Pour l'aimable candeur tout voile est un outrage;
La feinte avilit l'ame; et dans les moindres jeux
Le vrai, de nos plaisirs est le principe heureux.
Voyez près de Bacchus la Feinte disparaître;
Des flots de son nectar la Vérité va naître.
L'aimable Vérité rit dans les coupes d'or;
Tout le cœur se dévoile et prend un doux essor.
Une gaîté piquante est l'ame de la table:
L'usage en est charmant; l'abus seul est blâmable.
Tels la Fare et Chaulieu, ces convives divins,
Exhalaient en bons mots la vapeur des bons vins.
La raison s'éclairait du feu de leurs saillies;
Minerve applaudit même à leurs sages folies;
Et les Grâces, toujours compagnes de leurs jeux,
Leur versaient l'ambroisie, et soupaient avec eux.

(*) Impertinent bouffon de société, connu sous le nom de milord GOORD.

De là ces vers légers, enfans de la Tocane, (1)
Non ces lourds quolibets d'un Trivelin profane,
Qui verse avec le vin ses rébus à foison,
Fait rougir la pudeur et bâiller la raison.
Il est un art charmant d'amuser et de rire:
Il faut de sel attique égayer la satire.
L'adresse est de choisir le trait qu'on doit lancer;
Qu'il effleure en volant, et pique sans blesser.
Fille de l'à-propos, la saillie est plus vive:
Un bon mot répété perd sa grâce naïve.
Ingénu, mais discret, vif sans être mordant,
Qu'il soit d'un homme aimable, et non pas d'un pédant:
Son rire vous attriste; il décoche avec flegme,
Au défaut de saillie, un antique apophthegme,
Et, de cent bons mots grecs doctement hérissé,
Sous un pesant adage il vous croit terrassé.
Cent fois plus ridicule est ce pédant ignare
Qui, sans grec ni latin, dans son français barbare,
N'oppose aux meilleurs traits qu'un insolent ennui,
Et pense voir partout le sot qu'on trouve en lui.
Jamais de l'ironie il n'a su les mystères.
Momus prête ses traits à des mains plus légères.
Ainsi contre Dacier les Grâces et les Ris,
Charmante Sévigné, combattaient pour ton fils. (2)

(1) Vin de primeur, célébré par Chaulieu.

(2) On connaît le petit duel littéraire du marquis de Sévigné et de Dacier. Ce fut le combat de la grâce et du pédantisme.

Le Français, né malin, pardonne à qui l'amuse,
Beaumarchais a fait rire, et le public l'excuse;
Dorcas rend le mensonge aimable et séduisant;
Chloé médit pour nuire, et plaît en médisant.
N'allez point toutefois, par d'aimables surfaces,
Donner à la noirceur le coloris des grâces.
Nos vices du bon ton, quoique doux et charmans,
Ont bientôt fatigué leurs coupables amans.
La bonne compagnie est par fois détestable;
Et le vaisseau que presse un corsaire implacable,
Et le bois le plus noir, tout peuplé d'assassins,
Sont plus sûrs, mes amis, que vos cercles divins.

D'une gaîté sans frein réprimez la licence,
Et respectez les dieux, la pudeur et l'absence:
Qu'un ami par vos traits ne soit point immolé.
En vain le repentir, honteux et désolé,
Court après le bon mot aux ailes trop légères;
Il perd ses pas tardifs et ses larmes amères.
Fuyez donc le sarcasme et ses ris indiscrets.
L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.
Ménagez-lui toujours une heureuse retraite:
Que l'objet du bon mot lui-même le répète.
On sourit quand du feu d'un mot qui semble éteint
La maligne étincelle éclate et vous atteint;
Mais on est indigné du cyclope difforme
Qui sur l'aimable Acis jette sa roche énorme;
Galathée en pleurant s'enfuit sous les roseaux.

Jadis Vulcain forgea d'invisibles réseaux;

Tels sont les rets subtils d'un railleur socratique.
On aime un bon plaisant; on abhorre un caustique.
On fuit ce persiflage au sourire affecté,
Ce ton leste et moqueur de la fatuité.
J'aimerais mieux encor la gaîté brusque et folle
Que le froid enjouement de ce jargon frivole.

Marot sut parmi nous, rieur vif et malin,
Décocher l'épigramme avec un art badin.
Par cet art autrefois l'ingénieux Catulle
Sur César, en jouant, lança le ridicule.
De ce railleur exquis retenons bien ce mot:
Gardez-vous d'un sot rire; il n'est rien de plus sot.

Le sexe fait valoir les traits du badinage,
Et sa vive saillie emporte un doux suffrage.
Qui dit belle dit tout : quelle belle, en effet,
Ne semble pas avoir tout l'esprit qu'on lui fait?

La nymphe qui déjà touche au neuvième lustre,
Au défaut d'être belle alors veut être illustre.
On prodigue l'esprit; les bons mots font un nom;
Et l'on se croit au moins Aspasie ou Ninon.

N'ai-je pas vu Daphné, cette antique merveille,
Lancer des impromptus qu'on lui prêtait la veille?
Tel de Pasquin dans Rome on voit le marbre usé
Mettre en vogue un bon mot dans son sein déposé.

Souvent la jeune Eglé, pétulante convive,
Mêle au geste indiscret la facile invective,
Et croit impunément, dans ses jeux étourdis,
Vous percer de bons mots qu'elle pense avoir dits.

L'Amour avec dédain s'envole et fuit ses traces.
L'invective jamais ne fut le ton des Graces.
La politesse aimable et sage en sa gaîté
Est le plus doux lien de la société.

Eh! pourquoi des égards briser l'heureuse chaîne!
Sexe né pour l'amour, pourquoi chercher la haîne?
Vous qu'attaque une belle, ah! n'oubliez jamais
Les égards indulgens qu'on doit à ses attraits.

Fuyez l'aigre dispute; une morgue insensée
Affecte en vain le droit d'asservir la pensée.
N'ambitionnez point ce triomphe imprudent;
C'est un art de savoir triompher en cédant.
Amant de la raison, défenseur du génie,
De contester sans cesse évitez la manie:
Une aimable indulgence est souvent de saison;
C'est avoir déjà tort que d'avoir trop raison.

Railleur novice encor, si tu veux qu'il me frappe,
Ne m'avertis jamais du bon mot qui t'échappe:
Sur ma lèvre à l'instant le sourire est glacé;
Et le plaisir languit dès qu'il est annoncé.

Tel lance un trait plaisant qui n'eût pas su l'écrire;
Tel écrit un bon mot qu'il n'eût jamais su dire.
L'auteur vif et brillant (1) qui fit parler Usbeck,
Dès qu'il parlait lui-même était pesant et sec.
Ce Boileau, si funeste à l'auteur (2) de Pyrame,
Si fin dans la satire, est froid dans l'épigramme.

(1) Montesquieu dans ses Lettres Persanes.

(2) Pradon.

Rousseau, qui de ce genre eût mérité le prix,
Souvent d'un sel trop âcre a semé ses écrits.
Nul n'a tous les talens; tout homme a ses limites;
Même aux dieux d'Hélicon des bornes sont prescrites
Voltaire, qui, du Pinde avide conquérant,
Voulut tout embrasser, fut plus vaste que grand.
Je vois parmi ses fleurs plus d'une ronce éclose.
J'aime son Pompignan qui se croit quelque chose; (1)
Mais je ne puis aimer son malheureux Fréron
Qu'il appelle un faussaire, un escroc, un giton:
C'est noyer le bon mot dans un torrent de bile.
N'était-ce pas assez que Fréron fût Zoïle?
Ou que Stupidité, qui fait tout de travers,
Lui mît si plaisamment des ailes à l'envers?
Le dépit raille mal; ses jeux sont des querelles:
Se fâcher d'un bon mot c'est lui prêter des ailes.
D'une vaine colère adoucissez l'éclat,
Et que des jeux d'esprit ne soient point un combat.
De Lah***, a-t-on dit, l'impertinent visage
Appelle le soufflet: (2) ce mot n'est qu'un outrage.
Je veux qu'un trait plus doux, léger, inattendu,
Frappe l'orgueil d'un fat plaisamment confondu.
Dites: ce froid rimeur se caresse lui-même;
Au défaut du public il est juste qu'il s'aime;
Il s'est signé grand homme, et se dit immortel
Au Mercure! Ces mots n'ont rien qui soit cruel.

(1) Qui ne sait le vers?
Et l'ami Pompignan croit être quelque chose.

(2) Ce mot connu est de Piron.

Jadis il me louait dans sa prose enfantine:
Mais, dix fois repoussé du trône de Racine,
Il boude; et son dépit m'a, dit-on, harcelé.
L'ingrat! j'étais le seul qui ne l'eût pas sifflé.
Un jour certain prélat, d'ignorante mémoire,
Fier d'un beau mandement dont il payait la gloire,
Aborda ce railleur, si connu parmi nous.
L'avez-vous lu, Piron? Oui, monseigneur; et vous?
Ainsi d'un trait plaisant la saillie étincelle.
Dans cet art périlleux plus d'un Français excelle.
Quelquefois dans ses vers le héros de Berlin
Se permit d'aiguiser le sarcasme malin,
Et, des rois empesés raillant la confrérie, (1)
Soumit le trône même à sa plaisanterie.
Mais la Prusse sanglante expia ses bons mots:
Le poète railleur coûta cher au héros:
Il siffla de Bernis la stérile abondance,
Et Bernis (2) sut armer Pompadour et la France.
Dans la bouche des rois le rire est trop amer:
Le rôle de Momus sied mal à Jupiter.

(1) Voici le vers du roi de Prusse:

Et des rois empesés la lourde confrérie.

(2) On connaît ce vers d'une épître du même roi:

Evitez de Bernis la stérile abondance,

et comment ce poète, devenu ministre, s'en vengea par le traité de Vienne, qui mit la Prusse à deux doigts de la perte.

Le plus grand des Louis, toujours discret et sage,
Jamais d'un trait moqueur ne se permit l'usage.
D'un bon mot toutefois l'heureuse liberté
Peut même aux souverains offrir la vérité.
Entouré d'ennemis que fuyait sa faiblesse,
Vaincu par les Anglais moins que par sa mollesse,
Charle * en ses derniers murs, dans l'ivresse des jeux,
Sur les débris du trône ouvrait un bal pompeux :
Que te semble? dit-il au généreux Lahire.
Qu'on ne perdit jamais plus gaîment un empire.
Ce mot sauva la France. Ainsi, mieux que nos lois,
Souvent le ridicule a corrigé les rois.

Par LEBRUN de l'Institut national.

(*) Charles VII dans Orléans.

ÉLOGE DE LA VIEILLESSE.

Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.
La Fontaine, *Philémon et Baucis.*

Oui, mon cher Ariston, l'homme dans sa vieillesse
Porte encore à mes yeux les traits de sa noblesse.
Ce n'est plus, il est vrai, ces tendres agrémens,
Ces roses, ce teint frais qui parent son printems ;
Ce n'est plus ce beau feu, cette ardeur de courage
Qui fermente en son sang au midi de son âge ;
Non, le tems l'a glacé d'un sinistre regard :
De plus sombres couleurs il empreint le vieillard...
Que mon cœur, Ariston, s'attendrit à sa vue !
Sa démarche, son air, cette tête chenue,
Ces rides, ce grand front orné de cheveux blancs,
Tout réveille pour lui mes plus doux sentimens.
A l'aspect de son corps qui se courbe et s'affaisse,
Mais où demeure ferme et résiste sans cesse

Un esprit que cent ans ont à peine abattu,
Je crois voir un vieux temple où siège la vertu.
Ainsi le tems à tout imprime un caractère,
Un sceau de vétusté que le sage révère.
Des palais, des tombeaux la vieillesse nous plaît;
On aime à contempler une antique forêt,
Les ruines d'un roc et ces tours entr'ouvertes
Que l'arbuste rampant et la mousse ont couvertes:
Au spectacle imposant des restes fastueux
De ces longs aqueducs, de ces cirques fameux,
Eternels monumens de la fière Ausonie,
Où respirent encor sa gloire et son génie,
Le voyageur s'arrête, et d'un regard surpris
Observe avec transport ces illustres débris.
Comment l'homme, vainqueur de la parque sévère,
Parvenu lentement au bout de sa carrière,
Au milieu des vertus, à travers mille échecs,
Comment n'aurait-il pas des droits à nos respects!
Aussi, cher Ariston, les peuples les plus sages
Ont consacré ces droits par de pieux hommages.
A ce tribut d'honneurs Rome, Sparte, Memphis
Voulaient qu'on reconnût la tendresse d'un fils.
Là tous les citoyens, dès leur première enfance,
Gardaient près des vieillards un modeste silence,
Se levaient devant eux, et, soumis à leur voix,
Apprenaient à chérir la patrie et les loix.
Du suprême pouvoir dignes dépositaires,
Les vieillards préparaient ses effets salutaires;

Ils réveillaient l'espoir, ils modéraient les vœux,
Ils allumaient la foudre, ou suspendaient ses feux.
De l'asile secret de leurs conseils augustes
Partaient des coups hardis, des décrets toujours justes:
Par leur douce éloquence ils maîtrisaient les cœurs,
Tandis que leur exemple en imposait aux mœurs.

O Rome si long-tems en grands hommes féconde,
Théâtre d'héroïsme, et l'école du monde!
Quand, le fer à la main, sur tes remparts fumans,
Ecrasant sous ses pieds les morts et les mourans,
L'indomptable Gaulois, dégouttant de carnage,
Portait partout l'effroi, le meurtre et le ravage,
Quelle scène frappante en ces momens d'horreur,
Rome, n'offris-tu pas au farouche vainqueur!
Trois cents de tes héros sous le poids des années,
A la patrie en pleurs vouant leurs destinées,
L'esprit calme, l'œil sec, en butte aux coups du sort,
Tranquilles sur leur siège, attendaient tous la mort...

Dès que Rome cessa d'honorer la vieillesse,
Rome oublia sa gloire au sein de la mollesse.
Mais, mon cher Ariston, cet amour des vieillards
Qui se nourrit de soins, de respects et d'égards,
Si je le vois s'éteindre, ainsi que l'héroïsme,
Chez ces peuples polis où règnent l'égoïsme
Et des plaisirs du luxe un besoin effréné,
Chez le sauvage brute il n'est pas encor né.

O toi dont le génie éloquent et bizarre
Prétend nous éclairer alors qu'il nous égare,

De préjugés, d'erreurs apôtre tant prôné,
Philosophe chagrin, souverain détrôné,
Oses-tu nous vanter les mœurs de tes sauvages!
Hé bien! fuis, malheureux! fuis loin de nos rivages,
Où la société, les sciences, les arts
Ne peuvent qu'offenser tes farouches regards!
Aux forêts, aux déserts cherche une autre patrie;
Va voir dans l'abandon la vieillesse flétrie,
Incommode fardeau pour des fils inhumains,
Invoquer et subir leurs parricides mains,
Et, témoin des excès d'un peuple sans culture,
Reviens donc célébrer l'enfant de la nature,
Ou, devant nos vieillards, à nos femmes encor
Faire envier les mœurs d'un nouvel âge d'or!

L'enfance est de l'état l'heureuse pépinière;
L'état a pour rempart la jeunesse guerrière;
L'âge mûr l'enrichit des trésors de Plutus;
L'âge de ses Nestors lui donne des vertus.
Ce fluide animé, si rapide en sa course,
Le sang, chez les vieillards moins bouillant dans sa source,
Et par de froids canaux coulant avec lenteur,
Des passions en eux amortit la fureur.

O jours sereins et purs! jours de philosophie!
Dans ce calme des sens l'ame est plus recueillie;
La raison goûte mieux l'austère vérité,
Et l'homme et sa sagesse ont plus de majesté.
Vois l'heureux d'Aguesseau, libre en sa solitude,
Et tout à la vertu dont il fait son étude;

Vois-le dans ses vergers, le long de ses forêts,
Méditer à pas lents sous leurs ombrages frais:
Quel air! quelle grandeur! soit qu'il trace en silence
De ses vastes jardins la pompeuse ordonnance,
Soit qu'avec ses enfans, sur un banc de gazon,
Il daigne associer les ris à la raison...

Des coutumes, des lois observateurs fidelles,
Les vieillards au sénat parlent, tonnent pour elles.
Rappelant aux Romains les mœurs de ses aïeux,
C'est Caton qui s'élève au rang des demi-dieux;
C'est le grand l'Hôpital, l'oracle de la France,
Sans altérer la foi prêchant la tolérance,
Combattant de la cour les vices, les complots
Avec les mœurs d'un sage et l'ame d'un héros.

Le printems de nos jours est fécond en délires.
J'ai vu la politique au timon des empires:
Son visage était grave, et ses regards perçans;
Elle parlait aux rois; tels étaient ses accens:
« Malheur! malheur au peuple où l'auguste vieillesse
« Fait en vain retentir la voix de la sagesse,
« Mais où d'un air léger de blonds adolescens,
« Guides présomptueux, phaétons impuissans,
« Ont osé, dans leurs mains faibles, mal assurées,
« Prendre d'un char brûlant les rênes égarées!
« Rois, voulez-vous en paix gouverner les humains?
« Craignez, craignez ces chefs impétueux et vains:
« Qu'assise à vos côtés la vieillesse préside;
« Que sa sage lenteur pèse tout et vous guide.

« La jeunesse aux combats doit vaincre, agir pour vous;
« Mais c'est à la vieillesse à diriger les coups. »
Ce n'est pas toutefois qu'un belliqueux génie,
Ramenant parmi nous la paix et l'harmonie,
N'ait, quoique jeune encor, d'un grand peuple abattu
Relevé les autels, l'honneur et la vertu.
Mais combien aux humains ce doux présent est rare!
La terre en jouit peu; le ciel en est avare;
Et pour un Scipion, vengeur de son pays,
Que de Catilinas dont les noms sont flétris!
Par ses tendres leçons un vieillard intéresse;
Il console, il instruit; sa main avec adresse
Détache de nos yeux le bandeau de l'erreur.
Jeune homme, à ses conseils ne ferme point ton cœur;
Songe au fils du héros qui régna sur Ithaque:
C'est au sage Mentor à former Télémaque;
Par lui dans les dangers tu seras affermi:
Des jeunes gens toujours le vieillard fut l'ami.
Aux plaines de Paris, lieux charmans où la Seine
N'obéit qu'à regret au courant qui l'entraîne,
Il est un édifice où le dieu des guerriers
Repose en cheveux blancs à l'ombre des lauriers.
C'est là qu'on voit errer sous de vastes portiques
Ces restes mutilés de phalanges antiques,
Ces vieux et bons soldats, jadis si menaçans,
Tous brûlés de la foudre, et courbés sous les ans.
D'un œil respectueux contemplant leurs blessures,
Avec quel doux plaisir j'entends leurs aventures!

Je les suis dans le temple où se traînent leurs corps,
Dont l'âge et les travaux ont usé les ressorts...
Que j'aimais à les voir sous ces voûtes sublimes,
Humiliant leurs fronts et leurs cœurs magnanimes,
De plus de gloire encor peut-être environnés,
Tous au pied des autels saintement prosternés!
O spectacle imposant, et pour moi plein de charmes!
J'entendais leurs soupirs, je partageais leurs larmes.
Bons vieillards dont les vœux et les tendres accens
Montaient vers l'Eternel ainsi qu'un pur encens,
Et semblaient dans ses mains, conjurant le tonnerre,
Rattacher l'un à l'autre et le ciel et la terre!

O vous, jeunes Français, amis des vieux soldats,
Vous qu'on forme près d'eux au grand art des combats,
Vous qui les consultez, dites-nous quelles flammes
Du sein de ces héros s'élancent dans vos ames.
Enfans de la patrie, illustres nourrissons,
Qui pourrait vous donner de plus fortes leçons?
Vingt lustres de fatigue et de travaux utiles,
Leur pays défendu, leurs champs rendus fertiles,
Des devoirs accomplis, des talens cultivés,
Des enfans vigoureux pour l'état élevés...
Dis, mon cher Ariston, penses-tu qu'une vie,
Pendant quatre-vingts ans si noblement remplie,
N'ose le disputer à ces stériles jours
Perdus dans la mollesse et les folles amours?

Ah! n'outrageons donc plus, fils ingrats et coupables,
Par nos dédains amers ces ombres vénérables.

Charmons, charmons plutôt leurs ennuis, leurs douleurs;
Sous leurs pas chancelans semons encor des fleurs:
Supportons leurs défauts, étouffons tout murmure;
Jusqu'au bord de la tombe honorons la nature.
Le vieillard est sacré... plus voisin du trépas,
Il est bien plus au ciel qu'à ces tristes climats.

Toi surtout, toi son fils, objet de tant d'alarmes,
Ton berceau tant de fois arrosé de ses larmes,
Tes premiers pas guidés, et par lui soutenus,
Par les siens appelés tes accens ingénus,
Ton sourire naissant, ta première caresse,
Tout lui faisait alors la touchante promesse
Qu'un jour ses cheveux blancs de tes soins entourés
Du culte de l'Amour se verraient honorés.
Ta mère!... à ce doux nom déjà se fait entendre
Au fond de ta belle ame une voix non moins tendre;
Ta mère, dont le cœur de ses devoirs épris,
N'a pas un sentiment qui ne soit pour son fils,
Dans les soins maternels consumant sa jeunesse,
Et pour voir ton hymen appelant la vieillesse;
Ta mère, qui neuf mois t'a porté dans son sein,
Dont le lait t'a nourri, dont tous les jours enfin
Se passaient à former tes tendres habitudes,
Remplis moins de plaisirs que de sollicitudes;
Ta mère... Ah! que son cœur dans ses derniers adieux
Ait encore à bénir et son fils et les dieux!...

Ce sexe, qui nous plaît dans sa brillante aurore,
Se pare à son déclin d'un plus doux charme encore;

Ce n'est plus la saison des volages desirs;
L'amour du bien succède à l'amour des plaisirs;
Pour son cœur nul plaisir que le bien qu'il peut faire;
La grâce l'assaisonne; et l'art encore de plaire
Embellit la raison, enchante l'amitié.
Le malheur, la souffrance éveillent sa pitié:
L'active charité, féconde en sacrifices,
Fait de les soulager ses plus chères délices.

Voyez-la dans ces jours de douleur et d'effroi,
Où, s'armant contre nous des formes de la loi,
L'anarchique pouvoir levant sa tête altière,
D'un crêpe ensanglanté couvrit la France entière;
Voyez-la, sous le faix des besoins et des ans,
Courir, non pas pour soi, supplier les tyrans,
Attendrir les bourreaux, consoler les victimes,
Et par tant de vertus * expier tant de crimes!....
Non, non, pour désarmer le bras de l'Eternel
Jamais rien de si grand n'a paru sous le ciel.
O religion sainte! appui d'un tel courage,
Je crois à ton triomphe, et bénis ton ouvrage.

Tendre Phœdime, ô vous dont les vertus en deuil
Viennent d'accompagner le funèbre cercueil!

(*) Tout ce morceau rappelle le souvenir d'une femme non moins chère à ses amis par ses vertus privées que célèbre par l'héroïsme de son dévouement à la cause des malheureux proscrits. Puisse-t-on reconnaître aisément cette madame de Choiseul que tout Paris honore de ses regrets, et dont la carrière semblait devoir encore se prolonger pour le bonheur de ses proches, de ses amis, et le soulagement des infortunés!

Combien votre vieillesse, hélas! trop tôt ravie,
Parut digne de clore une si belle vie!
Compagne d'un ministre autrefois tout puissant,
Vous eûtes des amis dans ce sublime rang;
Quand l'horizon pour vous fut devenu plus sombre,
Une auguste infortune en augmenta le nombre.
O grâce si touchante! ô soins officieux!
O dévouemens si purs d'un cœur religieux!
Nous vous avons perdus!...Empreinte en traits de flammes,
Votre image du moins vit dans toutes les ames,
Et vos nobles attraits, heureusement saisis,
Illustrent les pinceaux du sage Anacharsis...

Quand, poussés parmi nous des plus lointains rivages,
D'heureux navigateurs s'avancent vers nos plages,
Dès que l'œil les découvre, avec quel doux transport
Voyons-nous leurs vaisseaux près d'arriver au port!
Ce moment attendrit; nous partageons leurs fêtes;
Comme eux nous rappelons leurs dangers, leurs tempêtes;
Mais, assurés du calme, et sans trouble comme eux,
Nous mêlons à leurs cris mille autres cris joyeux.
Les trésors étrangers, fruit de leur industrie,
Que leurs mains vont répandre au sein de la patrie,
Les pays qu'ils ont vus, les maux qu'ils ont soufferts,
Tout les rend à nos yeux et plus grands et plus chers.

Au port de la vieillesse, à l'abri de l'orage,
Des Nestors vertueux c'est la touchante image.
Ah! combien est-il juste, après leurs longs travaux,
Qu'ils respirent enfin dans les bras du repos!

Qu'assis paisiblement au bout de la carrière,
Et fixant sans regret l'œil sur leur vie entière,
Ils puissent nous l'apprendre, avant de nous quitter,
Ce grand art de bien vivre et de les imiter!

Ainsi coula ses jours dans sa noble retraite,
Ce Sully que la France aime encore et regrette,
Plein de ce vieil honneur dont son cœur fut nourri,
Et portant sur son sein l'image de Henri.
S'il parut quelquefois dans une cour volage,
Ce fut pour y montrer la dignité d'un sage,
Réprimer les flatteurs et leur rire indiscret,
Alliant pour son roi la franchise au respect.
« Sire, lui disait-il, quand votre illustre père
« Me daignait des conseils rendre dépositaire,
« Seul avec son ami, de tous ces *baladins*
« Il écartait d'abord les frivoles essaims. »

Plus obscur, non moins grand dans son champêtre asile,
Près d'un humble foyer Palémon vit tranquille:
Comme il sourit en paix à ses nombreux enfans!
Cet heureux patriarche est là depuis cent ans.
Il répand à l'entour la joie et l'innocence;
Il console, encourage, et soutient l'indigence.
C'est lui qui, dans les jours de sa jeune saison,
Planta ces grands palmiers qui couvrent sa maison;
Il a tout animé dans ce lieu solitaire:
Il est de ses voisins le modèle et le père.
Chaque jour sous sa main voit éclore un bienfait;
Son petit champ suffit à son œil satisfait;

Mais aussi chaque jour une heureuse industrie
Fertilise, embellit sa clôture chérie;
Et s'il vient de planter un nouvel arbrisseau,
Au sourire malin de quelque jouvenceau
Je l'entends qui répond dans son simple langage:
Mes arrières-neveux me devront cet ombrage.

Fallût-il à Sydon un nouveau souverain,
Sous la bure et le chaume, au fond de son jardin,
Alexandre, guidé par la publique estime,
Irait choisir encor cet autre Abdolonyme.
« Sous ce modeste habit, dirait le conquérant,
« Il cache des vertus dignes d'un plus haut rang;
« Libre des passions dont il fut toujours maître,
« S'il n'est du sang royal, il méritait d'en être. »

Ah! si les dieux, contens de l'emploi de ses jours,
Ordonnaient à Clotho d'en prolonger le cours,
Le vieillard lui dirait: « Remplis l'ordre suprême;
« Reprends d'autres fuseaux, et file encor de même. »
Mais non; il touche au but, sur lui souffle la mort,
Et, pareil au fruit mûr, il tombe sans effort.

Par M***.

DE CLIO

A MONSIEUR DE B***,

au sujet des opinions répandues contre la Poésie.

O toi, jadis élevé dans mon sein,
Enfant nourri de mon lait le plus sain,
Viens; prends la plume et le style d'Horace,
Ecoute, écris et venge le Parnasse.
Le fanatisme, au bas de ce vallon,
Veut pervertir les enfans d'Apollon,
Et, leur prêchant un nouveau catéchisme,
Porte avec lui le scandale et le schisme:
Tâchons enfin d'arrêter les projets
De l'hérétique. Assez de nos sujets,
Comme brebis se suivant l'un et l'autre,
Pour son bercail ont déserté le nôtre.

Aux nouveautés toujours prostitué,
Et dans l'erreur sophiste habitué,
Quand il lui plaît sa plume hétérodoxe
En axiome érige un paradoxe;
Sa bouche exhale un aimable poison;
Le tort lui sert autant que la raison,
Et tout chemin le conduit à la gloire.
Ce fut ainsi qu'au temple de mémoire
Il appela de la prescription
Dont jouissait le chantre d'Ilion.
Mais ce n'est plus la querelle d'Homère;
Il donne encor dans une autre chimère:
Il va, dit-on, du faux charme des vers
Désabuser pour jamais l'univers,
Et, pour donner plus d'essor au génie,
Anéantir la rime et l'harmonie.
Tel Alexandre, étant près d'échouer,
Trancha le nœud qu'il ne put dénouer.
Pour maintenir notre gloire et nos charmes,
Je n'ai besoin que de nos propres armes,
Quoique pourtant nos doux amusemens
Soient au-dessus des vains raisonnemens.
Loin tout censeur qui n'a que du génie,
A qui souvent la nature dénie
Ce sentiment qu'on ne peut définir,
Qui pour le vrai sait d'abord prévenir!
C'est au goût seul à juger d'un ouvrage;
Par le plaisir il règle son suffrage;

Doux préjugé de l'esprit et du cœur,
De l'analyse il brave la rigueur,
Et, dédaignant les disputes de classes,
Ne reconnaît pour juges que les Grâces.
Mais rassemblons ces griefs prétendus
Que l'ignorance a chez vous répandus.
Au bas du Pinde il est certaine engeance
Qui nous impute une fausse indigence,
Et qui se plaint que *nos folles humeurs*
Ont appauvri la langue et les rimeurs;
Que l'art des vers est un jeu d'aventure,
Où le bon sens se trouve à la torture;
L'esprit, contraint par les difficultés,
N'y jouit plus des mêmes facultés.
Tyrannisé par des lois insensées,
Qui font toujours avorter ses pensées,
Il est enfin réduit à supprimer
Ce qui lui rit, sans pouvoir l'exprimer.
Le terme propre altère la mesure,
Son synonyme alonge la césure:
Par l'hiatus cet autre est éconduit;
La rime oblige à faire un long circuit;
Pour assortir ces unissons frivoles,
Il faut noyer les sens dans les paroles,
Et les beaux vers sont enfans du hasard.
Ceux qui sont nés peu propres à notre art
Osent ainsi taxer, sans connaissance,
La langue et nous de leur propre impuissance.

Ainsi jadis, avant que sur les mers
On eût trouvé mille chemins divers,
On regardait ces barrières profondes,
Dont l'Océan sépare les deux mondes,
Comme un obstacle opposé par les dieux
Pour contenir les mortels curieux,
Et les fixer chacun dans leur patrie.
Aurait-on cru qu'une heureuse industrie
De jour en jour ferait les matelots;
Qu'on les verrait, triomphans sur les flots,
Assujettir Eole dans des voiles,
Et dans un cercle asservir les étoiles?
Telle pourtant l'adresse des humains
D'un pôle à l'autre a tracé des chemins:
Malgré les vents et les flots infidelles,
Neptune a vu voguer les citadelles
Vers ces climats où Plutus, jusqu'alors,
Avait caché ses funestes trésors.

Avec autant de courage et d'adresse
On s'est frayé des routes au Permesse;
Sans remonter à la source des tems,
Le dernier siècle a des faits éclatans:
On boit encore à la même fontaine
Où s'est alors abreuvé La Fontaine.
Comme autrefois, sur les pas des Neuf-Sœurs,
On voit encor renaître autant de fleurs;
Et tous les jours Apollon les prodigue
Au chantre heureux du vainqueur de la ligue.

Que cet exemple, en dépit des clameurs,
Dans leur métier rassure les rimeurs :
En leur donnant des avis salutaires,
Je leur rendrai raison de nos mystères.
Heureuse enfin s'ils goûtent des avis
Que dans ce siècle on n'a guère suivis !
Notre métier demande un long usage,
Et l'on ne sort jamais d'apprentissage.
Sachez qu'en vain un astre bienfaisant
A fait de vous un poète en naissant,
Si dès l'enfance une heureuse culture
N'ajoute encore aux dons de la nature;
Si l'on ne prend ses premières leçons
Des anciens et de leurs nourrissons :
Car cette source unique et bienfaisante
Doit abreuver toute muse naissante.
Mais à l'excès n'allez pas vous livrer;
Il y faut boire, et non pas s'enivrer.
Dans votre langue, avant de rien produire,
Il faut à fond chercher à vous instruire
Des mots d'usage et de leurs sens divers.
La langue est une, en prose comme en vers;
Et la grammaire, en tout genre d'écrire,
Exerce un droit que l'on ne peut prescrire.
Les mots sont faits; leur juste expression
Ne souffre entre eux aucune extension.
Chacun contient son sens et son image
Précis, distincts et marqués par l'usage :

C'est votre maître absolu dans son choix ;
D'autre que lui ne peut changer ses loix.
L'esprit en vain brille dans vos ouvrages
Quand votre langue y reçoit des outrages ;
Ne croyez pas pouvoir vous acquitter
Par quelques traits que l'on ne peut citer
Qu'en débrouillant le texte par la glose,
Et traduisant votre pensée en prose.
Plus d'un rimeur, dans sa langue indigent,
Pour ses défauts toujours trop indulgent,
Quand il en trouve un exemple authentique
Croit triompher d'une injuste critique.
Vous les voyez sourire en suffisans
A des avis donnés par le bon sens :
Leur souvenir, au besoin trop fidèle,
Me cite alors un illustre modèle,
Et, s'en faisant un ridicule appui,
Se font honneur de ce qu'on blâme en lui.
Ainsi, sans soins et sans exactitude,
De leur licence ils font une habitude.
Rien de nouveau ne se pense aujourd'hui,
Vous n'êtes plus que les échos d'autrui :
Il est trop tard pour prétendre à la gloire
De rien apprendre aux filles de mémoire ;
Mais dans sa langue un rimeur éprouvé,
En répétant ce qu'Horace a trouvé,
Peut enchérir encor sur son modèle :
N'a-t-on pas vu son disciple fidèle,

Ce satirique, ami de Juvénal, *
D'imitateur se rendre original?
Ainsi Racine amena sur la scène,
Après Corneille, une autre Melpomène,
Qu'il rajeunit par de nouveaux atours.
L'invention n'est plus que dans les tours:
Tout devient neuf quand on sait bien le dire;
L'expression est l'ame de la lyre.
Le plus beau trait dans un vers mal rendu
Est pour l'auteur presque autant de perdu;
Et sa pensée appartient au poète,
Qui saura mieux s'en rendre l'interprète.
La langue enfin est la base de l'art;
Sur le Permesse on s'embarque au hasard
Si l'on n'en fait une étude profonde.
Joignez encor la pratique du monde;
Là vous prendrez ce tour noble et coulant,
Ce style pur, ce langage galant
Qu'avec Chaulieu la Fare eut en partage,
Et dont la Faye a fait son héritage.
Heureux qui peut chez d'illustres amis
Se procurer le bonheur d'être admis!
A leurs leçons une muse attentive
Se sent toujours de ceux qu'elle cultive.
A votre langue appliquez donc vos soins;
Elle a de quoi fournir à vos besoins.

(*) Boileau.

Tel eût trouvé qu'elle est plus étendue
S'il en eût fait une étude entendue,
Et d'un jargon étrange et précieux
N'eût pas souillé le langage des dieux.
Ce fut ainsi que déjà l'ignorance
Pensa jadis nous chasser de la France,
Quand un pédant, le fléau du métier,
Et de Marot dédaigneux héritier,
Nous fit parler un langage barbare:
C'était Ronsard, dont la verve bizarre,
Aux mots du tems ne pouvant se borner,
Gâta la langue en la voulant orner.
C'en était fait si le ciel n'eût fait naître
Un nourrisson qui devint votre maître:
Malherbe apprit à ses contemporains
A se passer de ces termes forains,
Qu'au grand regret de la pédanterie
Il renvoya chacun dans leur patrie.
Il fut suivi par Racan et Maynard:
Tous deux, instruits des finesses de l'art,
Surent au Pinde amener sur leurs traces
La Pureté, l'Elégance et les Grâces;
Mais il fallut bien du tems aux Neuf-Sœurs
Pour leur trouver deux ou trois successeurs.
On vit encor les muses florissantes
De jour en jour devenir languissantes;
Et la Folie alors nous infecta
De ces sonnets que Dulot inventa: *

(*) Dulot, inventeur des bouts rimés. (Voyez Sarrasin.)

La folle pointe, à l'antithèse unie,
Prit dans les vers la place du génie;
Et le bon sens, timide et sans appui,
Eut le destin qu'il éprouve aujourd'hui.
Rêveuse un jour, sans suite et sans compagnes,
(Il m'en souvient) j'errais dans nos campagnes :
Je m'amusais, pour charmer mes douleurs,
A me parer des immortelles fleurs
Dont le Permesse embellit nos prairies.
Je m'arrêtai sur ses rives fleuries :
L'aimable aspect de ses bords enchantés,
Son doux murmure, et ses flots argentés,
Tout rappela dans ma triste pensée
Le souvenir de sa gloire passée;
Plus vivement je sentis mes malheurs :
Fleuve divin, dis-je en versant des pleurs,
Dans quel oubli sont tes ondes plaintives !
Le barbarisme a dépeuplé tes rives :
Jusques à quand, ô source des beaux vers,
Couleras-tu sans fruit pour l'univers?
A peine, hélas ! Sarrasin et Voiture
Ont en passant goûté d'une eau si pure.
Le fleuve alors, agitant ses roseaux,
Fit murmurer ses prophétiques eaux,
Et, s'élevant sur son urne azurée,
Je fus ainsi par ce dieu rassurée :
« Un autre goût va changer notre sort :
« La terre s'ouvre, un nouveau peuple en sort ;

« Toutes mes eaux auront peine à suffire ;
« Et toi remets des cordes à ta lyre. »
Il dit. L'espoir, plus prompt que les zéphyrs,
Vint dans mon cœur ramener ses plaisirs.
Pour annoncer la commune allégresse,
Je fus chercher les nymphes du Permesse.
   Dans un bocage, où je crus les trouver,
Un inconnu s'occupait à rêver :
Quel souvenir réveilla ma tendresse !
Je soupirai de joie et de tristesse.
Au même endroit c'est ainsi qu'autrefois
Je rencontrai Sophocle dans ce bois ;
C'était lui-même ; il m'apprit son histoire :
« Pour achever ce qui manque à ma gloire
« Le ciel, dit-il, sous ces traits que tu vois
« Me rend au monde une seconde fois,
« Et, sous le nom de l'aîné des Corneilles,
« J'y produirai mes plus grandes merveilles.
« Va, laisse-moi recueillir mes esprits. »
Alors parut à nos regards surpris,
Dans les états de ma sœur Melpomène,
Ce lumineux et nouveau phénomène,
Qui, moins brillant en commençant son cours,
A l'Hélicon donna de si beaux jours.
   Cet avenir, prédit par le Permesse,
S'ouvrit enfin, et remplit sa promesse.
De jour en jour nos heureuses leçons
Firent alors d'illustres nourrissons :

Un autre Auguste eût un autre Mécène
Qui fit couler le Tibre dans la Seine.
Le barbarisme, encor plus d'une fois,
Voulut troubler le Parnasse françois:
Un aristarque, avec des bras d'Hercule,
Vint étouffer cette hydre ridicule;
Du dieu des vers ministre souverain,
A la licence il mit un juste frein:
Notre art, soumis à l'exacte grammaire,
Comme autrefois ne fut plus arbitraire;
Ami d'un ordre après lui mal gardé,
Il n'admit plus aucun mot hasardé,
Et, se bornant à leur sens légitime,
Prouva qu'entre eux aucun n'est synonyme.
Le vers alors, perdant sa dureté,
Avec la forme acquit la pureté.
Pégase allait par bonds et par secousses;
Il lui donna des allures plus douces:
Sur le Parnasse enfin il vint à bout
De reformer l'oreille avec le goût,
Et termina plus de travaux qu'Alcide.

Lors arriva ce nouvel Euripide,
Qui, sur le ton le plus mélodieux,
Sut moduler le langage des dieux;
Lui dont la veine harmonieuse et pure,
Prenant son cours du sein de la nature
Comme un ruisseau murmurant et flatteur,
Charme l'oreille et coule jusqu'au cœur:

Il vint apprendre aux muses délicates
A rejeter ces expressions plates,
Et ce concours de mots malencontreux,
Durs à l'oreille et discordant entre eux.
Heureux qui peut sentir leurs convenances,
Et comme lui sauver leurs dissonances!
Il est des airs qu'on pourrait avouer;
Mais sur la lyre on ne peut les jouer.
Depuis long-tems Apollon s'étudie
A les chanter : leur fausse mélodie,
Malgré son art, détonne avec sa voix,
Et fait jurer les cordes sous ses doigts.
  Il faut encore, outre un heureux génie,
L'oreille juste et propre à l'harmonie.
Malheur à qui n'en est pas enchanté!
Le vers n'est fait que pour être chanté:
Dans sa secrète et douce mécanique
Il a son mode et son genre harmonique;
Un son suffit pour faire abandonner
Ceux qu'on ne peut chanter sans détonner.
Ce que la langue articule avec peine,
En la forçant, met l'oreille à la gêne;
L'esprit, sensible à leurs communs rapports,
Souffre aussitôt qu'on force leurs ressorts,
Et goûte moins ce qui pourrait lui plaire.
Flatter l'organe est le point nécessaire:
A cet appât le cœur se livre, et suit
L'impression du sens qui le séduit.

De ce talent la nature est avare:
Tel en partage eut l'esprit le plus rare,
Mais dans un vers toujours mal agencé
Il a gâté tout ce qu'il a pensé.
C'est à regret qu'Apollon vous inspire
Si vous forcez les cordes de sa lyre.
Il fut un tems moins facile aux rimeurs
Quand le langage, aussi dur que les mœurs,
A vos aînés ne fournissait qu'à peine
De quoi suffire à leur rustique veine;
Dès lors au Pinde, en marchant à tâtons,
Ils recherchaient l'arrangement des tons.
Il en est un * qui fut grevé de blâme
Pour avoir dit *comparable à ma flâme.*
Cet hémistiche, autrefois critiqué,
Sera peut-être ici revendiqué,
Et soutenu par ceux que je condamne:
Mais je ne puis raffiner leur organe.
S'il m'en souvient, on a bien réclamé
Certain sonnet fait pour être blâmé.
A ce propos on dit qu'un jour Thalie
Fut commander des vers à la Folie:
Çà, dit ma sœur, sous ton joyeux bonnet
Il me faudrait trouver un plein sonnet
De traits fallots où l'antithèse brille;
Je veux surtout que la pointe y fourmille...

(*) Malherbe.

Soit; dans ce goût aurez sonnet exquis:
Je sais un fat, et qui plus est marquis;
Tous les matins il rime à sa toilette:
C'est là sans faute où j'en ferai l'emplette...
Pas n'y manqua : dans un papier roulé
Le doux sonnet, (1) bien musqué, bien moulé,
Par un Zéphir fut remis à Thalie.
Bon, dit ma sœur, ceci sent l'Italie;
A nos gourmets j'en veux faire un présent.
Sachons au vrai quel goût règne à présent:
En plein théâtre il faudra qu'on le lise.
Certain caustique en fit bien l'analyse,
Et le siffla : mais le sonnet trouva,
Malgré les ris, quelqu'un qui l'approuva.
Je l'avouerai, la prose est plus unie:
Vous triomphez, disais-je à Polymnie; (2)
Tout est changé dessus notre horizon;
La prose y va ramener la raison:
L'art de rimer n'est plus qu'une manie
Dont vous allez affranchir le génie.
Non, reprit-elle, et leurs écrits pervers
Ne vaudront pas mieux en prose qu'en vers;
Malgré mon air aisé, doux et facile,
Ils trouveront une muse indocile
Qui les séduit par des dehors flatteurs;
Il faut aussi m'arracher mes faveurs.

(1) Le sonnet du Misantrope.

(2) Muse qui préside à l'éloquence.

Mais parcourons les fastes de la prose :
Et quel est donc le titre qu'elle oppose ?
Contre un Horace est-il plus d'un Varron ?
En vain je cherche encore un Cicéron.
Si j'avais pu, compte que dans Athènes
J'eusse formé bien d'autres Démosthènes.
Ce qu'ont écrit les Grecs et les Romains
En chaque genre est encor dans nos mains :
Qui des deux arts, jusqu'au siècle où nous sommes,
En plus grand nombre a fait des plus grands hommes ?
Rassure-toi ; laisse à ces détracteurs,
D'un autre ennui fatiguer leurs lecteurs,
Et ne crois pas qu'on abjure une étude
Dont le plaisir a fait une habitude,
Et que le goût, en tout tems, en tous lieux,
A fait chérir des mortels et des dieux.

Gardez-vous bien d'affranchir vos mystères
De la rigueur de leurs lois salutaires ;
La tolérance y nuirait encor plus.
Déjà les vers ne sont que trop déchus ;
Vous les perdrez par trop de complaisance :
L'esprit s'endort sur la foi de l'aisance.

Quand un projet, conçu bien nettement,
Est à loisir digéré mûrement,
On est surpris de sa propre abondance :
Les vers heureux coûtent moins qu'on ne pense,
Et les sujets les font naître à leur gré.
Comme un creuset échauffé par degré,

L'esprit veut l'être avec économie;
Dans l'art des vers, comme dans la chimie,
Plus d'un artiste a souvent éprouvé
Qu'il cherchait moins que ce qu'il a trouvé :
C'est un hasard, mais il est nécessaire,
Et d'un rimeur c'est la chance ordinaire.
Qu'ils sachent donc, moins pressés de rimer,
D'un feu pareil se laisser animer.
Mais leur jeunesse est follement avide
D'un nom précoce et toujours peu solide :
Au bas du Pinde ils viennent essouflés,
Et pour jamais ils y restent sifflés.
Dis-leur de prendre une course moins vive :
Plus on se presse, et plus tard on arrive.
  Je dirai plus : le langage des dieux
S'est de lui-même arrangé pour le mieux :
Son mécanisme, appelé tyrannie,
Plus qu'on ne pense est utile au génie :
Cette contrainte est une invention
Qui le conduit à sa perfection.
  L'esprit veut être un peu mis à la gêne;
C'est l'aiguillon qui le tient en haleine
Qui, par l'obstacle irritant son ressort,
Occasionne un plus heureux effort,
Et lui fait prendre un essor qui l'étonne.
C'est par effort que le salpêtre tonne;
S'il n'est contraint il reste sans vigueur,
Et ne produit qu'une vaine vapeur :

Plus on le presse, et plus on le resserre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre.
Ainsi l'esprit, dans ses difficultés,
Semble augmenter encor ses facultés;
A son profit il tourne les obstacles,
Et la contrainte enfante les miracles.
Méprisez donc des projets surannés,
Que le bon sens a déjà condamnés...
Ainsi parla contre sa propre cause
Celle de nous qui préside à la prose.
C'est donc à tort qu'on blâme une rigueur
Qui maintient l'art dans toute sa vigueur,
Et qu'on réclame, avec l'indépendance,
La prétendue et nuisible abondance
De tous ces mots qu'Apollon a proscrits:
Contentez-vous de ceux qu'il a prescrits.
  Vertumne un jour, au lever de l'aurore,
Assis au pied de celle qu'il adore,
Dans ses cheveux entrelaçait des fleurs,
Et lui jurait d'éternelles ardeurs:
La tendre amante, attentive et charmée,
S'abandonnait au plaisir d'être aimée,
Et ses beaux yeux assuraient son vainqueur
Qu'un même amour régnerait dans son cœur.
« Ah! dit alors Vertumne à la déesse,
Voici le tems fatal à ma tendresse:
Des soins plus doux que ceux de notre amour
Vont désormais vous charmer tour à tour;

A vos jardins la saison vous rappelle,
Pour leur donner une façon nouvelle;
Et je verrai, jusqu'au tems des moissons,
Vos espaliers, vos nains et vos buissons
Vous occuper au mépris de mes larmes,
Peut-être même aux dépens de vos charmes;
Qui sait encor (puissé-je mal prévoir!)
Si vos vergers rempliront votre espoir.
Sans leur donner sans cesse la torture,
Laissez-les croître au gré de la nature;
Par trop de soins et par trop de façons
Vous fatiguez vos tendres nourrissons,
Et vous perdez leurs plus belles années:
A peine on voit leurs tiges couronnées,
Qu'à leurs rameaux naissans et malheureux
Vous imposez un lien rigoureux.
Bientôt un fer encore plus terrible
Dans vos vergers fait un ravage horrible;
Et l'on n'y voit que Dryades en pleurs
Sur des monceaux de feuilles et de fleurs.
— Pour me blâmer, lui répliqua Pomone,
Mon cher Vertumne, attends jusqu'à l'automne.
C'est par mon art et mes soins bienfaisans
Que j'entretiens mes arbres florissans:
De celui-ci, que ce lien redresse,
Contre les vents j'assure la faiblesse,
Et je corrige un penchant malheureux;
J'ôte à cet autre un bois infructueux,

Où follement sa sève s'évapore ;
Cet arbrisseau, comblé des dons de Flore,
Me promet plus qu'il ne pourrait tenir,
Et de ses fleurs il faut le dégarnir.
Comment veux-tu que cet autre profite
En lui laissant cette herbe parasite,
Et ce feuillage où l'astre qui nous luit
Ne peut mûrir et colorer son fruit?
Ainsi ma main retranche avec prudence
Pour m'assurer encor plus d'abondance. »
Vains érudits, téméraires censeurs
Qui prétendez enseigner les Neuf-Sœurs,
Souffrez qu'ici Pomone vous redresse;
Car c'est à vous que son discours s'adresse.
Mais tel se plaint qu'on a mal à propos
Appauvri l'art de la moitié des mots,
Qui trouve encore assez de verbiage
Pour alonger un ennuyeux ouvrage;
Et les rimeurs auraient encor besoin
Qu'on eût poussé la réforme plus loin.
Mais sous leurs yeux ils ont plus d'un modèle *
Qui leur en donne un exemple fidèle;
Et parmi ceux qu'on pourrait imiter
Il en est un qu'on ne peut trop citer,
Qui les invite à marcher sur ses traces;
Tu le connais ce favori des Graces,

(*) On prétend que Quinault n'a pas employé plus de sept ou huit cents mots différens dans ses poèmes.

Lui dont les vers, consacrés aux Amours,
Seront les seuls qu'ils chanteront toujours.
Il avait peu de cordes à sa lyre,
Et cependant elle a pu lui suffire
Pour exprimer tout ce qu'un tendre amour
Peut dans un cœur inspirer tour à tour.
La fière Armide, et la tendre Angélique
Nous ont fait voir sur la scène lyrique
Qu'en peu de mots on peut être abondant.
D'un choix heureux l'expression dépend;
D'un terme unique, employé dans sa place,
Elle reçoit et sa force et sa grace:
Qui la surcharge aussitôt la détruit.
Celui-là seul en tire tout le fruit,
Qui, rejetant l'étalage et l'enflure,
Sait la réduire à sa juste mesure;
C'est le grand art. La vraie expression
Ne va jamais sans la précision.
L'unique objet que notre art se propose
Est d'être encor plus précis que la prose;
Et c'est pourquoi les vers ingénieux
Sont appelés le langage des dieux.
La période au cordeau compassée
De la mémoire est bientôt effacée:
De mots pompeux on a beau l'enrichir,
D'un prompt oubli rien n'aide à l'affranchir;
Elle s'envole, et ne laisse après elle
Qu'un sens confus qu'à peine on se rappelle.

Mais dans l'esprit, et dans le fond du cœur,
Il n'appartient qu'au vers doux et flatteur
D'insinuer ses charmes et ses graces,
Et d'y laisser les plus profondes traces:
Il s'établit au fond du souvenir,
Et par lui-même il sait s'y maintenir,
Sans s'altérer, ni sans perdre aucun terme
Du tour heureux et du sens qu'il renferme.
Ainsi l'esprit, dans un vers séduisant,
Peut sans travail s'instruire en s'amusant,
Et s'abreuver des plus grandes maximes.
L'arrangement, la mesure et les rimes
N'empêchent pas, quoi qu'on ose avancer,
De mettre en vers tout ce qu'on peut penser;
C'est une audace aussi vaine que folle
Que de vouloir nous réduire au frivole,
Ou nous borner à des travaux légers:
Il en est peu qui nous soient étrangers.
La poésie, ainsi que la peinture,
Dans son ressort a toute la nature.

De tous les arts qu'on cultive avec soin
En est-il un qui s'étende plus loin,
Et dont la source, aussi sainte et féconde,
Ait eu son cours dès l'enfance du monde?
Ce fut alors que notre art immortel
Prit sa naissance à l'ombre de l'autel,
Parmi les jeux, la musique et la danse,
Dont il suivit les lois et la cadence.

Les laboureurs, pour prix de leurs moissons,
Sur des autels de mousse et de gazons,
N'offraient alors qu'un tribut d'allégresse:
On les voyait, pleins d'une aimable ivresse,
Parés de fleurs, danser à demi-nus,
Et seconder leurs transports ingénus
Par des chansons naturelles et vives
Qu'ils ajustaient à leurs danses naïves.
Qui peut nombrer les usages divers
Où les humains ont employé les vers?
Pour rendre aux dieux un plus célèbre hommage
La piété parla notre langage,
Et nous remit le culte des autels,
Avec le soin d'instruire les mortels.
La Vérité se servit des poètes;
Et la Sagesse en fit ses interprètes:
Médiateurs entre l'homme et les dieux,
Ils ont ouvert le commerce des cieux.
Ces fondateurs du temple de Mémoire
Furent commis par l'Amour et la Gloire,
Pour couronner de myrte et de laurier
L'amant fidèle et le fameux guerrier.
Ignore-t-on que le fils et la mère
Ne parlent point d'autre langue à Cythère?
Ainsi naquit chez les premiers humains
L'art que les Grecs apprirent aux Romains,
Et qu'aux Français ont transmis ces grands maîtres.
Mais le jargon de vos premiers ancêtres

Ne put suffire à nos arrangemens;
Le vers souffrit d'étranges changemens;
Il ne trouva ni nombre ni cadence
Dans une langue encor dans son enfance,
Où l'on ne put, quoi que l'on ait tenté, *
Donner aux mots aucune quantité.
Pour suppléer au défaut d'harmonie,
Et soutenir leur marche trop unie,
Vos premiers vers ont été décorés
D'accords nouveaux au Parnasse ignorés;
Et l'unisson de la rime naissante
Vint ranimer leur chûte languissante,
Et rehausser, par cette nouveauté,
Un art réduit à l'ingénuité,
Qu'enfin le goût, l'oreille et la pratique,
De jour en jour, rendirent moins gothique.
A pas réglés le vers français marcha,
Une césure en deux le partagea
Par un repos qui varie et réveille
Une mesure uniforme à l'oreille.
De mots entre eux, trop pleins de dureté,
On adoucit la première âpreté;
Long-tems encor leurs ingrates finales,
Heurtant de front des voyelles fatales,
Firent souffrir l'oreille de Phébus:
L'élision, funeste à l'hiatus,

(*) On a voulu autrefois faire des vers mesurés à la façon des Latins.

Vint de ce monstre affranchir l'harmonie.
Ainsi la France emprunta d'Ausonie
L'alignement et le même niveau;
Pour se construire un Parnasse nouveau,
Tâcha de suivre à peu près son modèle,
Et vint à bout d'en construire un chez elle
Sur un terrein peut-être moins fécond,
Mais dont bientôt elle a rendu le fond
Propre à fournir aux muses étonnées
Toutes les fleurs qu'elles ont moissonnées.
Pour nous fixer dans votre continent
Ce fut alors qu'un mortel éminent,
Ministre encore au-dessus de sa place,
L'atlas du trône et celui du Parnasse,
Ne rougit pas d'encenser nos autels:
A notre culte il porta les mortels;
Des doctes sœurs, dans un nouveau lycée,
Il réunit la troupe dispersée,
Et mérita cet hommage éternel
Dont nous payons son amour paternel.
Hélas! jamais la Parque inexorable,
En enlevant un père secourable
A des enfans qui n'ont point d'autre appui,
N'a fait verser tant de pleurs après lui.
Thémis, sensible à nos vives alarmes,
Prit son bandeau pour essuyer nos larmes,
Et nous commit son propre protecteur,
Pour nous servir de père et de tuteur.

La Parque encor nous rendit orphelines.
Enfin ce roi, qui, sur les deux collines,
Par la Victoire en triomphe amené,
Fut par nos mains tant de fois couronné,
D'un nouveau faste accrut encor sa gloire,
Fit de son Louvre un temple de Mémoire,
Y rassembla tout le sacré vallon,
Et prit sa place à côté d'Apollon.

Mais je soupire en rappelant nos fastes.
Qu'un siècle à l'autre oppose de contrastes!
Et quel délire à nos regards surpris
Fait à présent fermenter les esprits!
Las du bon sens, l'erreur et le sophisme
Les vont enfin livrer au fanatisme.

Tandis qu'ainsi j'écrivais à l'écart,
Au bas du mont jetant l'œil au hasard,
Je vis à gauche une épaisse poussière
Qui tout à coup obscurcit la lumière:
Un bruit confus, mêlé de cris perçans,
Jeta l'alarme et l'effroi dans mes sens.
Je rejoignis mes timides compagnes
Qui s'enfuyaient au sommet des montagnes;
Bientôt l'Echo, parcourant nos déserts,
Nous annonça l'ordre du dieu des vers;
Et notre troupe, encore plus troublée,
Dans notre temple à l'instant rassemblée,
Vint à Phébus offrir un faible appui.
Là, sur un trône aussi brillant que lui,

Environné par Corneille et Racine,
L'aimable dieu de la double colline
D'un doux souris accueillit les Neuf-Sœurs,
Il nous donna des couronnes de fleurs.
Venez, dit-il, compagnes de ma gloire,
Sur la Chimère emporter la victoire,
Et renverser, par des coups éclatans,
Des Marsias érigés en Titans.
Les yeux alors pleins du feu qui l'embrase,
Il prend sa lyre, il monte sur Pégase,
Et nous conduit au pied de nos remparts.
Que d'ennemis dans nos plaines épars!
On y voit une antique matrone
Sous l'attirail et l'habit d'amazone;
Et sur son front nos lauriers profanés
Entrelaçaient ses cheveux surannés;
De mille atours, messéans à son âge,
Elle étalait le risible assemblage:
C'était la Prose avec nos attributs,
Qu'on amenait pour détrôner Phébus;
Et sur son char attelé de modernes,
Environné d'un gros de subalternes,
Étaient l'Erreur avec la Vanité,
Qu'accompagnait la folle Nouveauté,
Qui, sous leurs pieds avec ignominie,
Tenaient aux fers la Rime et l'Harmonie.
Lors un des leurs, d'un air avantageux,
Nous apporta son cartel outrageux:

C'était un drame en prose alambiquée,
Avec une ode à ce coin fabriquée,
Dont Apollon soudain, avec mépris,
Au bas du mont fit voler les débris.
Comme un torrent qui descend des montagnes,
Tous nos guerriers, guidés par nos compagnes,
Vers l'ennemi s'ouvrirent un chemin.
Là Melpomène, un poignard à la main,
Des yeux, du geste, et d'une voix tonnante,
Encourageait sa troupe fulminante.
On vit alors deux célèbres rivaux
Courir ensemble à des exploits nouveaux:
Sur leur égide, aux eaux du Styx trempée,
Pour sa devise un d'eux avait Pompée;
L'autre y portait écrit en lettres d'or
Le nom fameux de la veuve d'Hector;
Un autre, armé d'un stylet redoutable,
Pour les Cotins jadis inévitable,
Sur ces mutins fondit comme un lion;
Et les auteurs de la rebellion,
Tels que brebis par les loups harcelées,
Fuyaient, tombant comme feuilles grêlées.
Non loin de lui, sous un casque brillant,
Certain lyrique, ayant pour cri Roland,
Se signalait en faveur de la Rime:
Courage, ami; je te rends mon estime,
Lui dit alors le critique surpris;
Ton nom sera rayé de mes écrits.

Mais tu connais sa valeur poétique :
D'un nouveau genre inventeur dramatique,
Quand il lui plaît Melpomène en fureur
Répand l'effroi, l'épouvante et l'horreur,
Fait ruisseler le sang avec les larmes,
Dans la terreur nous fait trouver des charmes,
Que jusqu'alors les timides rimeurs
N'ont point eu l'art d'ajuster à nos mœurs.
Ici marchait, plein de reconnaissance,
Ce nourrisson que, depuis sa naissance,
Le dieu des vers a pris soin de former :
Toutes mes sœurs semblent le réclamer :
Il est l'enfant de leur troupe immortelle;
Leur langage est sa langue naturelle,
Sa voix ressemble à celle d'Apollon;
Et pour sa gloire et celle du vallon,
S'il m'est permis de dire plus encore,
Autant que nous Bignon l'aime et l'honore.
Ah! dit Thalie, est-ce toi que je vois,
Restaurateur du brodequin françois,
Par la nature instruit dans mes mystères,
Nouvel auteur de nouveaux caractères,
Qu'après Molière on a vu moissonner
Au même champ où Regnard vint glaner?
Je l'avouerai, je le pris pour Térence.
Oui, dit ma sœur; c'est celui de la France.
Parmi la troupe il s'en mêla plusieurs,
Qu'on dit jadis instruits par les Neuf-Sœurs,

Enfans hâtifs, épuisés de jeunesse,
Qui n'en ont pas acquitté la promesse;
Que l'on a vu toujours dégénérer,
S'anéantir et se déshonorer;
Et c'est entre eux que se forgent à l'ombre
Ces noirs écrits et ces brevets sans nombre,
Où leurs fureurs exhalent à longs flots
Un fiel goûté des méchans et des sots.
De part et d'autre, alors d'intelligence,
On courut sus et chassa cette engeance.
Le reste était de jeunes nourrissons
Qui sauront mieux retenir nos leçons;
Troupe novice, un jour plus consommée
Dans l'art des vers, et dont la renommée,
En parcourant depuis peu nos deux monts,
A déjà pris la liste avec les noms,
Et répandu les naissantes merveilles.
Entre autre essai de leurs premières veilles,
De l'un d'entre eux, chéri dans une cour
Où les beaux arts ont fixé leur séjour,
Qu'avec plaisir, dernièrement encore,
Nous relisions la fable de l'Aurore!

Notre rivale et les siens aux abois,
Entre deux feux exposés à la fois,
Firent encor de vaines tentatives
Pour ranimer leurs troupes fugitives.
Ce ne fut plus qu'un combat inégal,
Et qu'un carnage affreux et général.

Comme autrefois, au pied des murs de Troie,
Du fier Achille Hector devint la proie;
Ainsi leur chef subit à nos regards
Le même sort autour de nos remparts.
Ainsi finit cette grande journée
Qui décida de notre destinée,
Maintint la rime, assura l'art des vers,
Et pour jamais remit la prose aux fers.

Par La Chaussée.

A MA MUSE.

Volage Muse, aimable enchanteresse,
Qui, m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour à tour parsemer ma jeunesse
De jeux, d'ennuis, d'épines et de fleurs,
Si, dans ce jour de loisible mollesse,
Tu peux quitter les paisibles douceurs,
Vole en ces lieux; la voix de la sagesse
M'appelle ici loin du brillant Permesse,
Loin du vulgaire et des folles rumeurs.
Parais sans crainte aux yeux d'une déesse
Qui règle seule et ma lyre et mes mœurs:
Car ce n'est point cette pédante altière
Dont la vertu n'est qu'une morgue fière,
Un faux honneur, guindé sur de vieux mots,
L'horreur du sage et l'idole des sots;
C'est cette nymphe au tendre caractère,
Née au Portique, et formée à Cythère,

Qui, dédaignant l'orgueil des vains discours,
Brille sans fard, et rassemble près d'elle
La Vérité, la Franchise fidelle,
Et la Vertu, dans le char des Amours.
C'est à ses yeux, au poids de sa balance,
Muse, qu'ici, dans le sein du silence,
De l'art des vers estimant la valeur,
Je veux sur lui te dévoiler mon cœur.
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête?
Le front paré des myrtes de Vénus,
Où voles-tu? quelle brillante fête
Peut t'inspirer ces transports inconnus?
Sur mes destins tu t'applaudis sans doute.
Mais instruis-moi : pourquoi triomphes-tu?
Comptes-tu donc qu'à moi-même rendu
Au Pinde seul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivaient ton enjouement folâtre,
Je vais enfin, de toi seule idolâtre,
Donner l'essor aux fougues de tes jeux?
Si ce projet fait l'espoir qui t'enchante,
C'est t'endormir dans une vaine attente;
Sous d'autres lois mon sort se voit rangé.
Avec mon sort mon cœur n'a point changé.
Je veux pourtant que la métamorphose
Ait transformé ma raison et mes sens;
Et pour un tems avec toi je suppose
Que, consacrant ma voix à tes accens,

J'aille t'offrir un éternel encens:
Adorateur d'un fantôme frivole,
A tes autels que pourrai-je obtenir?
Que ferais-tu, capricieuse idole?
Par le passé décidons l'avenir.
Comme tes sœurs tu paierais mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes sœurs! que dis-je? hélas! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris?
Vaines beautés, sirènes homicides,
Dans tous les tems, par leurs accords perfides,
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs amans endormis sur les eaux?
Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire,
Ces monumens de disgrace et de gloire:
Je lis les noms des poètes fameux;
Où sont les noms des poètes heureux?
Enfans des dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux?
Quoi! je les vois, victimes du génie,
Au faible prix d'un éclat passager,
Vivre isolés sans jouir de la vie,
Fuir l'univers, et mourir sans patrie,
Non moins errans que ce peuple léger
Semé partout, et partout étranger!

De ces malheurs les cygnes de la Seine

N'ont-ils point eu des gâges trop certains?
Et, pour trouver ces lugubres destins,
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athène,
Ou réveiller la cendre des Latins?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide ou du Tasse,
Interroger les mânes radieux,
Et reprocher leur bizarre disgrace
Au fier caprice et des rois et des dieux?
Non, n'ouvrons point d'étrangères archives;
Notre Hélicon, trop long-tems désolé,
Ne voit-il pas ses grâces fugitives?
Oui, chaque jour la Muse de nos rives,
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux dieux que ce phénix lyrique,
Dont la jeunesse illustra ces climats,
Revienne enfin de la rive belgique
Se reproduire et renaître en ses bras.

Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procurés tes sœurs.
Vingt ans d'ennui pour quelques jours de gloire!
Et j'envierais tes trompeuses faveurs!
J'en conviendrai, de ces dieux du Permesse
N'atteignant point les talens enchanteurs,
Et défendu par ma propre faiblesse,
Je n'aurais pas à craindre leurs malheurs.
Eh! que sait-on? un simple badinage,
Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jeter sur un autre rivage:

Pour perdre un sage il ne faut qu'un bigot.
Cependant, Muse, à quelle folle ivresse
Veux-tu livrer mon tranquille enjouement?
Toujours fidèle à l'aimable paresse,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour tu chérissais la rime
Moins par fureur que par amusement;
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va te faire un tourment?
Hélas! je vois par quel charme séduite
Tu veux franchir la carrière des airs:
De mille objets la nouveauté t'invite;
Et leur image, autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des vers.
Rendue enfin à la scène du monde,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde:
Et voir éclore un nouvel univers:
Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux cieux;
Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes
Tous les Plaisirs voltigent à tes yeux;
Pour t'égarer le dieu du docte empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe et le claiton de Mars;
Un autre dieu, plus charmant et plus tendre,

Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre,
Prétend mêler des soupirs à tes sons.
De tant d'objets la pompe réunie
A chaque instant redouble ta manie;
Et tu voudrais, dans tes nouveaux transports,
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'aurore,
Prenant son vol pour la première fois,
Charmé, surpris, entre Pomone et Flore
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix:
De la fougère à l'épine fleurie
Il va porter ses desirs inconstans;
Il vole au bois, il est dans la prairie,
Il est partout dans les mêmes instans.
C'en est donc fait, Muse, dans la carrière
Tu prétends voir ton char bientôt lancé:
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barrière,
Pour prévenir un écart insensé
Va consulter la sage Deshoulière,
Et voit les traits dont sa muse en courroux
De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu serais à l'abri des disgraces
Que le génie entraîne sur ses traces,
Craindrais-tu moins le bizarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'auteur l'ennuyeux étalage,
D'auteur montré le fade personnage,

Que sais-je enfin? tous le soins, tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui?
Dès qu'un mortel, auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystère,
Où, s'amusant et charmant sa langueur,
Dans quelques vers il dépeignait son cœur,
Du goût public honorable victime,
Bientôt, au prix de sa tranquillité,
Il va payer une inutile estime,
Et regretter sa douce obscurité:
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractère,
Toute son ame aux yeux de l'amitié,
L'amitié même, indiscrète et légère,
Le trahira sans croire lui déplaire;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier censeur seront pourtant soumis.
Si par hasard il trouve, comme Horace,
Quelque Mécène ou quelque tendre Grace,
Tels que l'on voit, aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire et la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans la philosophie
L'esprit d'auteur que l'esprit de la vie,
Qu'un sage aisé, qui, naturel, égal,

Sache éviter le style théâtral,
Les airs guindés du peuple parasite
Des froids pédans, des fades rimailleurs,
Et dont les vers soient le dernier mérite,
Que de dégoûts l'investiront ailleurs!
Dans tous les lieux où l'errante fortune,
L'entraînera sous ses pénibles fers
Il essuiera la contrainte importune
De l'entretien de mille sots divers,
Qui, prévenus de cette erreur commune
Que, quand on rime, on ne sait que des vers,
A son abord prendront cet idiome,
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,
Et, de l'auteur ne distinguant point l'homme,
En l'ennuyant s'ennuieront avec lui.

Tels sont les maux où cet essor t'engage.
Mais l'amour-propre, oppesant son bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou sait du moins ne le peindre qu'en beau:
Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,
Il te redit, dans tes nouveaux accès,
Qu'on a daigné sourire à tes essais,
Et qu'un public, distingué du vulgaire,
T'appelle encore à de plus hauts succès.
Mais connais-tu ce public variable,
Vain dans ses dons, constant dans ses dégoûts?
En deux printems de ce juge peu stable
On peut se voir et l'idole et la fable:

Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit sur la mobile arène
Par les Zéphyrs de l'heureuse Hippocrène,
Est effacé par Eole en courroux:
Et quand les fleurs dont le public vous pare
Conserveraient un éternel printems,
Chez la Faveur, sa déesse bizarre,
Est-il des dons et des plaisirs constans?
Au sein des mers, dans une île enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Protée,
Il est un temple élevé par l'Erreur,
Où la brillante et volage Faveur,
Semant au loin l'espoir et les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels.
Son faible trône est sur l'aile des Songes,
Les vents légers soutiennent ses autels:
Là rarement la Raison, la Justice
Ont amené les mortels vertueux;
L'Opinion, la Mode et le Caprice
Ouvrent le temple, et nomment les heureux.
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La déité daigne paraître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison.
Au même instant l'agile Renommée
Grave leurs noms sur son char lumineux:
Jouets constans d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux.

Mais, sur la foi de l'onde pacifique,
A peine ils sont mollement endormis,
Déifiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'univers à leur gloire soumis,
Dans ce sommeil d'une ivresse riante
En un moment la Faveur inconstante
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'île charmante,
Les aquilons les emportent soudain;
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur, sans printems, sans beaux jours,
Et que des cieux éclipsés pour toujours.
Muse, crois-moi, qu'un autre sacrifie
A la Faveur, à l'Estime, au Renom;
Qu'un autre perde au temple d'Apollon
Ce peu d'instans qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur esclave fastueux,
Toujours auteur, et jamais homme heureux:
Moi, que le ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je fuis du nom le dangereux lien;
Et quelques vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein et façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien.
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers renaissans

Ne doivent point un tribut à l'automne;
Tout leur destin est de plaire au printems.
Ici pourtant de ma philosophie
Ne va point, Muse, outrer le sentiment;
Ne pense pas que de la poésie
J'aille abjurer l'empire trop charmant:
J'en fuis les soins, j'en crains la frénésie;
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainsi, conduit ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces momens mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumière
Sur ces sommets où la Muse guerrière
Qui chante aux dieux les fastes des combats,
La foudre en main, enseigna ces mystères
Aux Camoëns, aux Miltons, aux Voltaires:
Jaloux de voir un plus paisible lieu,
Loin du tonnerre, et guidé par un dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage
J'irai chercher ce solitaire ombrage,
Ce beau vallon où la Fare et Chaulieu,
Dans les transports d'une volupté pure,
Sans préjugés, sans fastueux desirs,
Près de Vénus, sur un lit de verdure,
Venaient puiser au sein de la nature
Ces vers aisés, enfans de leurs plaisirs,

Et, sans effroi du ténébreux monarque,
Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron,
Au son du luth descendaient vers la barque
Par les sentiers du tendre Anacréon.

Là, si je puis reconnaître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant
Qui les rendit les poëtes des Graces,
Du myrte seul chérissant les douceurs,
Des vains lauriers que Phébus vous dispense,
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconstance,
Je céderai les paisibles honneurs.

Trop insensé qui, séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et, s'immolant au soin de la mémoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur!
Tout cet éclat d'une gloire suprême,
Et tout l'encens de la postérité,
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même
Dans mes plaisirs et dans ma liberté,
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité?
Non, n'allons point, dans de lugubres veilles,
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuses merveilles,
Tandis, hélas! que l'on tient les crayons,
Le printems fuit, d'une main toujours prompte

La Parque file, et dans la nuit du tems
Ensevelit une foule d'instans,
Dont le Plaisir vient nous demander compte.
Qu'un dieu si cher remplisse tous nos jours;
Et badinons seulement sur la lyre
Quand la Beauté, dans un tendre délire,
Ordonnera des chansons aux Amours.
Mais quelque rang que le sort me réserve,
Soit que je suive ou Thalie ou Minerve,
Ecoute, Muse, et connais à quel prix
Je souffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes écrits.
Pour te guider vers la double colline
De ces sentiers préviens-tu les hasards?
L'illusion, fascinant tes regards,
Peut t'égarer sur la route voisine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts:
Connaïs ces lieux. Dans de plus heureux âges
Vers le Parnasse on marchait sans dangers;
Nul monstre affreux n'infestait les passages;
C'était l'Olympe et le temple des sages:
Là, sur la lyre, ou les pipeaux légers,
De Philomèle égalant les ramages,
Ils alliaient par de doux assemblages
L'esprit des dieux et les mœurs des bergers:
Connaissant peu la basse jalousie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêlaient aucun fiel dangereux,

Aucun poison à la pure ambroisie;
Et les Zéphyrs de ces brillans coteaux,
Accoutumés au doux son des guitares,
Par des accords infames ou barbares
N'avaient jamais réveillé les échos,
Quand, évoqués par le Crime et l'Envie,
Du fond du Styx deux spectres abhorrés,
L'Obscénité, la noire Calomnie,
Osant entrer dans ces lieux révérés,
Vinrent tenter des accens ignorés.
Au même instant les lauriers se flétrirent,
Et les Amours et les Nymphes s'enfuirent.
Bientôt Phébus, outré de ces revers,
Au bas du mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours instruisit l'univers
Que la Vertu, reine de l'harmonie,
A la Décence, aux Grâces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.

Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de là leur adroite fureur,
Sur les débris d'une roche escarpée,
Edifia, dans l'ombre et dans l'horreur,
Du vrai Parnasse un fantôme imposteur:
Là, pour grossir leurs profanes cabales,
Des chastes sœurs ces impures rivales,
L'encens en main, reçurent les rimeurs

Proscrits, exclus du temple des auteurs.
Ainsi, jaloux des abeilles fécondes
Et du nectar que leurs soins ont formé,
Le vil frelon sur des plantes immondes
Verse sans force un suc envenimé.
C'est là qu'encor cent obscurs satiriques,
Cent artisans de fadaises lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le secret des plus sombres réduits,
Vont, sans témoins, forger ces folles rimes,
Ces vers grossiers, ces monstres anonymes,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'univers.

O du génie usage trop funeste!
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleste.
Fait pour chanter, sur des tons gracieux,
Les conquérans, les belles et les dieux,
Chez une foule au Parnasse étrangère
Soit si souvent le jargon de mégère,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'ame du crime, et la honte des mœurs!
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore,
Qui ne devraient enfanter que des fleurs,
Au même instant fassent souvent éclore
Les sucs mortels et les poisons vengeurs!

Muse, je sais que tu fuiras sans peine
Les chants honteux de la Licence obscène:

Faite à chanter sans rougir de tes sons,
Tu n'iras point chez cette infame reine
Prostituer tes naïves chansons.
Mais, de tout tems un peu trop prompte à rire,
Ton goût peut-être, en quelques noirs accès,
T'attacherait au char de la satire.
Ah! loin de toi ces cyniques excès!
Quelles douceurs en suivent les succès
Si, quand l'ouvrage a le sceau de l'estime,
L'auteur, flétri, fugitif, détesté,
Devient l'horreur de la société?
Je veux qu'épris d'un nom plus légitime,
Que, non content de se voir estimé,
Par son génie un amant de la rime
Emporte encor le plaisir d'être aimé;
Qu'aux régions à lui-même inconnues,
Où voleront ses gracieux écrits,
A ce tableau de ces mœurs ingénues,
Tous ses lecteurs deviennent ses amis;
Que, dissipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que sans crime on peut plaire,
Et réunir par un heureux lien
L'auteur charmant et le vrai citoyen.
En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du siècle de Louis
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis:
Ce n'est point là que ma raison l'admire;

Et Despréaux, ce chantre harmonieux,
Sur les autels du poétique empire
Ne serait point au nombre de mes dieux
Si, de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons,
Mânes plaintifs qui, sur le noir rivage,
Vont regrettant que ce censeur sauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.
Un autre écueil, Muse, te reste encore:
En évitant cet antre ténébreux
Où, nourrissant le feu qui la dévore,
L'âpre satire épand son fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la louange au ton faible et timide,
Aux yeux baissés, au doucereux souris,
Vient chaque jour, sous le titre insipide
D'odes aux grands, de bouquets aux Iris,
A l'univers préparer des ennuis.
Le dieu du goût, au vrai toujours fidèle,
N'exclut pas moins de sa cour immortelle
Le complaisant, le vil adulateur,
Que l'envieux et le noir imposteur.
Pars, c'en est fait; que ce fil secourable,
Te conduisant au lyrique séjour,

Sauve tes pas du dédale effroyable
Où mille auteurs s'égarent sans retour.
Dans ces vallons si la troupe invisible
Des froids censeurs, des Zoïles secrets
Lance sur toi ses inutiles traits,
D'un cours égal poursuis ton vol paisible;
Par les fredons d'un rimeur désolé
Que ton repos ne puisse être troublé;
Et sans jamais t'avilir à répondre,
Laisse au mépris le soin de les confondre:
Rendre à leurs cris des sons injurieux,
C'est se flétrir et ramper avec eux.

A cette loi pour demeurer fidèle
Devant tes yeux conserve ce modèle:
Il est un sage, un favori des cieux
Dont à l'envi tous les arts, tous les dieux
Ont couronné la brillante jeunesse,
Et qui, vainqueur du fuseau rigoureux,
Possède encor, dans sa mâle vieillesse,
L'art d'être aimable et le don d'être heureux. *
Long-tems la Haine et la farouche Envie,
En s'obstinant à poursuivre ses pas,
Crurent troubler le calme de sa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats:
Mais, conservant sa douce indifférence,
Et retranché dans un noble silence,

(*) Fontenelle.

De ses rivaux il trompa les projets;
Pouvant les vaincre, il leur laissa la paix.
D'affreux corbeaux, lorsqu'un épais nuage
Trouble en passant le repos d'un bocage,
Laissant les airs à leurs sons glapissans,
Le rossignol interrompt ses accens,
Et, pour reprendre une chanson légère,
Seul il attend que le gosier touchant
D'une dryade, ou de quelque bergère,
Réveille enfin sa tendresse et son chant.
Prends le burin, et grave ces maximes,
Muse: à ce prix je suis encor tes lois;
A ce prix seul nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes
Et les regards des sages et des rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives
Que l'Hélicon n'est plus qu'un vain tombeau,
Que pour Phébus il n'est plus de Mécène,
Et qu'éloigné du trône de la Seine
En soupirant il éteint son flambeau.
Oui, je le sais, de profondes ténèbres
Ont du Parnasse investi l'horizon.
Mais s'il languit sous ces voiles funèbres,
Allons au vrai, quelle en est la raison?
Peut-on compter qu'un soleil plus propice
Ramènera sous l'empire des vers
Ces jours brillans nés sous le doux auspice

Des Richelieus, des Séguiers, des Colberts,
Quand, ne suivant que les muses impies,
Prenant la rage et le ton des harpies,
Mille rimeurs, honteusement rivaux,
Par leurs sujets dégradent leurs travaux?
Ces noirs transports sont-ils la poésie?
Hé quoi! doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénésie!
Et pour le Styx les lauriers sont-ils faits!
  N'accusons point les astres de la France.
Pour ranimer leurs rayons éclatans,
Qu'au mont sacré de nouveaux habitans,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la noblesse aux talens;
Ainsi bientôt nos rivages, moins sombres
D'un jour nouveau parés et réjouis,
Reverront fuir le sommeil et les ombres
Où sont plongés les arts évanouis.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,
Vouant leurs jours aux plus savantes fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteraient de chanter près d'un trône
Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné des roses de la paix,
Muse, pour toi, dans l'union paisible
De la sagesse et de la volupté,
Nymphe badine, ou bergère sensible,
Viens quelquefois, avec la Liberté,

Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages
Que pour charmer ma sage oisiveté.

Par Gresset.

SUR L'HIVER.

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous;
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'ourse en courroux.
L'onde, suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse:
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux;
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.

Telle est des saisons
La marche éternelle :
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidelle
Qui se renouvelle
Avec nos desirs,
En changeant nos plaines
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.

Cédant nos campagnes
Au tyran des airs,
Flore et ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Si quelqu'une y reste,
Son sein outragé
Gémit, ombragé
D'un voile funeste.
La nymphe modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au tems des fleurs.

Quand d'un vol agile
L'Amour et les Jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène,
Suivant Melpomène
Et ses jeux nouveaux,

Je vais voir la guerre
Des auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'âme
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles
Je vais de mes airs
Frapper tes oreilles.
Après nos concerts
L'ivresse au délire
Pourra succéder;
Sous un double empire
Je sais accorder
Le thyrse et la lyre:
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folâtrer et rire.
Quel sort plus heureux!
Buveur, amoureux,

Sans soin, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir;
Pour l'heure présente
Toujours un plaisir;
Pour l'heure suivante
Toujours un desir.
Coulez, mes journées,
Par un nœud si beau
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans,
Les compte et les marque
Aux fastes du tems;
Je l'attends sans crainte:
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu;
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit son épitre.
En rimant pour toi
Le dernier chapitre,
La table où je boi
Me sert de pupitre.

De tes vins divers
Je serai l'arbitre :
Sois-le de mes vers ;
Je te les adresse.
S'ils sont sans justesse,
Sans délicatesse,
Sans ordre et sans choix,
En de folles rimes
On lit quelquefois
De sages maximes.

Par BERNARD.

A MON AMI

revenant de l'armée.

Ainsi donc la terre respire !
De concert, vainqueurs et vaincus,
Ennuyés de s'entre-détruire,
Ferment le temple de Janus ;
Et la paix revient nous sourire.
Louis, arborant l'olivier,
N'a plus besoin de ton courage ;
Tu vas, regagnant ton village,
Au pas tardif d'un vieux coursier,
Et fatigué, comme on peut croire,
Des maux que cause à ses amans
Cette déesse de mémoire,
Tu rapportes après cinq ans
Quelques dettes et de la gloire.

Enfant chéri de tes parens,
Aujourd'hui leur bonheur commence.
Ils ne craindront plus désormais
Que tous les lauriers de la France
Soient changés pour eux en cyprès.
En bénissant la destinée,
On dit chez eux chaque matin:
« Nous le verrons dans la journée.»
Le jour passe : on attend en vain
L'heure qu'on avait espérée,
Et l'on s'attriste la soirée
En desirant le lendemain,
Qui fuit de même... Mais enfin
Cet objet d'une amour si vive,
Ce fils si long-tems attendu,
Il s'approche d'eux ; il arrive,
Et tu vas leur être rendu.
Pour eux, pour toi quelle allégresse!
Quel doux moment que ce retour!
L'heureux tableau de ce grand jour
A mon esprit s'offre sans cesse.
Cher ami, je sens ton ivresse;
Ta joie... est aussi dans mon cœur:
Elle m'anime, elle m'inspire,
Et, m'échauffant de ton bonheur,
Elle me force à le décrire.

L'ombre de ses voiles épais
Couvre encor l'étendue immense;

La nuit au loin règne en silence;
Toute la nature est en paix;
L'avarice même sommeille:
En proie aux desirs inquiets,
Toi seul crois que le jour est près,
Et ta voix en sursaut éveille
L'hôte, l'hôtesse et les valets.
« Eh! mais, monsieur, on n'y voit goutte;
« Le coq n'a pas encor chanté.
— N'importe...» Te voilà botté,
Et bientôt après sur la route.
En vain pressant ton palefroi,
L'animant de ta voix guerrière,
Veux-tu le pousser devant toi;
Il baisse l'œil et la crinière,
Marche en glissant sur les frimas,
Et perce l'ombre à petits pas.
Mais l'Aurore à peine s'apprête
A nous lancer ses premiers feux,
Que je te vois piquant des deux,
De tems en tems levant la tête,
Le serrer d'un genou nerveux,
Et galoper jusqu'à la crête
D'un mont étroit et raboteux.
De là ton œil ambitieux
Dans le lointain cherche le faîte
Du séjour de tes bons aïeux,
Et, pétillant d'impatience,

Confondant les objets entre eux,
Voudrait calculer la distance,
Et la juger d'après tes vœux :
Semblable au jeune Télémaque,
Tu penses que l'île d'Ithaque
Fuit devant un fils malheureux.
Mais quel est ce pin sourcilleux
Qui jette son front dans la nue,
Et semble menacer les cieux?...
Tu le reconnais : à sa vue
Tu sens ton ame tressaillir;
Ta joie éclate; de plaisir
Ton œil se mouille; tu t'écries :
« Ah! ce n'est plus un vain espoir;
« Lieux charmans, campagnes chéries;
« C'est vous, c'est vous que je vais voir!
Ton attente n'est point déçue:
Déjà semblent se rapprocher
Ces objets que, dans l'étendue,
Tes yeux errans allaient chercher;
Déjà la pointe du clocher
Dans l'air te paraît suspendue;
Bientôt tu vois ses alentours;
Bientôt il n'est plus de barrières
Qui puissent te cacher les tours
Du vieux château de tes grands-pères.
A leur aspect quels mouvemens
Dans ton cœur s'empressent d'éclore!

C'est là que ta première aurore
Fit le bonheur de tes parens;
C'est là que les soins caressans
De leur tendresse vigilante
Firent dans ton ame naissante
Germer les plus doux sentimens;
C'est là que, depuis ton absence,
Ils ont compté tous les momens.
Vois-tu leurs bras s'ouvrir d'avance?
Ils t'appellent; tu les entends.
Ton coursier bondit et s'élance,
Voit le but, et reprend vigueur.
On se range sur ton passage,
On te salue, on t'envisage;
Chacun se dit : c'est monseigneur!
Toi tu ne réponds à personne;
Demain tu leur diras bonjour.
On parle ; tu fuis; on s'étonne.
Le pont-levis sous toi résonne:
Te voilà dans la grande cour.

Dans un salon vaste et commode
De leur château peu régulier,
Tes parens, à la vieille mode,
Entourent un large foyer:
Les dames sont à leur ouvrage;
Quelques amis du voisinage,
Et le bon curé du village,
Assis près du feu sans façon,

Règlent l'état, parlent d'affaire,
Du chaud, du froid, de la saison,
Puis des impôts, puis de la guerre,
Et puis du fils de la maison.
Mais un bruit soudain les fait taire:
Chacun se lève avec transport,
Court à la fenêtre, et d'abord
Regarde, doute, considère:
« C'est lui! le voilà! c'est Valfort! »
Tous volent à toi, père, mère,
Avant eux ton aimable sœur:
« C'est toi, mon fils!... C'est toi, mon frère!...
« Nous parlions de toi; j'avais peur...
« Ah! mon fils, enfin je t'embrasse!
« Dit ton père; je te revoi!
« Quoi! cinq ans!... Mais tu tiens ma place,
« Et je te devais à mon roi.
« Mon fils, je suis content de toi;
« Tu seras digne de ta race:
« Poursuis... » Une douce chaleur
De ses sens ranime la glace;
En te parlant sa noble face
Brille du feu de la valeur:
C'est l'œil fier du dieu de la Thrace;
D'un père heureux c'est la douceur.
Entre ses bras il t'entrelace,
Et tu sens palpiter son cœur.
Ta mère, te fixant sans cesse,

Soupire, rit, pleure à la fois:
« Est-ce un rêve de ma tendresse?
« Dit-elle, est-ce lui que je vois? »
Voisins, amis, chacun s'empresse,
Et, se livrant au sentiment,
Te disant tout ce qu'il inspire,
T'embrasse, te fait compliment,
Et se hâte de te conduire
En triomphe à l'appartement.
Mais ta sœur précipitamment
Saisit ton bras; elle le serre
Contre le sien... « Ce pauvre frère!...
« Qu'un jour de l'autre est différent!
« Que j'étais triste d'ordinaire,
« Et que je suis aise à présent!
« Es-tu bien las?... te suis-je chère?...
« A propos, tu ne m'écris guère;
« C'est mal; à moi qui t'aime tant!... »
On entre, on s'assied, on te presse;
Sur ton visage épanoui
Se peint le bonheur et l'ivresse.
On t'interroge, on te caresse:
Tu ne réponds ni non, ni oui;
Ton cœur, rempli par la nature,
Est pénétré de tous ses droits;
Il jouit... sa volupté pure
T'ôte l'usage de la voix.
Arrive ce valet fidèle

Qui prit soin de tes premiers ans :
Le rire en ses yeux étincèle ;
Il hâte ses pas chancelans :
« Quoi ! c'est monsieur ! que je le voie :
« Qu'il est grand ! qu'il était petit !
« Béni soit Dieu qui le renvoie !
« Qu'il est bien avec cet habit !
« Ah ! combien madame a de joie !
« Combien j'en ai ! » Nœuds enchanteurs,
Amitié, nature, patrie,
Que celui qui vous injurie
N'éprouve jamais vos douceurs !
Régnez sur mon ame attendrie :
Qu'il me soit toujours inconnu
Le mortel qui sans être ému
Prononce le nom de sa mère,
Embrasse un ami d'un œil sec,
Et ne sourit point à l'aspect
De la cabane de son père !

Par Bonnard.

A UN HOMME

qui se livre à la Philosophie.

O toi qui, jeune encore, as su briser tes chaînes,
Que j'aimerais tes paisibles loisirs!
Nos réduits fastueux, nos fatiguans plaisirs
Valent-ils tes jardins, tes fleurs et tes fontaines?

Maître absolu de ton destin,
Dans le secret des bois, sous l'épaisse verdure
Tu sondes d'un œil plus certain
Les mystères de la nature,
Et l'énigme du cœur humain.
C'en est donc fait! tu veux, loin de notre féerie,
T'ériger en sage nouveau,
Des mains de Bayle arracher le flambeau,

Pour en éclairer ta patrie,
Et soulever le reste du rideau
Qui couvre encor notre philosophie !
Sans doute cet orgueil est beau;
Mais que ta raison s'en défie :
Sage-naissant, redoute les travers
Qui trop souvent accompagnent ce titre.
Tel des humains se croit l'arbitre,
Et n'est qu'un dur cynique à charge à l'univers.
A travers ces faux jours distingue la sagesse;
Conserve-lui les véritables traits:
Elle avertit, conseille et plaint notre faiblesse,
Et nous instruit sans nous blesser jamais;
Indulgente, facile, autant qu'elle est sublime,
Par degré sa lumière entre au fond de nos cœurs:
Elle ouvre le refuge à côté de l'abyme,
Et sait par des plaisirs remplacer nos erreurs.
Voilà sous quels dehors il faut qu'on la présente.
Le génie est un dieu qui dompte les mortels;
C'est la douceur qui les enchante;
Et l'homme bienfaisant eut les premiers autels.
Sème les vérités, fût-ce en un fonds aride,
Et n'en exige aucun retour;
Pourvu qu'on les recueille un jour,
Ta gloire est entière et solide.
Enfonce-toi dans l'avenir,
Vois-y germer la récompense;
Privé de tout, jouis par l'espérance :

Va, mérite le prix; c'est plus que l'obtenir.
Mais si la renommée, aux bornes de ta vie
Te surprenant au fond de tes bosquets,
Sous les lambris de nos palais
Fait résonner ton nom et vante ton génie,
Sans doute alors et la Haine et l'Envie
De ta cabane assiégeront le seuil;
Les poisons de la calomnie
Infecteront tes jours au bord de ton cercueil...
Et voilà le moment de la philosophie!
Il te faudra fuir tes persécuteurs,
T'arracher à ton doux asile,
Et chercher des hommes ailleurs
Qui te pardonnent d'être utile.

Fuis, mais sur ton exil jette des yeux sereins:
On t'observe, on va te connaître;
N'affiche pas ces superbes chagrins
Que tant de sages font paraître,
Et qui les rabaissent peut-être
Au-dessous des autres humains;
N'affecte pas un air sauvage,
Et que ton front prêt à s'épanouir,
Comme un ciel pur et sans nuage,
Peigne la paix qu'on voudrait te ravir.
Tel cet astre brillant, ame de la nature,
Sera demain ce qu'il est aujourd'hui,
Sans qu'il contracte la souillure
Du globe infortuné qui roule autour de lui.

L'amour du bien, voilà la plus sûre boussole:
Tourne autour de ce point, quels que soient tes succès;
Laisse s'évaporer le murmure frivole
Des sots et des ingrats qu'on ne fléchit jamais;
Et si ton cœur est pur, que lui seul te console.
De la gloire surtout crains les trompeurs attraits;
Elle nous égare et s'envole:
C'est un feu bienfaisant lorsqu'il est réprimé.
Alors il nourrit le courage,
Alors il est en nous, par les dieux allumé,
Pour y développer les traits de leur image,
Et pour rapprocher d'eux l'être qu'ils ont formé:
Mais quand il franchit la barrière,
Ce n'est plus qu'un volcan qui s'élance des monts,
Embrase les forêts, ravage les moissons,
Et répand sur sa route une affreuse lumière.
Il fut en Perse un mortel renommé,
Des rayons qu'elle adore en naissant animé:
Rival des chantres d'Ausonie,
De leurs accens mélodieux
Il ressuscita l'harmonie.
Malgré les mages orgueilleux
Il sut en l'éclairant consoler la patrie,
Eteignit les bûchers, dompta la barbarie
De la société, resserra tous les nœuds.
En jardins toujours verts, en bosquets d'Idalie
Il transforma les sentiers épineux
De l'aride philosophie;

Célébra les héros, se fit aimer des dieux.
Tous les honneurs illustrèrent sa vie,
Il eut tous les talens, et ne fut point heureux.
Cet inquiet élan, cette ardeur de sa gloire
Empoisonna le plus beau de ses jours;
Rassasié d'encens, il desira toujours,
Et ne goûta jamais le prix de la victoire.
Ce fantôme brillant que précède le bruit
S'asseyait avec lui sur le bord des fontaines,
Le poursuivait dans le calme des plaines,
Dans le fond des forêts, dans l'ombre de la nuit,
Lui criait à toute heure: Ecris, compose, veille,
Joins des lauriers encore aux lauriers de la veille,
Fixe par le travail le moment qui s'enfuit.

Redoute, ami, ce cruel esclavage;
Laisse distraire tes desirs
A ces purs sentimens, les délices du sage:
La gloire, incertaine et volage,
Avec de vrais tourmens n'a que de faux plaisirs;
Elle endurcit notre ame et la veut sans partage.
De cette passion le desir effréné
Reporte l'homme sur lui-même,
Et fait qu'un être infortuné
Ne voit rien hors de lui qu'il estime et qu'il aime,
D'une palme épineuse esclave couronné,
Qui, sous un pesant diadême,
Vit pour lui seul et meurt abandonné.

De tes penchans conserve l'équilibre :
Le mortel le plus sage est toujours le plus libre :
Ne va pas, de toi-même ardent admirateur,
A la critique opposer la satire,
Et, t'exerçant dans l'art de nuire,
Te faire un ennemi pour défendre une erreur.
Réprime de l'orgueil les fureurs intestines ;
Crains d'avilir le prix que tu veux remporter,
Et ne mets pas ta gloire à semer des ruines
Autour du trône où tu prétends monter :
Le sage se dégrade au moment qu'il se venge ;
On vante son esprit aux dépens de son cœur ;
Le laurier qu'il dispute est traîné dans la fange,
Et ne fait qu'attester l'approche du vainqueur.
Lorsqu'Apollon, dépouillant sa parure,
De l'Olympe exilé vint habiter les champs,
S'occupa-t-il pour venger son injure
A brûler de Cérès les fertiles présens,
Et les fruits de l'automne, et les dons du printems?
Rangés autour de lui sous l'opprobre d'un hêtre,
Les bergers pour l'entendre oubliaient leurs troupeaux,
Et venaient applaudir à ses accens nouveaux
Dans un lycée agréable et champêtre.
Humain, sensible, généreux,
Il suspendait leurs pénibles ouvrages ;
Il leur apprit l'art d'être sages,
Mais encor plus l'art d'être heureux.
Que ce tableau te serve de modèle ;

Sois l'ami des humains ; qu'ils ne craignent jamais
L'aigreur de ton ame infidèle ;
Que tes écrits pour eux soient autant de bienfaits ;
Et, rival d'Apollon dans ton obscur asile,
Deviens un dieu pour nous en devenant utile.
Respecte ces liens de tout tems protégés ;
Politiques rigueurs, freins de la multitude,
Ne l'abandonne point à son inquiétude :
Elle perdrait ses mœurs, perdant ses préjugés.
Le bien public sans doute a fondé nos usages :
Un état se maintient souvent par ses abus ;
Supportons-les, quoiqu'ils nous soient connus,
Et soyons citoyens avant que d'être sages ;
A des opinions préférons des vertus.
Jeté sur la scène commune,
Sur cet immense et triste amas
De faiblesse, d'erreur, et surtout d'infortune,
Le sage cède aux lois qu'il ne changerait pas.
En chérissant les lois il aime sa patrie,
Même en fût-il persécuté :
Tout ce qui peut toucher l'humanité
Trouve un accès dans son ame attendrie ;
Pour couronner ses tranquilles desirs
L'amitié vient dans sa retraite :
Ses jours sont des momens, son ame est satisfaite ;
La nature est un temple orné pour ses plaisirs.
En vain la mer mugit, et la foudre étincelle,
Ce ne sont point les vents, les frimas ténébreux...

Le crime seul rend l'univers affreux,
Et la nature est toujours belle
Lorsque nos cœurs sont vertueux.
Ah! rapproché de ce que j'aime,
Quand pourrai-je, ami, sur tes pas
La méditer et jouir de moi-même,
Braver l'orgueil farouche, et la grandeur suprême;
Fuir les faibles amis, et les amis ingrats;
Ne plus flotter au gré d'une vaine espérance;
A l'instant qu'elle fuit saisir la volupté;
Vivre enfin dans le calme et dans l'indépendance
Jusqu'à l'instant fatal, par le ciel arrêté,
Où le rapide éclair d'une frêle existence
S'évanouit au sein de la divinité!

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

ÉPITRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

Épitre à Monsieur Duhamel de Denainvilliers, par Colardeau, 21

Au Peuple, par Thomas, 37

Sur l'Amour de la Patrie, par le cardinal de Bernis, 44

A M. Laurent, à l'occasion d'un bras artificiel qu'il fit pour un soldat invalide, par l'abbé Delille, 49

Sur la Philosophie de Newton. A madame la marquise du Châtelet, par Voltaire, 59

Sur les Spectacles, par François (de Neufchâteau.) 63

A mon Fils, par Royou, 75

A M. Legouvé. Sur l'Utilité de la Critique, par Vigée, 80

Contre le Célibat, par Ducis, 88

Les Charmes de l'Étude, épître aux Poëtes, par Marmontel, 99

Pages
Au marquis de la Fare. Sur la Mort d'après les principes du Christianisme, par CHAULIEU, 114
Au même. Sur la Mort d'après les principes du Déisme, par CHAULIEU, 118
A M. le comte de Schowaloff, sur les effets de la Nature champêtre et sur la Poésie descriptive, par LAHARPE, 123
A un jeune Cultivateur nouvellement élu Député, par LAYA, 142
A l'Amitié, par GUYMOND DE LA TOUCHE, 154
De la nécessité du Dramatique et du Pathétique en tout genre de Poésie, par LEBLANC, 166
A M. le P*** de B***, par SAINT-LAMBERT, 173
A mon Curé, par MARNÉSIA, 178
A un Ami. Sur la bonne et la mauvaise Plaisanterie, par LEBRUN de l'Institut national, 185
Eloge de la Vieillesse, par M***., 195
De Clio à Monsieur de B***, au sujet des opinions répandues contre la Poésie, par LA CHAUSSÉE, 207
A ma Muse, par GRESSET, 239
Sur l'Hiver, par BERNARD, 260
A mon Ami revenant de l'Armée, par BONNARD, 265
A un Homme qui se livre à la Philosophie, 273

